

Sujata Nahar



Les Chroniques de Mère

Tome IV

MIRRA

et

SRI AUROBINDO

BUCHET/CHASTEL

Sujata Nahar

Les Chroniques de Mère
MIRRA ET
SRI AUROBINDO

tome IV

BUCHET/CHASTEL

Amis lecteurs, quelques mots avant tout !

Bonjour ! Nous nous retrouvons pour faire un nouveau bout de chemin avec Mère dans son voyage sur la Terre.

Notre précédent rendez-vous remonte à bien loin, il est vrai. Si j'ai dû vous laisser sans nouvelles si longtemps, vous devez reconnaître que je rattrape le temps perdu, et que je vous ai apporté un festin de roi !

Du moins était-ce là mon intention première. Cependant, chers lecteurs, nous ne voudrions pas vous donner une indigestion, c'est pourquoi pour le moment nous ne vous servirons que l'entrée, le vrai banquet suivra bientôt.

Voici ce qui s'est passé. En toute candeur, je dois l'avouer, je m'étais embarquée sur un modeste radeau, m'imaginant que je n'avais qu'une petite rivière à traverser. Car, pensé-je, il n'y aurait qu'un aperçu biographique à écrire sur Sri Aurobindo et pour ce faire tous les éléments nécessaires figuraient dans le livre *Sri Aurobindo on Himself* [Sri Aurobindo sur lui-même]. Mais ensuite je me suis retrouvée au milieu d'un océan, ballottée sur mon radeau inadéquat.

Mirra et Sri Aurobindo

Bien, pour résumer ce qui fut une longue histoire, j'avais besoin de réponses aux questions qui commençaient à surgir dans mon esprit, ce qui signifiait un énorme travail de recherches : et qui s'en chargerait ? Je me tournai vers mon frère habitant à Calcutta, Nirmal Nahar, lequel avait été un temps journaliste, accrédité auprès du *Press Trust of India* [l'Agence de presse indienne]. Cela allait se révéler être une vraie bénédiction ! Car, franchement, sans l'aide qu'il apporta en me fournissant une foule de renseignements sur la vie politique et la jeunesse de Sri Aurobindo, et d'autres points, j'ignore ce qu'il serait advenu de ce livre. Et il y a aussi l'incalculable travail de correction réalisé par Michel Danino, tâche fastidieuse accomplie allégrement.

1914, moment crucial dans l'histoire de l'humanité, fut l'année où Mirra se mit en route pour rencontrer Sri Aurobindo. C'était le meilleur de l'Occident moderne qui s'en allait chercher la connaissance ancienne de l'Orient.

Pour sa part, Sri Aurobindo, de l'Orient, était jeté à l'Ouest, dans le chaudron de la révolution industrielle de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Sri Aurobindo y grandit, et acquit là une expérience de première main de l'Occident moderne.

Je me propose ici de vous emmener non seulement un siècle en arrière, dans le passé de Sri Aurobindo, mais bien plus encore, dans le passé de l'Inde, d'où jaillit sa fontaine de Connaissance : le Véda.

Allons-y, remontons le courant.

Bon vent.

*Un corps issu du Temps
abritait l'illimitable*
Savitri, II. I. 101

*Tu porteras toutes choses
pour que toute chose puisse changer.*
Savitri, XI. I. 700

I

La Maison consacrée

MIRRA était assise à son bureau, elle écrivait dans son journal, que nous connaissons sous le titre de *Prières et Méditations de la Mère*.

C'était le 3 mars 1914. Elle était sur le point de se mettre en route pour rencontrer Sri Aurobindo.

Elle notait : « À mesure que le jour du départ approche, j'entre dans une sorte de recueillement ; je me tourne avec une gravité attendrie vers tous ces mille petits riens qui nous entourent et qui silencieusement ont joué pendant tant d'années leur rôle d'amis fidèles ; je les remercie avec reconnaissance de tout le charme qu'ils ont su donner extérieurement à notre vie ; je souhaite que, s'il est dans leur destinée de passer pour plus ou moins longtemps en d'autres mains que les nôtres, ces mains leur soient douces et sachent tout le respect que l'on doit à ce que Ton divin Amour, Seigneur, a fait surgir de l'obscur inconnu du chaos.

« Puis je me tourne vers l'avenir, et mon regard se fait plus grave encore. Ce qu'il nous réserve, je ne le sais et ne tiens pas à le savoir ; les circonstances extérieures n'ont point d'importance ; je voudrais seulement que ce soit pour nous le commencement d'une période intérieure nouvelle, où, plus détachés des choses matérielles, nous puissions être plus conscients de Ta loi et plus uniquement consacrés à sa manifestation ; que ce soit une période de plus grande lumière, de plus grand amour, de plus parfait dévouement à Ta cause.

« Dans une silencieuse adoration, je Te contemple. »

C'était avec une profonde affection que Mirra disait au revoir à la maison de la rue du Val-de-Grâce. Car c'était là, sous ce toit, que son intimité avec le Divin intérieur avait grandi. Elle épanchait son cœur avec Lui : « Tout me paraît beau, harmonieux, silencieux malgré le tapage extérieur. Et dans ce silence, c'est Toi Seigneur que je vois ; et je Te perçois de telle façon que je ne puis exprimer cette perception que comme celle d'un invariable sourire. [...] » (8 août 1913.)

De nouveau : « Dans ce soir qui tombe, Ta Paix se fait plus profonde et plus douce et Ta Voix plus nettement perceptible dans le silence qui remplit mon être.

« Ô Divin Maître, à Toi notre vie, notre pensée, notre amour. Reprends possession de Ton bien ; car Tu es nous-mêmes dans notre réalité. » (15 août 1913.)

Ensuite, après des vacances d'été : « Ce retour, après trois mois d'absence, dans la maison qui T'est consacrée, Seigneur, a été l'occasion de deux expériences. La première est que dans mon être extérieur, ma conscience superficielle, je n'y ai plus du tout l'impression d'être chez moi et d'y être propriétaire de quoi que ce soit. [...]

« En second lieu, toute l'atmosphère de la maison est imprégnée d'une gravité religieuse ; on y descend immédiatement dans les profondeurs ; les méditations y sont plus recueillies et plus sérieuses ; l'éparpillement disparaît pour faire place à la concentration ; et cette concentration je la sens littéralement descendre de ma tête pour entrer dans mon cœur ; et le cœur me paraît atteindre une profondeur plus grande que la tête. C'est comme si, depuis trois mois, j'aimais avec ma tête et que maintenant je commence à aimer avec mon cœur ; et cela comporte une gravité et une douceur de sentiments incomparables.

« Une porte nouvelle s'est ouverte dans mon être et une immensité m'est apparue !

« Je franchis le seuil avec dévotion me sentant à peine digne encore de m'engager sur cette route cachée, voilée au regard et comme lumineuse en dedans d'une façon invisible.

« Tout est changé, tout est nouveau ; les vieilles défroques sont tombées et le nouveau-né entrouvre les yeux à l'aurore qui luit. » (7 octobre 1913.)

Donc, à la veille de partir pour Genève, Mirra écrit le 4 mars 1914 : « C'est la dernière fois, de longtemps sans doute, que j'écris à ce bureau, dans cette calme pièce tout imprégnée de Ta Présence. Pendant trois jours je ne pourrai probablement pas écrire... C'est avec recueillement que je considère cette page qui se tourne, s'évanouissant dans le rêve du passé, et que je regarde cette page blanche toute pleine en puissance du rêve de l'avenir... Et pourtant comme cela paraît peu de chose, enfantin et sans importance, regardé à la lumière de Ton éternité. La seule chose qui ait de l'importance est d'obéir à Ta loi avec amour et joie.

« Ô Seigneur, permets que tout en nous T'adore et Te serve.

« Que tous aient la Paix ! »

2

À Bord du Kaga Maru

MIRRA s'était maintenant procuré les pièces nécessaires pour le voyage. Un homme l'aida beaucoup à obtenir ces papiers, et elle ne l'oublia jamais. C'est ainsi que la sœur de ce gentleman profita toute sa vie de la bonté de Mère. Cette qualité divine qu'est la reconnaissance ? Eh bien, assurément, Mère l'avait.

Le 6 mars 1914, Mirra et Paul Richard étaient à Genève. Pourquoi à Genève ? Mère parle de « souffrance » et de « peine ». « Certes cet attachement sentimental et physique qui produit un déchirement quand les corps se séparent, est enfantin à un certain point de vue, lorsque l'on contemple l'impermanence des formes extérieures et la réalité de Ton Unité essentielle. [...] Je T'ai confié leur peine afin que Tu la guérisses en l'illuminant, assurée de Ta victoire, certaine de Ton triomphe.

« Ô Seigneur, permets que toute cette beauté d'affection et de tendresse soit transformée en glorieuse connaissance.

« Permits que de toute chose il sorte le meilleur, que Ta Paix heureuse règne sur la terre. »

Toujours, toujours, sa prière était pour la Terre.

Ensuite ils ont probablement pris le train pour Marseille.

« Le 7 mars 1914. À bord du *Kaga Maru*. Tu fus avec nous hier comme la plus merveilleuse des protections ; Tu permis que Ta loi puisse triompher jusque dans la manifestation la plus extérieure. À la violence il a été répondu par le calme, à la brutalité par la force de la douceur ; et là où aurait pu prendre place un irréparable malheur, Ta puissance a été glorifiée. Ô Seigneur ! avec quelle fervente reconnaissance j'ai salué Ta présence. Ce fut pour moi le signe certain que nous aurions la force d'agir, de penser, de vivre en Ton nom et pour Toi ; non pas seulement dans l'intention et la volonté, mais effectivement, dans la réalisation intégrale.

« Ce matin ma prière monte vers Toi dans une aspiration toujours identique : vivre Ton amour, rayonner Ton amour si puissamment, si efficacement que tous se sentent fortifiés, régénérés, illuminés à notre contact. [...] »

« Le 8 mars 1914. Devant ce calme lever de soleil qui rendait tout paisible et silencieux intérieurement, au moment où, prenant conscience de Toi, Toi seul vivais en moi, Seigneur, il m'a semblé que j'adoptais tous les habitants de ce bateau, que je les enveloppais tous dans un égal amour, et qu'ainsi en chacun d'eux quelque chose de Ta conscience s'éveillerait. Rarement j'avais si bien senti Ta divine puissance, Ta lumière invincible ; et une fois de plus ma confiance fut totale et mon joyeux abandon sans mélange. [...] »

« Le 9 mars 1914. Ceux qui vivent pour Toi et en Toi peuvent changer d'entourage physique, d'habitudes, de climat, de milieu, partout ils retrouvent la même atmosphère,

celle qu'ils portent en eux, dans leur pensée constamment attachée sur Toi, et partout ils se sentent chez eux, c'est-à-dire chez Toi. Il n'est plus pour eux de ces émerveillements devant la nouveauté des choses et des pays, leur imprévu, leur pittoresque ; en tout Ta présence pour eux est évidente et Ta splendeur immuable ne les quittant pas leur apparaît dans le moindre grain de sable. [...]

« Seigneur, mon doux Maître, tout cela je l'éprouve d'une façon constante sur ce bateau qui me paraît un lieu de paix merveilleux, un temple naviguant en Ton honneur sur les flots de la passivité subconsciente qu'il nous faut conquérir et éveiller à la conscience de Ta divine Présence.

« Béni soit le jour où je T'ai connue, ineffable Éternité !

« Béni entre tous soit le jour où la Terre, enfin éveillée, Te connaîtra et ne vivra plus que pour Toi ! »

« Le 10 mars 1914. Dans le silence de la nuit Ta paix régnait sur toutes choses, dans le silence de mon cœur Ta paix fut si puissante qu'aucun trouble d'aucune sorte ne pouvait y résister. Alors j'ai pensé à tous ceux qui veillaient sur le bateau pour assurer et protéger notre route, et avec reconnaissance, dans leur cœur j'ai voulu faire naître et vivre Ta Paix. [...] Puis j'ai pensé à tous ceux que nous connaissons, à tous ceux que nous ignorons, à toute la vie qui s'élabore, à tout ce qui a changé de forme, à tout ce qui n'est pas encore en forme, et pour tout cela, ainsi que pour tout ce à quoi je ne puis penser, pour tout ce qui est présent à ma mémoire, et pour tout ce que j'oublie, dans un grand recueillement et une muette adoration, j'ai imploré ta Paix. »

« Le 14 mars 1914. Dans l'immuable solitude du désert il y a quelque chose de Ta majestueuse présence, et je comprends pourquoi un des meilleurs moyens de Te trouver

a toujours été de se retirer dans ces immenses plaines de sable.

« Mais pour celui qui Te connaît, Tu te trouves partout, en toute chose, et aucune ne paraît plus propice qu'une autre à Te manifester ; car toutes les choses qui existent — et beaucoup d'autres qui ne sont point encore — sont nécessaires pour T'exprimer. »

« Le 17 mars 1914. » Mirra fait allusion à un « malaise physique ». Puis poursuit pour noter : « J'ai remarqué que si l'on entre dans une activité qui nécessite une grande endurance corporelle, ce qui fatigue le plus est d'escompter à l'avance toutes les difficultés auxquelles on sera en butte. Il est bien plus sage de ne regarder à chaque instant que la difficulté de la minute présente ; ainsi l'effort devient beaucoup plus facile parce qu'il est toujours proportionné à la somme de force, à la résistance dont on dispose. Le corps est un outil merveilleux, c'est notre mentalité qui ne sait pas s'en servir, et qui, au lieu de favoriser sa souplesse, sa plasticité, met en lui une certaine fixité provenant d'idées préconçues et de suggestions défavorables.

« Mais la science suprême, Seigneur, est de s'unir à Toi [...] d'être Toi [...]. »

Avec chaque jour qui passait, elle devenait davantage capable d'abandonner les idées préconçues qu'elle avait pu entretenir. Et d'avance elle donnait son « adhésion joyeuse et sereine aux circonstances » qui allaient traduire la loi d'Amour du Seigneur, et manifester Sa volonté.

Vint le dimanche 22 mars. Elle vit les gens assister à l'office dominical sur le bateau. « Ils ont fait un effort pour tendre vers Toi », écrivit-elle dans son journal. Cependant son intelligence, brillante comme le plus pur des diamants,

Mirra et St. Ambroise

pouvait discerner au-delà ou derrière les choses. « Mais leur ignorance a fait que ce n'est probablement pas vers Toi que sont montées leurs prières, et leurs conceptions fausses ont barré la route à leur aspiration. » Puis sa propre prière monta de son cœur. « Ô Seigneur, divin Maître d'Amour, éclaire leur conscience et leur cœur [...]. Que la suprême sérénité de Ta sublime Présence s'éveille en eux. »

Avec cette « sublime Présence » qui prenait de l'ampleur en elle, une heureuse confiance grandissait aussi. Et Mirra « courait allégrement vers le seul but qui vaut la peine d'être atteint ».

3

Notes de Voyage d'une Lycéenne

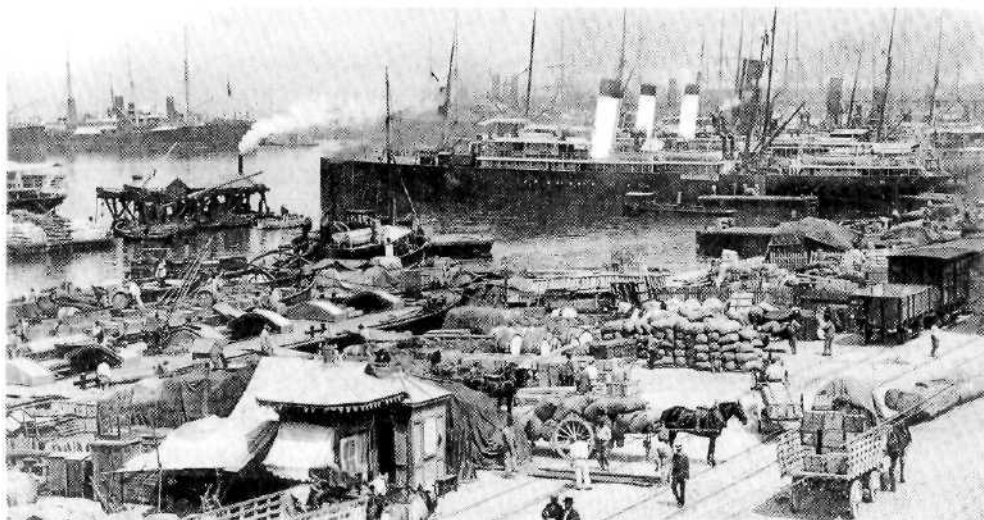
MIRRA voyait des gens et des pays nouveaux, observait tout, et écrivait dans ses *Méditations* : « Ceux qui vivent pour Toi et en Toi [...] n'ont plus de ces émerveillements devant la nouveauté des choses et des pays, leur imprévu, leur pittoresque. »

Mais bien peu d'entre nous sont comme Mirra ! La majeure partie de l'humanité aime à s'émerveiller. Je confesse que non seulement je suis attirée par le pittoresque des choses et des pays, mais qu'il y a aussi en moi une curiosité pour les peuples et leurs coutumes. En cette fin de xx^e siècle, cette ère des jets supersoniques, bien rares sont ceux qui peuvent se faire une idée réelle des conditions de vie ou de voyage des gens au début de ce même siècle. Aussi lorsque je découvris les *Notes de voyage* « d'une lycéenne qui venait juste de quitter le

lycée », je remerciai Bharatidi¹ de tout mon cœur. Elle était, naturellement, très jeune lorsqu'elle partit visiter l'Inde en 1908, six ans avant Mirra, mais son sens de l'observation était déjà très aiguisé. Elle était toujours prête à en apprendre un peu plus ou comprendre un peu mieux. Bharatidi n'embarqua pas sur un paquebot japonais comme Mirra, mais les gens qu'elle rencontra et les scènes qu'elle découvrit ne pouvaient être bien différents. Elle voyagea avec sa mère et sa sœur aînée, Andrée. Voici quelques extraits des notes de Bharatidi.

« *Mardi 17 novembre 1908, Marseille* — Au musée, à l'intérieur, deux belles fresques de Puvis de Chavannes [...]. »

« *Mercredi 18 novembre 1908* — C'est aujourd'hui que nous nous embarquons. Je ne me rends pas compte que je vais quitter la France pour un monde inconnu !



Une vue du port de Marseille au début du siècle

1. Suzanne Karpelès, voir tome II, p. 94.

« Je me laisse conduire à travers une rue populeuse où des Noirs tout luisants et couverts de charbon se présentent ; où des Chinois à la longue natte et l'air placide rangent leur étalage de chaussures. [...]

« Le paquebot, le *Yarra*, est noir, un seul pont, trois cheminées et sur le quai une agitation folle : des gens qui arrivent au dernier moment, des malles qui, elles, n'arrivent pas ! des familles qui pleurent. Au milieu de tout ce tumulte, un coup de sifflet... Nous partons.

« Marseille se perd dans une brume bleutée et nous sommes au large. »

Elle poursuit en décrivant les officiers et quelques passagers, un couple parsi, une famille musulmane, quelques officiers, le monocle à l'œil, qui arpentent le pont d'un pas décidé.

« *Jeudi, 19 novembre, pleine mer* — L'agitation de la mer continue ; la tristesse et le regret d'avoir quitté la mère patrie augmentent. »

« *Vendredi, 20 novembre [quinze jours avant le tremblement de terre de Messine]* — Cinq heures du matin, nous sommes sur la passerelle, scrutant l'horizon avec une longue-vue ; nous passons le détroit de Messine, il y a clair de lune ; le port de Sicile nous apparaît avec ses mille petites lumières vacillantes alors que la Calabre se détache toute sombre sur le ciel transparent.

« Vers le soir, nous nous levons pour apercevoir la Crète, triste et aride. »

« *Dimanche 22 novembre* — La mer est d'un bleu profond, le ciel est pur. Peu à peu, tout le monde réapparaît sur le pont avec une mine plus ou moins triste et jaune,

soutenu par une femme de chambre et ayant tout juste la force de s'affaler dans une chaise longue. Mais les Anglais retrouvent leurs forces pour le "Holy Sunday" et dans le salon, un pasteur célèbre la messe et tous entonnent des hymnes avec ferveur. »

« *Lundi 23 novembre* — Cinq heures du matin, il fait encore nuit ; puis tout à coup, c'est le grand jour. Dans le port, d'autres navires aux pavillons anglais et allemands. Notre paquebot est aussitôt assailli et entouré de petites barques dans lesquelles des Arabes s'agitent et crient.

« Port-Saïd n'a rien de prenant ni d'impressionnant et ressemble à un grand joujou pour Exposition universelle... Les hommes n'ont rien de particulier ; les femmes, telles des âmes en peine, glissent le long des murs, dans leur lugubre sac noir, le voile noir couvrant le bas du visage et qu'un rouleau de bois retient sur le nez ; les enfants sont très vifs, très sales et presque tous ont les yeux dévorés par les mouches.

« Nous allons rendre hommage à la statue de Lesseps qui, d'un geste accueillant, nous reçoit au bout de la jetée. La plage est interminable, ennuyeuse ; la mer est belle, calme et loin, loin, se perdant à l'horizon, des voiliers blancs et saumon voguent pour disparaître tout à fait.

« Le quartier européen est composé de hautes maisons bariolées d'où sortent des types étranges ; le quartier indigène est bien oriental, avec ses étroites ruelles et ses cafés où les uns sirotent leur petite portion de café et les autres fument leur pipe à eau.

« Nous quittons Port-Saïd, et doucement nous entrons dans le canal aux eaux calmes et grises... d'un côté les marais salants, de l'autre, le désert où de temps à autre on



Port-Saïd : panorama du port au début du siècle

aperçoit un pauvre chameau pelé conduit par deux ou trois hommes ; çà et là, un maigre palmier-plumeau qui semble tout étonné d'avoir surgi au milieu de cette mer de sable. Nous croisons de grands voiliers aux formes antiques, aux longues voiles pointues qui se penchent doucement et semblent effleurer la surface de l'eau tandis que les Arabes hissent et descendent de plus petites voiles.

« Un minuscule chemin de fer court entre une rangée de maigres verdure et, avec une traînée de fumée, brise la monotonie de l'horizon. Plusieurs grands navires s'arrêtent pour nous laisser passer et les passagers nous saluent.

« Le soir, un superbe coucher de soleil : une boule de feu qui s'enlise dans la mer de sable doré.

« La jeune femme persie nous fait entrer dans sa cabine et là, elle nous montre des douzaines de "sarîs", les uns entière-

ment brodés de fleurs de pêcheurs, les autres pailletés, d'autres en souple soie bordés d'un joli galon indien. »

« *Mardi 24 novembre, la mer Rouge* — Nous longeons la côte et les monts Sinaï ; la mer est calme et tous les passagers sont amis. Le soleil embrasant tout l'horizon disparaît peu à peu derrière une île rocheuse. Le soir, le ciel est merveilleusement étoilé et la mer est toute phosphorescente ; la brise qui nous accompagnait jusqu'ici a disparu et une chaleur engourdisante commence à se faire sentir. »

« *Vendredi 27 novembre*. La mer est agitée et il pleut. Vers le soir, le temps se lève et toute une colonie de mouettes blanches suit le bateau. Un superbe clair de lune nous illumine, puis peu à peu descend doucement ; à un moment donné, on n'aperçoit plus qu'un croissant qui semble une barque d'or sur l'eau bleu foncé.

« La jeune Musulmane est intéressante ; elle nous apprend qu'elle et ses sœurs sont les premières de la société musulmane qui ont été faire leurs études à Londres. Tout Bombay en parlait et les journaux les blâmaient et pendant quelque temps on les méprisait dans leur entourage. Depuis l'âge de treize ans, elle est fiancée et connaît son futur époux et lui a souvent parlé. Quand elle se mariera, elle revêtira la robe rouge qui symbolise le bonheur et le voile vert qui symbolise l'espérance. »

« *Samedi 28 novembre, Aden* — De bonne heure nous sommes à Aden, entourés de grands rochers tourmentés. De forts gaillards conduisent notre barque, ce sont des Somalis, la tête roussie par la chaux, le nez épaté et de grosses lèvres négroïdes. La morve sévit parmi les chevaux et toutes les voitures sont tirées par des chameaux pelés qui dressent avec impertinence leur tête. Nous traversons une partie rocheuse

et triste qui semble être les restes d'un ancien cratère où de longues caravanes de chameaux, attachés par la tête à la queue les uns des autres, défilent lentement, chargés de joncs et de gros paquets. Nous croisons quelques femmes, les unes entièrement voilées, les autres enveloppées dans de grands châles aux couleurs vives et portant sur leur tête de grosses cruches, et sur la hanche, leur bébé.

« Au tournant d'une étroite route creusée dans le roc rose, toute la ville indigène apparaît, plate, bariolée et grouillante. Bien isolée au fond d'un cratère se trouve la ville anglaise.

« Enfin nous arrivons aux fameux réservoirs situés dans une gorge ; quelques malheureux arbres qui ont beaucoup de mal à pousser, portent un écriteau "défense de toucher aux plantes". Les réservoirs sont formés par de profondes citernes cimentées dans lesquelles croupit une eau verte. Un puits entouré de frêles arbustes et au-dessus duquel trois hommes, le buste nu, tirent à eux un seau en peau de vache.

« En rentrant, nous rencontrons une troupe de soldats anglais aussi jaunes que leur uniforme kaki.

« Un beau jeune homme blond, officier de police anglais, est enchanté de pouvoir aérer avec nous quelques petites phrases en français. Il est désolé d'aller aux Indes car il déteste les Indiens et ne tient pas à les connaître : "Ils sont juste bons pour en tirer de l'argent" dit-il, et très amicalement nous donne le bon conseil de ne pas frayer avec ces gens-là et de venir cet hiver à la saison de Lucknow car tous les jours il y a courses et bal et cela en vaut vraiment la peine.

« Une jeune Anglaise qui va retrouver son mari, maudit l'Inde et les Indiens car, dit-elle, il faut qu'elle soit séparée de sa petite fille en Angleterre, ou de son mari qui travaille aux Indes.

« Un Français, avec sa casquette blanche sur l'oreille qui va rejoindre son entreprenante moustache à la gauloise, va à Suze pendant six mois diriger avec deux autres Français les fouilles. Ils font croire aux ouvriers que ce sont des pierres sans grande valeur qu'ils trouvent et ainsi le Shah ne se soucie guère de leurs travaux. »

« *Jeudi 3 décembre* — C'est la première fois de ma vie aujourd'hui que j'ai vu un semblable coucher de soleil : le ciel se teintait successivement de toutes les couleurs du pourpre à l'orange.

« Au loin, une ligne estompée et brumeuse représente Bombay. »

*

* *

Non, Bharatidi ne passa pas à Lucknow, bien qu'elle ait beaucoup visité le nord de l'Inde : son premier choc avec le pays fut Bombay, et Ahmedabad la prochaine halte, suivie d'une excursion dans le Rajputana. Elle alla voir d'abord le mont Abu : « Comment décrire l'impression que l'on reçoit, l'enchantement qui nous transporte lorsqu'on se trouve au milieu d'un bijou en marbre jauni par sept siècles ? » Il s'agit des cinq temples jaïns de Dilwara. Certains ont été construits au XIII^e siècle tandis que d'autres remontent même au XI^e. Cet ensemble de temples fascine par ses sculptures de marbre et, en fait, il est considéré comme un apogée du raffinement de l'art indien. C'est un lieu de pèlerinage pour les jaïns car les temples sont dédiés à quelques-uns de leurs Tirthankaras². Il s'y trouve une sculpture remarquable, datant d'il y a

2. Maîtres des jaïns, traditionnellement au nombre de vingt-quatre.

2 500 ans, représentant Adinath, le premier Tirthankara jain. Et puis il y a la légende de l'*agni kund* (trou du feu). C'est de ce Feu-là que quatre grandes branches Rajput — connues sous le nom des *agni kulas* — émergèrent. Notre tradition familiale veut que nous, les Nahar, soyons des descendants de Parmar, le premier à sortir des flammes.

Puis Bharatidi fit étape à Ajmer, d'où elle partit voir les lacs Pushkar. Il y existe un temple dédié à Brahma le Créateur — ce qui est extrêmement rare ! Un mythe est né autour de ces trois lacs. Un jour Brahma réfléchissait à un bel endroit sur la Terre où accomplir un rite sacré afin de faire une nouvelle création. Le lotus, qu'il tient toujours dans l'une de ses quatre mains, tomba soudain sur la Terre. Brahma descendit et s'aperçut que le lotus avait rebondi et touché le sol en trois endroits, et qu'en chaque point, de l'eau avait jailli et formé un lac. Aussi appela-t-il ce lieu Pushkar, ce qui peut signifier lotus ou lac.

D'Ajmer, Bharatidi se rendit à Udaipur, la cité des lacs, que beaucoup appellent la Venise de l'Orient. Puis dans la ville rose de Jaipur. Grâce à ses voyages et ses rencontres avec toutes sortes de gens, Bharatidi apprit l'histoire et la tradition des valeureux Rajput.

Et ensuite, Delhi et ses monuments. Le Taj Mahal lui fit signe : c'est à Agra qu'elle passa le dernier jour de 1908, et vit la toute jeune année 1909 entrer dans l'arène du monde.

Après Agra ce fut Gwalior, Kanpur et Bénarès, la ville sacrée où réside Vishwanath, le Seigneur de l'Univers. Si vous mourez là, vous allez tout droit au paradis ! Quels que soient les péchés que vous avez pu commettre. Elle y séjourna une semaine entière. Et de là à Calcutta. Un saut à Darjeeling pour admirer les splendeurs du lever de soleil —

le jeu des lumières sur le Kanchenjunga. Retour à Calcutta pour prendre un train pour Puri, cité du Seigneur Jagannath, sur le littoral oriental en Orissa. Cela compléta sa tournée dans le Nord et l'Est. Bharatidi descendit alors dans le Sud : Hyderabad dans le Deccan, Madras sur la côte de Coromandel, et enfin Pondichéry.

Son récit s'arrête là, de manière abrupte, car le reste de ses notes a été perdu. Quel dommage ! me suis-je dit. Car ses descriptions sont vivantes et détaillées : les scènes qu'elle observa, les gens qu'elle croisa — en un mot, une peinture de l'Inde telle qu'elle était alors, que les Indiens d'aujourd'hui eux-mêmes ne connaissent pas.

Toutefois, nous savons qu'Alexandra David-Néel fit la connaissance du trio Karpelès à Bénarès en mars 1913 au cours de son propre voyage en Inde. En effet, elle rapporte leur rencontre dans ses lettres à son mari. « L'événement de la semaine a été l'éclipse de lune, samedi dernier 22 mars. Selon la croyance populaire, une éclipse est une chose redoutable, un signe présageant quelque malheur public. Il faut donc conjurer les dieux, redoubler de pieuses pratiques. En d'autres parties de l'Inde, il faut se baigner dans un fleuve sacré à l'instant même où la lune apparaît et, par la vertu de cette baignade on efface tous ses péchés. Les dames françaises dont je t'ai parlé [Bharatidi, sa mère et sa sœur] ont loué un bateau et nous avons dîné en pique-nique et passé la soirée de cinq à huit heures sur l'eau. La foule sur les *ghâts* était énorme. Il y avait là cent mille personnes, peut-être plus. Des villages entiers étaient arrivés. Des trains spéciaux déversaient des pèlerins depuis trois jours. Le spectacle valait la peine d'être vu ! La nuit venue, sous la lune, le décor est devenu féerique avec les rougeoiements des bûchers du *Burning ghât*. [...] »

Mais Bharatidi ne rencontra Sri Aurobindo ni à Pondichéry, où celui-ci ne devait arriver qu'en 1910, un an après elle, ni à Calcutta — Sri Aurobindo étant encore en prison, puisque le procès de la Bombe d'Alipore était en cours. Il n'était pas dans la nature de Bharatidi de s'occuper de politique, cependant c'était une observatrice suffisamment fine pour remarquer les jeunes Bengalis : « Ces jeunes Romains à la taille élancée, au profil de médaille, l'air si distingué, le regard enflammé, qui nous font pressentir que le Bengale se réveille et que c'est parmi eux que l'Inde trouvera de jeunes héros qui se sacrifieront pour "*Mother India*" [...]. »

4

Ses Yeux de Diamant

MÈRE, absorbée dans sa communion avec son Seigneur, ne nota pas les événements physiques exacts de la vie à bord. Mais quelquefois, au cours d'une conversation, elle se rappelait un incident ou un autre, car à son regard ironique nulle absurdité n'échappait.

« La première fois que je suis venue en Inde », raconta-t-elle des décennies plus tard, « je suis venue sur un bateau japonais. Et sur ce bateau japonais, il y avait deux clergymen, c'est-à-dire des prêtres protestants, de sectes différentes. Je ne me souviens plus exactement des sectes, ils étaient tous les deux anglais ; je crois que l'un était anglican et l'autre, presbytérien.

« Alors est arrivé le dimanche. » C'était le dimanche 15 mars 1914. « Il fallait bien faire une cérémonie religieuse sur le bateau, autrement on aurait eu l'air de païens comme les Japonais ! il fallait qu'il y ait une cérémonie, mais qui la ferait ? Est-ce que ce serait l'anglican, ou est-ce que ce serait le pres-

bytérien ? Il a failli y avoir des querelles. Finalement, l'un s'est retiré avec dignité (je ne me souviens plus lequel, je crois que c'était l'anglican) et le presbytérien a fait sa cérémonie.

« Cela se passait dans le salon du bateau. On descendait quelques marches pour aller dans le salon. Et ce jour-là, tous les hommes avaient mis leur veste — il faisait chaud, je crois que l'on était dans la mer Rouge —, ils avaient mis des vestes, des faux cols, des souliers de cuir, des cravates bien attachées, un chapeau sur la tête, et ils sont allés, avec un livre sous le bras, presque en procession, depuis le pont jusqu'au salon ; les dames avaient un chapeau, il y en avait qui portaient une ombrelle, et elles avaient aussi leur livre sous le bras, un livre de prières. »

Mère gardait son sérieux en disant tout cela, mais le ton de sa voix et son regard valaient des pinceaux recréant le tableau.

« Et alors ils se sont tous engouffrés dans ce salon, et le presbytérien a fait un discours, c'est-à-dire qu'il a fait son prêche, que tout le monde a entendu très religieusement. Et puis, quand cela a été fini, ils sont remontés tous avec l'air satisfait de quelqu'un qui a rempli son devoir. Et naturellement, cinq minutes après, ils étaient au bar en train de boire et de jouer aux cartes, et leur cérémonie religieuse était oubliée. Ils avaient fait leur devoir, c'était fini, il n'en était plus question. » Comme Mère méprisait l'insincérité !

« Et le clergyman est venu me demander, plus ou moins poliment, pourquoi je n'avais pas assisté. Je lui ai dit : "Monsieur, je regrette, mais je ne crois pas à la religion.

« — *Oh ! oh ! you are a materialist !* [vous êtes une matérialiste !]

« — Non, pas du tout.

« — Ah ! alors pourquoi ?

« — Oh ! si je vous le disais, vous seriez tout à fait mécontent, il vaut peut-être mieux que je ne vous le dise pas ! »

« Il a tellement insisté que j'ai fini par lui dire : "Figurez-vous que je ne trouve pas que vous soyez sincères, ni vous ni vos ouailles. Vous êtes allés là pour remplir un devoir social et une habitude sociale, mais pas du tout parce que vous aviez vraiment envie d'entrer en relation avec Dieu."

« — Entrer en relation avec Dieu ! Mais nous ne pouvons pas faire ça ! Tout ce que nous pouvons dire, ce sont de bonnes paroles, mais nous n'avons aucune capacité d'entrer en relation avec Dieu."

« Alors j'ai dit : "Mais c'est justement pour cela que je n'y suis pas allée, parce que cela ne m'intéresse pas."

« Après cela, il m'a posé beaucoup de questions et il m'a avoué qu'il s'en allait en Chine pour convertir les "païens". Alors là, je suis devenue sérieuse et je lui ai dit : "Écoutez, avant même que votre religion ne soit née — il n'y a pas encore deux mille ans —, les Chinois avaient une très haute philosophie et ils avaient un chemin pour les conduire vers le Divin ; et quand ils pensent aux Occidentaux, ils pensent à eux comme à des barbares. Et alors, vous allez là pour convertir des gens qui en savent plus que vous ? Qu'est-ce que vous allez leur apprendre ? À être insincères, à faire des cérémonies creuses au lieu de suivre une philosophie profonde et un détachement de la vie qui les mènent vers une conscience plus spirituelle ?... Je ne crois pas que ce soit une chose très bonne que vous allez faire."

« Alors il était tellement suffoqué, le pauvre homme, il m'a dit : "*Eh, I fear, I can't be convinced by your words.*" [Oh ! je crains fort de ne pouvoir être convaincu par ce que vous dites.]

« “Oh ! ai-je dit, je n’essaye pas de vous convaincre, je vous ai seulement dit la situation, et que je ne vois pas très bien pourquoi des barbares voudraient aller enseigner à des gens civilisés ce qu’ils savent depuis plus longtemps que vous, c’est tout.”

« Et voilà ! Cela a été fini. »

Au sujet des missionnaires chrétiens, Vivékânanda aurait été on ne peut plus d’accord. « Vous préparez, éduquez et payez des hommes pour faire quoi ? » demandait-il à son auditoire américain. « Pour venir s’installer dans mon pays et maudire et insulter mes ancêtres, ma religion, tout... Et ensuite vous, vous qui préparez les hommes à insulter et à critiquer, si je vous critique un tant soit peu, avec la meilleure des intentions, vous vous crispez et vous exclamez : “Ne nous touchez pas, nous sommes américains. Nous critiquons tous les peuples de la terre, nous les maudissons et les injurons, nous disons n’importe quoi, mais ne nous touchez pas, nous sommes des plantes sensibles³.” »

Sa vision était celle d’un vrai Yogi, soucieux de la Vérité.

Mirra aussi était une vraie Yogi. La perception de la Vérité lui était innée.

Rien n’était dissimulé à ce cœur brûlant.

Elle mesurait les mondes avec ses yeux de diamant.

*

* *

Mirra allait en Inde. Et quelles étaient « les choses qu’elle espérait de son voyage dans l’Inde » ? Sa prière était :

3. Œuvres complètes de Swami Vivékânanda.

« Permits que j'accomplisse ma mission, que j'aide à Ton intégrale manifestation. »

Elle ignorait à quel point cette prière allait être exaucée.

Car la destination de Mirra était Sri Aurobindo.

Et qui était Sri Aurobindo ?

Laissons le *Kaga Maru* amener Mirra doucement vers lui.

Commençons par le commencement.

5

La Naissance éternelle

« **A**SSURÉMENT, pour la conscience terrestre, le fait même que le Divin se manifeste est la plus grande de toutes les splendeurs. Considérez l'obscurité ici-bas et ce qu'elle serait si le Divin n'intervenait pas directement et si la Lumière des Lumières ne jaillissait pas de l'obscurité ? car c'est le sens de la manifestation. » C'était Sri Aurobindo.

*

* *

15 août 1872.

Aux sommets du silence, venu de la mer infinie,

Doré, il était là,

Armé de la flamme,

Il regardait le monde que sa grandeur et sa passion devaient libérer.

Mi-août. Les cieux traversent l'atmosphère de la Terre en de spectaculaires pluies d'étoiles filantes — les perséides — qui apparaissent, venant de la constellation de Persée. Comme Zeus pénétrant sous la forme d'une pluie d'or la tour d'airain de Danaé pour que naisse Persée. Celui qui tua la Méduse. Celui qui délivra Andromède.

Calcutta.

Vingt-quatre minutes avant le lever du soleil⁴.

Une aube nouvelle.

Depuis de nombreuses maisons, des hymnes montaient vers le Seigneur de la Lumière, car c'était le Brâhma-muhûrta (ce laps de temps de vingt-quatre minutes avant le lever du soleil). C'est le moment où les brahmanes récitent silencieusement le mantra sacré de Gayatri. On tient Gayatri pour la mère des Védas.

Des appartements des femmes au 4, Theatre Road, le son d'une conque s'éleva. Sa résonance profonde remplit l'air du matin, annonçant une naissance. Un troisième fils était né à Swarnalata et Krishna Dhan Ghose.

C'était un jeudi. Le jour appelé du nom de Jupiter ou Thor, le maître du tonnerre.

Hasard ? Coïncidence ? Ou à dessein ? J'opterai pour la troisième solution, car le bien-né ne venait-il pas « sortir la foudre du ciel de son antre de sommeil » ?

Six années plus tard, Mirra aussi naîtra un jeudi.

En Inde, le jeudi est considéré comme le jour de Brihaspati, le Gourou des Dieux. Le pouvoir psychologique

4. L'heure exacte de la naissance de Sri Aurobindo n'est pas connue. Ce qui est mentionné ci-dessus est probablement basé sur un souvenir d'un membre de la famille selon lequel Sri Aurobindo était né un *danda* (= vingt-quatre minutes) avant le lever du soleil. L'heure locale serait 5 h 16, ou 4 h 52 à l'heure officielle indienne.

qu'apporte ce dernier est « la Sagesse » (le Mot et la Connaissance). Dans le Rig-Véda il est appelé le « resplendissant » ou celui qui est de « couleur or » ; c'est le Maître du Mot créateur. Il est l'Âme-Force.

Il est étrange que le père, le docteur Krishna Dhan, ait choisi le nom d'AUROBINDO pour son troisième fils. En fait, les Bengalis n'avaient jamais vu quiconque porter ce nom. Nous nous demandons quelle force invisible le souffla à l'oreille du père — AUROBINDO.

En sanscrit, *aravinda* signifie lotus. Toujours tourné vers le soleil, le lotus ouvre ses centaines de pétales sur des centaines d'angles.

L'arrivée de Sri Aurobindo dans le champ politique indien inspira un révolutionnaire bengali, B. B. Upadhyay (nous le rencontrerons plus tard), qui laissa libre cours à son enthousiasme : « Avez-vous vu l'aurobindo d'un blanc parfait ? le "cent-pétales" a fleuri dans le lac intérieur de l'Inde. [...] Notre Aurobindo est une rareté dans le monde. La grâce céleste de la bonté est d'un blanc de neige. Il est vaste et grand. [...] Un homme si complet et sincère — abritant le feu en son sein telle la foudre, et pourtant d'une douceur charmante comme un pétale de lotus, un homme si riche en connaissance, un homme abîmé dans la méditation — jamais, nulle part dans l'univers tout entier, vous n'en trouverez l'égal⁵. »

Aurobindo a un deuxième sens : un lotus rouge. Le rouge est la couleur de la révolte. *Et* la couleur de l'Amour divin.

5. Avec mes excuses à l'auteur pour cette pauvre traduction. L'original bengali est si magnifique qu'il est vraiment pratiquement impossible de le rendre dans une autre langue sans perdre une grande partie de sa beauté. Cette faible tentative n'a d'autre but que de donner une petite idée de l'original au lecteur qui ignore le bengali.

Une troisième signification : un lotus bleu. La couleur bleue est associée à Sri Krishna — Krishna et sa félicité. « Le bleu pâle est ma lumière », dira un jour Sri Aurobindo.

*

* *

Ce fut à Mère d'expliquer la véritable importance de la naissance de Sri Aurobindo, laquelle, dit-elle, est « éternelle dans l'histoire de l'univers ».

Elle commenta :

« Cette phrase peut être comprise de quatre façons différentes sur quatre plans ascendants de conscience :

1. Physiquement, les conséquences de cette naissance dureront aussi longtemps que la terre.

2. Mentalement, c'est une naissance dont le souvenir durera éternellement dans l'histoire universelle.

3. Psychiquement, c'est une naissance qui se répétera éternellement, d'âge en âge, sur la terre.

4. Spirituellement, la naissance de l'Éternel sur la terre.

En Inde, on appelle la « naissance de l'Éternel sur la terre » la descente de l'Avatar.

Dans la Guîta, Sri Krishna l'Instructeur parle de la nature et du but du phénomène de l'Avatar. « Nombreuses sont mes vies passées [...]. Chaque fois que le Dharma décline et que le mal se déchaîne, je me fais naître. Pour la libération de ce qui est Juste, je suis né d'âge en âge. »

Mais défendre la Loi n'est pas un objectif suffisant en soi. L'Avatar vient pour changer la vieille Loi.

« L'Avatar, écrivait Sri Aurobindo, est nécessaire lorsqu'un travail particulier doit être fait et dans les crises évolutives. »

Il précise : « L'existence des Avatars aurait peu de sens si elle n'était pas liée à l'évolution. » Sri Aurobindo, comme Théon, était tout à fait pour l'évolution.

Sri Aurobindo prit « la liste pouranique des Avatars, et l'interpréta comme une parabole de l'évolution, afin de montrer que cette notion est implicite à la théorie des Avatars ».

Voici l'interprétation de Sri Aurobindo : « Le cortège hindou des Avatars est en soi, pour ainsi dire, une parabole de l'évolution. D'abord le premier Avatar, le Poisson, puis l'animal amphibie [la Tortue] entre la terre et l'eau, ensuite l'animal terrien [le Sanglier], puis l'Homme-Lion, qui fait le pont entre l'animal et l'homme, puis l'homme-nain [Vamana], petit, non développé et physique, mais qui recèle en lui la divinité et prend possession de l'existence, ensuite le rajanique [Parashurama], le satvique [Rama], et les nirguna Avatars (avatars impersonnels), qui guident le progrès de l'humanité [...]. Krishna, Bouddha et Kalki représentent les trois dernières étapes, les étapes du développement spirituel — Krishna ouvre la possibilité du surmental, Bouddha essaye d'aller au-delà jusqu'à la libération suprême, mais cette libération est encore négative, elle ne comprend pas ce retour sur la terre qui achèvera parfaitement l'évolution ; Kalki doit corriger cela en apportant le Royaume du Divin sur la terre, en détruisant la force des Asouras qui s'y oppose. La progression est frappante et ne fait aucun doute. »

L'Hindou des temps anciens « envisage cette progression comme un mouvement immense couvrant plus d'âges que nous ne pourrions en compter aisément. Il croit que la Nature l'a répété maintes et une fois, résumant brièvement et faisant la somme, à chaque nouveau commencement, de ce qu'elle a précédemment accompli de façon détaillée, lentement et

avec effort. C'est le grand mouvement périodique en cycles, se répétant perpétuellement, et pourtant perpétuellement croissant, qui est présenté sous forme d'images et exposé pour nous dans les symboles des Pouranas ».

L'Avatar Poisson sauva le Véda des eaux du Déluge. Sri Aurobindo sauva le Véda des eaux de l'obscurité dans laquelle il était tombé.

6

Le Véda

OM BHŪR BHUVAH SWAH
TAT SAVITUR VARENYAM
BHARGO DEVASYA DHĪMAHI
DHIYO YO NAH PRACHODAYĀT

« Ô Seigneur, toi qui imprègnes la terre,
le monde intermédiaire et le monde de lumière,
nous méditons sur la lumière suprême du dieu Soleil
qui nous illumine, afin qu'il meuve notre mental. »

C'est le Gayatri mantra⁶, formule de prédilection de l'antique quête védique. Il est adressé à Surya, le Soleil, « en tant que Dieu de la connaissance révélatrice, dont l'action a le pouvoir de nous faire accéder à la plus haute vérité ». Cette « for-

6. À la demande de mon père, Sri Aurobindo donna, le 10 septembre 1937, les définitions des plans suivants. *Bhurloka* : le monde matériel ; *bhuvarloka* : le monde vital ; *dyauloka* : le monde du mental ; *swarloka* : la région supérieure du monde du mental. Les Rishis préféraient utiliser un langage concret plutôt qu'un discours abstrait. *Bhu*, pour eux, signifiait la conscience physique, et non pas simplement la terre.

mule védique sacrée du Gayatri, fait observer Sri Aurobindo, a été répétée durant des milliers d'années par chaque brahmane dans sa méditation quotidienne ; et il est à noter que c'est un vers tiré du Rig-Véda, d'un hymne du Rishi Vishvamitra ».

Il y a bien bien longtemps, dans les années vingt, Sri Aurobindo dit un jour à quelqu'un qui demandait à faire partie de ses disciples : « Connaissez-vous la signification du Gayatri mantra ? »

Cette personne répondit : « C'est un grand pouvoir, mais j'en ignore le sens. »

Sri Aurobindo expliqua : « Cela veut dire : "Nous choisissons la Lumière suprême du Soleil divin ; nous aspirons à ce qu'il meuve notre mental." »

« Le Soleil est le symbole de la Lumière divine qui descend, et le Gayatri exprime l'aspiration qui monte vers la Lumière divine et lui demande de venir et de donner une impulsion à toutes les activités du mental.

« Dans ce Yoga aussi nous voulons faire descendre ce Soleil divin afin qu'il gouverne non seulement le mental, mais encore le vital et l'être physique. C'est un effort très difficile. Tout le monde ne peut pas supporter la Lumière du Soleil lorsqu'elle arrive. Le Gayatri choisit la Lumière divine de la Vérité et lui demande de descendre et de gouverner le mental. C'est la capacité de soutenir la Lumière qui détermine l'aptitude pour ce Yoga. »

Selon Sri Aurobindo, *SWAR*, le monde solaire par-delà le ciel et la terre, est le monde de la Vérité et de la Félicité divines — « le quatrième monde, le supramental⁷ » après ceux du mental, de la vie, et du corps.

7. Dans ce chapitre, les citations sont issues du livre de Sri Aurobindo *Le Secret du Véda*.

Swar est le monde de Yama⁸, le gardien de la loi de la Vérité, le gardien de l'immortalité. C'est le monde de l'immortalité où réside la Lumière indestructible. « Yama et les Pères des hommes découvrirent le passage qui mène à ce monde, qui est le pâturage des Vaches d'où l'ennemi ne peut enlever les troupeaux radieux. »

Ces secrets de l'existence et bien d'autres se trouvent dans des textes indiens qui contiennent la Connaissance préservée par les Hindous.

« À la racine de tout ce que nous, Hindous, avons accompli, pensé et dit durant ces milliers et milliers d'années, derrière tout ce que nous sommes et cherchons à être, se cache ce qui est la source de nos philosophies, la base de nos religions, l'essence de notre pensée, l'explication de notre éthique et de notre société, le résumé de notre civilisation, le ciment de notre nationalité : un petit ensemble de textes, le Véda. C'est de cette graine unique se développant sous de multiples formes, que cette éclosion foisonnante et magnifique qu'on appelle hindouisme tire son existence inépuisable. Le bouddhisme également, avec le christianisme dont il est la souche, est issu de cette même source originelle. Le Véda a laissé son empreinte en Perse, et à travers la Perse, sur le judaïsme, et à travers le judaïsme, le christianisme et le soufisme, sur l'islam ; et à travers Bouddha sur le confucianisme ; et à travers le Christ et le mysticisme médiéval, la philosophie grecque et allemande et les études sanscrites, sur la pensée et la civilisation de l'Europe.

8. « Yama, explique Sri Aurobindo, est, probablement, la Vérité œuvrant sur l'aspect physique de l'univers. » (Après l'ère des Védas, Yama devint le Seigneur de la Mort, mais la Mort ne détruit que ce qui n'est pas vrai ; c'est pourquoi Yama est « le gardien de l'immortalité ».)

Il n'y a pas une chose dans la spiritualité du monde, dans la religion du monde, dans la pensée du monde, qui serait ce qu'elle est aujourd'hui si le Véda n'avait pas existé. On ne peut dire cela d'aucun autre ensemble de textes. »

Les chants du Véda sont les épisodes de l'épopée lyrique de l'âme dans son ascension immortelle. C'est le Chant de la haute aspiration de l'Humanité.

Il y a quatre Védas : le Rig-Véda, le Sama-Véda, le Yajur-Véda et l'Atharva-Véda. « *Rik* signifie "le mouvement intuitif dans l'esprit"; *Saman* est "le rythme du mouvement et l'harmonie". *Atharva* veut dire "l'action pratique du plan physique" ». Quant à Yajur, c'est « le mantra du pouvoir divin qui guide l'action sacrificielle ». On tient le Rig-Véda pour la plus ancienne de ces Écritures antiques. « Du point de vue historique, écrit Sri Aurobindo, on peut considérer le Rig-Véda comme un document décrivant une percée importante accomplie par l'humanité grâce à des moyens spécifiques, à une certaine période de son évolution collective⁹. » En effet, le symbolisme du Véda repose sur l'idée que la vie de l'homme est un sacrifice, un voyage et une lutte. Ce livre sacré est « l'hymne de l'esprit à la bataille et à la victoire au fur et à mesure qu'il s'élève et découvre des niveaux de pensée et d'expérience inaccessibles à l'homme naturel ou animal, c'est le chant de louanges de l'homme à la Lumière, à la Grâce et au Pouvoir divins à l'œuvre dans le mortel ».

9. En ce qui concerne l'ancienneté des Védas, les archéologues se rangent de plus en plus à l'opinion de Swami Vivékânanda, Sri Aurobindo, et d'autres.

Et pour ce qui est de la théorie de l'invasion aryenne, qui impose une date très récente aux Védas, ce n'est vraiment que pure sottise ! Le lecteur que ce sujet intéresse peut se reporter à l'appendice figurant à la fin de ce livre pour y trouver quelques arguments qui démolissent cette thèse absurde.

Contrairement aux saints qui viendront plus tard et qui, eux, rejetaient la vie matérielle pour s'évanouir dans quelque air raréfié, les Rishis védiques se préoccupaient beaucoup de la vie de l'être vivant. Le Véda parle de deux océans, l'un est celui du subconscient, obscur et inexpressif, l'autre est celui du supraconscient, manifestation lumineuse et éternelle, mais se situant au-delà du mental humain. L'océan d'en haut ou « supraconscient, et puis la mer du subconscient, avec entre les deux la vie de l'être vivant : voilà la conception védique de l'existence ».

Bien que les hymnes soient le témoignage des expériences de plusieurs Rishis, le Rig-Véda se présente comme une œuvre homogène. Les Rishis, Voyants d'une Vérité unique, utilisent pour l'exprimer un langage commun. « Ils ont des personnalités et des tempéraments divers » mais l'on trouve la même base solide de connaissance dans les hymnes puissants et énergiques de Vishvamitra que dans les harmonies régulières de Vasishtha. Les différences dans la forme n'ôtent rien à l'unité des expériences spirituelles. Ces deux auteurs, avec un certain nombre d'autres, se rangent parmi les plus grands penseurs et chantres sacrés.

Le Rishi est le Voyant et « l'Écouteur » de la Vérité. Car être voyant ne signifie pas seulement qu'on voit loin, mais aussi qu'on entend loin. Tout comme les yeux du sage sont ouverts à la lumière, ses oreilles sont descellées afin qu'elles puissent recevoir les vibrations de l'Infini ; de toutes les régions de la Vérité, arrive le Mot qui pénètre en lui et prend la forme de ses pensées.

La formation du Mot

En réalité, « le langage de l'homme ne se forme pas sur terre, mais au ciel » expliquait Sri Aurobindo dans un article,

« comme en fait toute chose que l'âme de la terre emploie dans son voyage mortel. Par la triple énergie de la vérité éternelle, de la force qui manifeste et de la félicité qui soutient, tout est créé en tant qu'archétype dans le monde des idées, le *mahat* des Anciens, dans le principe même de la connaissance parfaitement organisée qui se manifeste elle-même. Tout est ensuite diversement développé par les instruments plus discursifs mais à la démarche moins sûre du mental intellectuel. L'imagination se lance à la recherche de nouvelles variations, la mémoire et les associations dénaturent, l'analogie pervertit, la sensation, l'émotion et le plaisir s'emparent de satisfactions violentes et partiales. De là le changement, le déclin, la mort, la renaissance — la loi du monde. Tout cela se produit au cours de la descente dans le monde du mental et dans le monde de la matière. Par conséquent, l'humanité possède, à l'origine, une seule langue fondée sur certains types éternels du son, cette langue s'épanouit selon certaines lois d'une variation rythmique, et est parfaitement harmonieuse et symétrique dans sa structure et son évolution. Puis elle subit les changements, la dégradation, l'effondrement. D'innombrables langues, dialectes et langues vernaculaires voient le jour. Les gardiens de la langue sacrée tentent toujours de rétablir la pureté d'origine, mais même eux n'y parviennent pas ; ils la reconstruisent de temps en temps, font des compromis avec les nouvelles tendances, préservent quelque chose du squelette, perdent la chair, le sang et le nerf, une grande partie de la force et de l'esprit. Cette langue reconstituée, ils l'appellent le Sanskrit ; tout le reste, Prakrit.

« La colonne vertébrale du squelette est constituée des racines du langage originel qui survivent ; le reste, ce sont les différents principes de formation des mots. »

Le sanscrit védique est une des premières étapes du développement du langage. « Le mot, pour les Rishis védiques, est une chose vivante, qui a un pouvoir créateur, formateur. Ce n'est pas encore le symbole conventionnel d'un concept, c'est la source et la matrice des idées. »

C'est ainsi que les Rishis pouvaient, en utilisant un seul et même mot, transmettre une chose au profane, et une tout autre à l'initié. Les mystiques étaient, et sont en général, des symbolistes. Dans les textes védiques des mots comme vache, cheval, loup, etc., reviennent constamment. Mais que signifient-ils vraiment ? Bien sûr les hymnes védiques connaissent des interprétations à la fois intérieures et extérieures. Les mystiques védiques ont savamment tissé le voile, cependant si nous faisons le choix de ne pas être aveugles, ce voile disparaît telle une brume qui va se dissipant.

Les Rishis

Le but des Rishis, c'est Swar, le monde solaire de la Vérité et de la Félicité divines. Les Védas parlent de la Vérité comme d'un chemin conduisant à la béatitude, à l'immortalité. Les Rishis brûlent de sortir du mensonge pour émerger dans la Vérité, de l'obscurité dans la Lumière, du stade de mortalité pour parvenir à l'immortalité — immortalité, c'est-à-dire non pas la prolongation de la vie, mais un état par-delà la vie et la mort. Mais la réalisation de la Vérité est une tâche ardue. « Dans l'idée védique de la révélation, il n'est suggéré rien de miraculeux ni de surnaturel... La Connaissance en tant que telle était voyage et aboutissement, ou découverte et conquête ; la révélation venait seulement à la fin, la lumière était le prix de la victoire finale. »

Lorsque nous, les mortels, nous satisfaisons de notre humanité — quelque supérieure qu'elle soit —, c'est que nous sommes égarés par la confusion de nos modes de fonctionnement. Celle de notre intellect nous est à tous familière, sans même parler des vacillements de notre activité mentale quand elle est aux prises avec le monde extérieur.

Or un Rishi ne se satisfait jamais de son humanité. Nos pères, les Rishis védiques, explorèrent minutieusement l'univers et la condition humaine. Ils découvrirent que les vicissitudes de l'âme humaine représentent une bataille cosmique. « C'est le même drame réel avec les mêmes personnages qui se joue, et sur la scène du monde, et dans l'âme individuelle », comme le dit de Sri Aurobindo.

Les Rishis, ne l'oublions pas, sont des Voyants en même temps que des sages. Bien des secrets furent révélés à ces hommes dotés de vision, bien des mystères. Dans leurs méditations ils virent les forces incarnées : des Amis et des Obstructeurs, des Dieux et des Démons.

Ce que veut le Rishi, c'est briser les limites humaines et atteindre à une existence supérieure. Plus facile à dire qu'à faire ! Car la plupart des forces du monde essaient non seulement de bloquer le passage, mais encore de tirer le voyageur en arrière. C'est le rôle du Démon que de maintenir l'homme dans le linceul de l'ignorance. Plus le voile est épais, plus la conscience est obscure : le démon peut alors y exécuter sa danse macabre, et garder à tout jamais l'âme de l'homme en esclavage.

Contrairement à nous, nos pères étaient d'une trempe héroïque. C'était indispensable. Car faire route vers la Vérité n'est pas une marche facile. Le Rishi doit mener une bataille féroce et implacable. Il doit « peiner et combattre et conquérir, ce doit être un travailleur, un voyageur

infatigable, et un guerrier solide et sans faiblesse, il doit forcer les portes d'une cité après l'autre, les prendre d'assaut et les mettre à sac, il doit gagner un royaume après l'autre, vaincre et fouler aux pieds sans merci ennemi après ennemi. Tout son parcours n'est que lutte entre les Dieux et les Titans, les Dieux et les Géants, Indra et le Python, les Aryens et les Dasyus ». D'anciens amis et appuis « deviennent des ennemis, les rois des États aryens qu'il allait conquérir et franchir se joignent aux Dasyus (démons) et se liguent contre lui dans une suprême bataille pour empêcher son libre et entier passage ».

Les aides de lumière et les obstrueteurs

« Pour les voyants védiques, les dieux ne sont pas de simples personnifications poétiques d'idées abstraites ou de fonctions psychologiques et physiques de la Nature », dit Sri Aurobindo. Pour ces mystiques les dieux sont des réalités vivantes. Les dieux védiques sont des « noms, pouvoirs et personnalités du Dieu universel et chacun représente un pouvoir essentiel de l'Être divin... Enfants de la Lumière, Fils de l'Infini, ils appellent l'homme à une alliance et un compagnonnage divins; ils l'attirent et l'élèvent à leur fraternité lumineuse, sollicitent son aide et lui offrent la leur contre les Fils de l'Obscurité et de la Division ». L'Homme répond. Dans leur marche ascensionnelle, c'est un proche allié des dieux d'étape en étape vers le grand sommet de l'être. C'est la naissance et l'ascension d'Agni. « Agni, l'Immortel dans les mortels. »

Mais l'âme humaine est un champ de bataille rempli de partisans et d'agresseurs, d'amis et d'ennemis. « L'âme de l'homme est un monde envahi d'êtres, un royaume où des

armées s'affrontent pour faciliter ou empêcher une conquête suprême, une demeure où les dieux sont nos hôtes et que les démons s'efforcent de posséder [...]. »

Un choix nous est toujours donné, à chacun de nous né sur la terre. Ou bien installer Dieu dans notre demeure, devenir le frère et l'allié des Êtres de Lumière; ou bien nous vautrer dans la boue comme des buffles, coudoyer les créatures de notre ignorance, notre méchanceté, notre faiblesse et nos limites, « qui font constamment la guerre à l'homme, le cernent de près pour pouvoir lui décocher leurs flèches à distance ou s'établissent dans son logis clos et, de leurs bouches bégayantes et sans forme, corrompent sa libre expression ». Allons-nous devoir rester enchaînés dans ces ténèbres infernales? Sûrement, sûrement, le but ultime de l'homme ne peut être des ténèbres infernales? Sûrement, sûrement, notre objectif est la vastitude, l'existence vraie, la lumière, la félicité — et au bout du compte l'immortalité.

Le but de la créature née dans la matière, de l'âme qui travaille enfermée dans l'obscurité de la Matière, est de s'élever, guidée par la force ardente de la Volonté divine, « de plateau en plateau comme sur une montagne; elle doit traverser comme sur un bateau les eaux de l'existence, passer ses rivières, franchir leurs fosses profondes et leurs rapides; son but est de parvenir à l'océan lointain de lumière et d'infini ».

Qui est la première à nous parler des grandes eaux? C'est Saraswati, la Vérité faite son, le Mot divin.

Allons-nous nous lancer dans la grande aventure? Ou bien rester plantés là, effrayés par les Obstructeurs? C'est vrai, nombreux sont les Fils de l'Obscurité. Ce sont ceux qui divisent, qui pillent, ce sont les pouvoirs malfaisants. Il y a

« les Mangeurs et les Dévoreurs, les Loups et les Dépeceurs ; il y a ceux qui blessent et haïssent, ceux qui “dualisent”, ceux qui emprisonnent ou qui censurent ».

Parmi eux il y a Vritra le Python, le grand Adversaire, « car il obstrue de ses anneaux de ténèbres toute possibilité d'existence et d'action divines ». Vritra, « l'Assiégeant », empêche les Eaux septuples de la Vérité de se déverser sur la conscience terrestre dans laquelle nous, mortels, vivons. Ces fleuves de la vérité ne coulent pas sur la terre, mais dans les cieux. Le Serpent s'est lové en travers les sources des sept rivières, bloquant ainsi leur flot. Alors surgit Indra aux mille et une splendeurs ; « Il arrive poussé par la pensée, porté en avant par le penseur intérieur illuminé, il vient à la vitesse et avec la force du pouvoir du mental illuminé, et en possession de ses brillants coursiers¹⁰. » Indra, le Dieu du mental, frappe le Dragon de la Source de ses éclairs. La foudre d'Indra, faite des os du Rishi Dadhichi, terrasse Vritra. Au même instant la montagne est fendue, un passage est ouvert, les sept rivières sont libérées d'un seul coup et reçoivent l'ordre d'envoyer leurs eaux se déverser sur la terre. C'est ainsi que le Roi des Dieux taille un chemin au sommet de la conscience terrestre par lequel les Eaux de la Vérité et de la Félicité peuvent couler. Les septuples Eaux issues de l'Océan suprême viennent répandre la vague de miel sur notre vie. Les chercheurs de la Félicité et de l'Immortalité peuvent

10. *Ashwa* : la Force, tout particulièrement symbolique de l'énergie de vie et de la force nerveuse. Les Rishis védiques mettent l'accent sur la nécessité de deux choses, la Lumière et le Pouvoir, la Lumière (la vache) de la Vérité œuvrant dans la connaissance, le Pouvoir (le cheval) de la Vérité agissant dans la Volonté efficace et éclairée.

maintenant boire le vin de Soma au puits de miel qui est descellé, car ils sont désormais capables de voir Swar, le Monde Solaire.

Mais caché dans les eaux, délivré du joug de Vritra par Indra, voici qu'apparaît aux dieux le Pouvoir divin, Agni. Agni, l'enfant de l'évolution de la terre, appelé l'enfant de la terre et du ciel, entre dans le supraconscient avec les dieux ses compagnons et les Eaux septuples. « Dans cette assemblée des grands, Agni se meut en toutes choses; les rayons de sa vision sont parfaitement droits, car ils sont libres de toute déformation inférieure. » Là, dans cette Vastitude dégagée où la Vérité est née, cet infini sans rivage, sa demeure naturelle où il s'installe maintenant, Agni trouve la source d'abondance du miel du Père des choses, et le déverse sur notre vie. Agni, celui qui crée les formes, est le fils du Ciel par le corps de la Terre.

La libération d'Agni

Nous tous, sans exception, abritons une écurie d'Augias en nous. Voulons-vous accéder à une existence supérieure? Commençons donc par purifier cette écurie. Une tâche héroïque, autant vous en prévenir. Mais la première chose à faire, c'est de trouver un Hercule qui déviera le fleuve Alphée pour lui faire traverser les écuries immondes et les nettoyer. Et puis, où trouver ce fleuve, comment y aller?

Mais un instant, un instant! La partie n'est pas si inégale qu'il y paraît. Les créateurs de l'ordre du monde ont aussi placé en nous une chose extraordinaire: la flamme de la Volonté consciente. Les Rishis l'appelaient Agni. Cette Volonté consciente et énergique est l'hôte immortel de notre

état mortel, le médiateur entre le ciel et la terre. Cet Agni est notre Hercule par excellence.

Toutefois les choses ne sont pas si simples. Agni est caché dans les profondeurs secrètes de notre caverne obscure. Nous devons le découvrir. Il y dort. Nous devons le réveiller. Nous devons faire de lui notre ami — car avec lui comme ami rien ne peut nous arriver. Agni est le grand purificateur. La nature même de la pureté est la clarté lumineuse et la droiture. Notre Chemin s'ouvre clair et droit devant nous. Le but de l'éveil est qu'il y ait une action divine dans l'homme. Agni est le Prêtre de l'Aspiration. Éveillé, le pouvoir divin intervient, révélé, dans la conscience de la créature née dans la matière — l'âme qui œuvre emprisonnée dans l'obscurité de la Matière. « Les flammes de l'activité divine en nous pointent vers le ciel, montant du niveau le plus bas de notre être vers les sommets de l'esprit pur, et leur ascension est pareille au formidable jaillissement, dans la manifestation, des eaux qui jusque-là avaient été cachées. Car c'est un grand dieu qui a été libéré de l'obscurité [...]. Avec le matin de la révélation toutes les facultés divines en nous se lèvent, émergeant de la nuit où elles ont dormi [...]. Ce sont les eaux secrètes en nous qui, libérées, surgissent à grands flots et au grand jour du secret de la prison de notre nature mortelle, et se répandent partout [...]. » Oui, grand est Agni lorsqu'il est affranchi des ténèbres de l'Ignorance, « dégagé de cette matière corporelle aveugle, de cette énergie vitale enveloppée de fumée, de cette obscurité lumineuse confuse du mental mortel et de l'intelligence esclave des sens qui sont les nôtres ».

La Flamme est éveillée; sa présence marque le début du mouvement vers la Vérité et l'Immortalité. Agni a pris le contrôle, et c'est aussi lui qui marche en tête. « Le Feu à sa naissance, dit le Rishi, a brillé, par la lumière il a anéanti les destructeurs, l'obscurité; il a trouvé les Vaches-Rayons, les Eaux, le Monde solaire. » Là, dans le continent des Richesses, est le « Feu, le Tout-Puissant, siégeant dans la lumière, débordant de félicité, le détenteur du Trésor ». C'est dans le Monde solaire que se trouve le Trésor céleste que nous avons tant désiré.

La Flamme qui s'est élevée des abîmes secrets du cœur, « chante un hymne divin d'une réalisation lumineuse et d'un accomplissement puissant ». Agni nous a conduits jusqu'au continent de l'or étincelant de la Vérité.

Agni, s'installant dans le Monde solaire, est resplendissant de gloire. « Il est la vie difficile à violer », dit le Rishi.

« Le Rig-Vêda tout entier, explique Sri Aurobindo, est un chant de triomphe des pouvoirs de la Lumière, et leur ascension par la force et la vision de la Vérité, vers sa possession, à sa source et en sa demeure, là où elle est libre des attaques du mensonge. »

Les Rishis ne parlent pas seulement d'une « ascension », mais aussi d'une descente.

Avec l'or de la Vérité les Rishis peuvent désormais tisser des corps qui rejettent le mal.

Le Soleil caché dans la Matière

Les symboles et les paraboles du Vêda sont reliés entre eux. Mais, dit Sri Aurobindo, « le concept de l'Aurore et la légende des Angiras [les pères humains] sont au cœur

même du culte védique et on peut presque les considérer comme la clef du secret de la signification du Véda ». Il s'agit de la légende du Soleil perdu et des vaches perdues, et de leur reconquête par nos Pères humains¹¹.

Les vaches sont les troupeaux du Soleil. Les vaches perdues sont les rayons perdus du Soleil — retrouver les vaches est le signe qu'on va retrouver le Soleil.

Usha, l'Aurore, était inconsolable : où étaient ses enfants, les vaches, les troupeaux lumineux du Soleil ? Où était le Soleil lui-même ? Lorsqu'elle était arrivée pour mener le troupeau au pâturage, elle n'en avait pas trouvé trace. Les chevaux aussi s'étaient envolés ! Usha, la fille du Ciel, la Mère de radiance, diaprée d'or céleste, Usha au doux parler, est aimée de tous. En cette heure de détresse, le clan des dieux tout entier se regroupe autour d'elle : Sarama, l'Intuition, le Chien céleste, est là, de même qu'Agni, la Volonté qui Voit. Indra, sombre comme les nuages chargés de pluie, arrive armé de sa foudre ; les Maruts, ses quarante-neuf frères, serrent les rangs ; Vayu, leur aîné, est le Maître des Énergies de la Vie. Les Ashwins, les Cavaliers, ne tardent pas ; ce sont des médecins, ils rendent la jeunesse aux vieillards, la santé aux malades, leurs membres aux infirmes. On ne peut pas ne pas emmener Soma, le Dieu du Délice. Que ferait-on sans le vin de son extase ! Les auxiliaires d'Indra, les trois Ribhus, s'assurent que tout est prêt : ces artisans façonnent ses chevaux, le chariot des Ashwins et les

11. Cette légende est ancienne et très répandue. On la trouve non seulement chez les peuples védiques, mais aussi chez les Mayas : là aussi le Soleil, enfermé dans l'obscurité pendant plusieurs mois, est retrouvé grâce aux hymnes et aux prières des sages.

armes des Dieux — tout ce qui va être utile au voyage et à la bataille. Nombreux sont les dieux parents d'Usha, et ils se tiennent maintenant en ordre de bataille pour combattre les créatures de l'obscurité. Mais les dieux ne sont pas encore sûrs de pouvoir, sans aide, vaincre le nombre incalculable de leurs ennemis. Ils en appellent donc à leurs alliés les Rishis : les sept Rishis Angiras, nos Pères humains qui les premiers établirent la connaissance.

Ainsi rassemblées, les armées du ciel se mettent en marche. Ils savent, bien entendu, qui sont les voleurs du troupeau : les Dasyus. Mais le chemin qui mène à leur pays est semé d'embûches. Car cette demeure des Dasyus, qu'ils décrivent eux-mêmes comme le monde du mensonge situé dans une zone inaccessible, est la forteresse des Panis, l'ancre de Vala, le Titan. Lequel des dieux serait capable de mener les autres vers les lieux secrets des géôliers ? Sarama. Car il est l'Intuition qui « dirige la recherche des troupeaux radieux ». Sur sa route il rencontre la Nuit, qui s'écarte de crainte qu'il ne lui saute par-dessus. La Nuit est la sœur aînée d'Usha, c'est « une obscurité qui porte le matin en son sein ». Les dieux suivent leur guide. Les chevaux eux aussi avaient été dérobés. Alors Agni prend la forme du cheval de guerre divin, Dadhikravan à la blancheur de lait. « Agni mène, Indra suit, les autres emboîtent le pas. » Usha ne veut pas être laissée derrière, elle est avec ses frères, elle a maintenant recouvré sa faculté de voir de tous les côtés à la fois. Les Rishis Angiras, dirigés par leur aîné Brihaspati, sont des compagnons d'armes des dieux à part entière. Et Soma leur tient compagnie à tous pour qu'ils ne se découragent pas.

La progression continue sous le couvert de l'obscurité. Toute la nuit, trébuchant et tâtonnant par de vastes défilés et

des vallées accidentées, ils suivent Sarama — Sarama au pas sûr, qui file en tête guidé par les appels des troupeaux disparus de la Lumière. Les armées du ciel se retrouvent dans un ravin noir, des parois nues montent à pic tout autour d'eux : Sarama a emmené les dieux à l'endroit où la montagne, en apparence si solide et impénétrable, est fendue et peut laisser les poursuivants s'introduire. Lorsqu'il a atteint son but, Sarama se contente de donner le message aux chercheurs et à leurs aides divins. Avec la découverte de l'ancre des voleurs, sa tâche est accomplie. Maintenant c'est aux alliés de sauver les vaches perdues. Ils doivent arracher de force les biens qui leur appartiennent de droit, « le grand trésor caché dans le roc derrière les portes de la forteresse des Panis ».

S'ensuit un féroce combat. Les Angiras et leurs camarades divins tombent sur l'ennemi en faisant retentir leur cri de bataille. Brihaspati, le Maître du Mot créateur, le chef des Angiras, « par son cri, brisa la montagne », repaire des Panis, les voleurs, qui avaient caché les vaches d'Usha dans les enclos de leurs cavernes noires. « D'un coup, tu as écrasé les Diviseurs sans bouche qui gâtent notre libre expression, tu les as fendus et fait voler en éclats dans la cité fortifiée. » Les Panis, ce sont les artisans du nœud du mensonge, ceux qui n'ont pas la volonté d'œuvrer, les empoisonneurs de la parole. Ladres qu'ils sont, ils ne font rien de la richesse convoitée « préférant dormir tranquillement ». Une brèche ayant été ouverte dans leur forteresse, et leur sommeil interrompu, les armées impies se précipitent derrière leur chef, Vala, le Titan, qui surgit furieux de sa tanière dans la montagne. De son cri triomphant, Brihaspati met Vala en pièces. Agni brûle. Indra démolit les places fortes de la montagne. Les bandes de voleurs des Profondeurs sont écrasées par

milliers dans leur demeure inaccessible. Les Ashwins ouvrent les portes des solides enclos qui retiennent le troupeau. Les Rishis et les Dieux entrent dans la caverne des Panis et en font sortir les troupeaux d'Usha libérés. Sous le regard vigilant des Ashwins, les vaches lumineuses sont ramenées à leur prairie : la grande, l'infinie et la merveilleuse Prairie, Swar.

Nos Pères humains, les Rishis Angiras, continuent de pourchasser l'ennemi. Ils arrivent maintenant à la caverne la plus noire. Là, les ténèbres se perdent dans les ténèbres. Ils entrent dans la caverne à quatre pattes. Et au cœur des ténèbres ils découvrent Martanda, qui avait été caché là par les Titans. Le huitième fils d'Aditi (la Mère infinie créatrice de toute chose) était assis là, immense et seul. Il est le Soleil noir, ou obscur, celui qui est perdu, le soleil caché. Le Soleil caché dans la Matière.

Le trésor d'un suprême Jour était trouvé.

Dans les abysses du subconscient rougeoyait la lampe au joyau ;

Levée, elle montrait les richesses de la Caverne ;

Là, inutilisées par les sordides trafiquants des sens,

Gardées sous les pattes du dragon de la Nuit,

Enveloppées dans les plis de velours des ténèbres, elles dorment

Tandis que leur valeur sans prix pourrait sauver le monde.

Savitri, Livre I, Chant III

Les Rishis védiques, dit Sri Aurobindo, « n'avaient peut-être pas attelé la foudre à leurs chariots, ni pesé le soleil et les étoiles, ni matérialisé toutes les forces destructrices de la Nature pour en faire des agents de massacre et de domination, mais ils avaient mesuré tous les ciels et toutes les terres qui sont en nous, ils avaient sondé l'inconscient et le sub-

conscient et le supraconscient ; ils avaient déchiffré l'énigme de la mort et trouvé le secret de l'immortalité... ».

L'esprit de ces grands Ancêtres est toujours là pour aider leur descendance ; car les aurores nouvelles répètent les anciennes et se penchent dans la lumière pour s'unir à celles de l'avenir.

« Les sept sages, les Angiras, attendent toujours et encore, prêts à chanter le mot, à fendre la caverne, à retrouver les troupeaux perdus, à retrouver le Soleil caché. »

Les hymnes du Véda sont les chants du triomphe de la bataille de l'âme dans la Matière, et de sa victoire — et finalement de la transformation de cette même Matière et de notre propre corps par le pouvoir de l'âme emprisonné dans nos cellules mêmes.

7

Le Fleuve

TOURNONS-nous à nouveau vers notre Lotus, Aurobindo. Mais ce lotus n'était pas seulement une fleur. C'était un fruit. Une fructification.

Et quel était l'Arbre majestueux qui portait ce Fruit ? Quelles étaient les graines qui avaient poussé pour devenir cet Arbre magnifique ? Jusqu'où allaient s'étendre ses racines ? Et encore, quel sol l'avait nourri, avait envoyé de la sève parcourir le puissant tronc de l'Arbre jusqu'à ses branches ?

Et dans quelle jungle se trouvait donc cet Arbre ?

Le sol était cette terre que l'on appelle l'Inde.

La jungle était la société indienne.

Allons-nous y pénétrer pour l'explorer ? Qui sait sur quoi nous allons tomber !

*

* *

Toutefois, avant d'entrer dans la jungle, apportons des précisions sur un point. Car, si nous ne comprenons pas bien ce point-là, beaucoup de ce qui suit restera obscur ou inintelligible.

Oui, je parle du Fleuve de la culture indienne. Ce Fleuve ne tarit pas après les Rishis des Védas ou des Oupanishads. Les Avatars ont continué à se manifester, la révélation s'est poursuivie.

Il y avait ce sanscrit.

Le fil qui maintenait ensemble le sous-continent indien était le sanscrit ; et c'était lui qui faisait l'unité culturelle de ce pays.

Ce langage y était étudié partout. Il courait comme une rivière puissante, reliant les peuples, faisant naître en eux un sentiment d'unité, leur donnant un critère « à la fois universel et particulier, la religion éternelle ». La religion éternelle « est la base, permanente et toujours intrinsèque à l'Inde, de cette chose changeante, mouvante et multiforme que nous appelons l'hindouisme ».

Mais qu'est-ce que l'hindouisme ? Sri Aurobindo répond : « Une chose au moins est sûre à propos de l'hindouisme, religieux ou social, c'est qu'il est entièrement tourné vers Dieu, que toute sa quête et son propos sont de découvrir Dieu et de se réaliser en Lui. Mais Dieu est partout et Il est universel. Où l'hindouisme Le cherche-t-il ? L'hindouisme ancien ou pré-bouddhiste Le cherchait à la fois dans le monde et en dehors du monde ; il s'appuyait sur la force et la beauté et la joie du Véda [...]. »

Cet hindouisme était si profondément enraciné dans les peuples du sous-continent que dans les années 1880, James Rutledge¹² écrivit un grand article dont nous citons ici

12. Un correspondant du *Times*, et rédacteur en chef de *Friend of India* [l'Ami de l'Inde], *The Statesman*.

quelques courts extraits. « La mythologie grecque et romaine n'est nulle part. On ne peut même pas trouver avec une certitude ou exactitude quelconque trace des rites religieux sanglants de nos propres aïeux. Mais cette foi de l'Inde remonte à une période non pas plus barbare, mais plus pure, et présente des vérités incarnées dans des poèmes que l'humanité ne laissera jamais disparaître... D'ailleurs l'hindouisme a engendré une charité et une bonté immenses, une dévotion ascétique presque inégalée, et une opiniâtreté dans sa foi qu'aucun conquérant n'a pu ébranler. Quand les Croisés et les musulmans s'affrontaient au nom de la religion pour posséder la "Terre sainte", la foi de l'Inde inculquait une réprobation rigoureuse des effusions de sang, même de celui de l'espèce animale [...]. La dévotion, elle aussi, qui imprègne chaque acte de la vie est quelque chose qui mérite le respect de tous les hommes. » Et regardez comme le vent a tourné ! Ce sont ces barbares-là qui viennent donner des leçons d'humanitarisme aux Indiens. Rutledge continuait en parlant des « pensées de ces maîtres de l'esprit pour lesquels la réflexion était tel leur pain quotidien, sinon plus. Nous pensons que leur foi a été calomniée cruellement. Nous révérons sa charité, son humanité, sa douceur, son endurance, son recueillement, son amitié et plus encore. [...] C'est quelque chose que d'avoir une ancienneté si magnifique, et une emprise si puissante sur l'esprit humain que des âges et des âges de malheur n'ont su en desserrer l'étreinte. C'est admirable. Nous aimerions remonter les fils de son histoire jusqu'en ces temps mystérieux et étudier cette si grande merveille du génie de l'homme. »

Sri Aurobindo allait suivre les « fils de son histoire jusqu'en ces temps mystérieux » et atteindre la source même de la « religion » hindoue. « Ce que nous appelons la religion

hindoue est en réalité la religion éternelle, car c'est la religion universelle qui embrasse toutes les autres. » Il affirmait que « si une religion n'est pas universelle, elle ne peut être éternelle ». De plus, « cette religion n'est hindoue que parce que c'est la nation hindoue qui l'a conservée... Mais elle n'est pas circonscrite à un seul pays, elle n'appartient pas spécialement et pour toujours à une seule partie du monde ». Il faisait, cependant, la distinction entre la structure sociale extérieure de l'hindouisme et son âme. « Il y a deux hindouismes : l'un se campe dans sa cuisine et cherche le Paradis en lavant le corps ; l'autre cherche Dieu non pas au travers de casseroles et de conventions sociales, mais dans l'âme. » Sri Aurobindo en appela maintes et maintes fois à briser le moule actuel de l'hindouisme. Il ajoutait : « Ce dernier est aussi l'hindouisme et il est bien plus ancien et plus durable que le premier ; c'est l'hindouisme de Bhishma et de Sri Krishna, de Shankara et Chaitanya, l'hindouisme qui dépasse l'Hindoustan, celui des temps anciens et qui sera pour toujours, parce qu'il grandit éternellement à travers les éons. » C'était en 1910. Quelque vingt-cinq ans plus tard, il livra dans une lettre son avis mûrement réfléchi sur la condition de l'hindouisme à notre époque. « La religion hindoue m'apparaît comme un temple-cathédrale : à moitié en ruine, noble dans l'ensemble, souvent fantastique dans les détails mais toujours fantastique avec une signification — un temple-cathédrale croulant ou sérieusement décrépité par endroits, mais où un culte est encore rendu à l'Invisible et où ceux qui entrent avec l'esprit juste peuvent en ressentir la présence réelle. La structure sociale extérieure que cette religion édifia pour aider à s'en approcher est autre chose. » Enfin, il prend une vue d'ensemble. « Je regarde l'histoire

spirituelle de l'humanité, et spécialement celle de l'Inde, comme le développement constant d'un dessein divin, et non comme un livre fermé dont il faut éternellement répéter les paroles. Même les Oupanishads et la Guîta n'étaient pas un point final, encore que tout s'y trouve peut-être en germe. L'histoire spirituelle récente de l'Inde est une étape très importante de ce développement... » Quant à son propre rôle, Sri Aurobindo affirme catégoriquement : « J'ajoute qu'il est loin de mes intentions de propager une religion quelconque, nouvelle ou ancienne, pour l'avenir de l'humanité. Il y a une voie à ouvrir qui est encore bloquée, et non une religion à fonder, telle est ma conception des choses. »

*

* *

Sortant de la matrice du temps, le sanscrit permit aux Rishis védiques de révéler pour la postérité la Vérité dans toute sa pureté.

Des âges passés par milliers nourrissaient le Fleuve. Il vit des empires monter puis s'écrouler, il vit des sociétés se faire et se défaire, il vit les hauts et les bas dans les vies des hommes. Et le Fleuve continua à couler.

Descendant le cours du Temps il coulait, toujours plus large, toujours plus riche. Des quelques épopées qui sont arrivées jusqu'à nous, deux sont écrites en sanscrit : le *Ramayana* de Valmiki, et le *Mahabharata* de Vyasa. Dans les mains de Kalidasa, plus tard il devint une merveille de grâce. Mais le sanscrit n'était pas le langage des seuls poètes, des seuls philosophes, il se prêtait tout aussi bien aux besoins de la science et des mathématiques : l'astronomie, l'astrologie,

la médecine — y compris la chirurgie, les sciences de la vie : chaque domaine développait sa propre terminologie en sanscrit. C'est un langage précis. Et vigoureux.

Incarnant la vérité d'un âge plus pur, le sanscrit, la source de vie de ce vieux pays, cheminait comme une rivière souterraine sous cette Jungle, la soutenant contre tous les assauts. Et il garda vivante l'âme de la race.

En vérité, le sanscrit est le langage de l'âme.

8

La Jungle

QUAND on coupe des arbres dans une forêt, celle-ci devient une jungle. Et la première chose qui arrive, c'est qu'un enchevêtrement de broussailles s'étale. De manière analogue, un fouillis épais étouffa presque la société indienne. Au point que les nourritures essentielles de l'Inde — les Védas et les Oupanishads — furent pratiquement ensevelies sous la prolifération de l'ignorance et des coutumes.

Le Rishi Agastya et son épouse Lopamudra — mari et femme « creusant » ensemble, et sur un pied d'égalité, pour atteindre le Soleil caché dans les profondeurs de la Matière, donnent une merveilleuse idée des temps védiques.

Gargi, du temps des Oupanishads, nous offre le portrait d'une femme instruite de l'Inde. À la cour du roi Janaka de Mithila, lorsque le Rishi Yajnavalkya provoqua une

assemblée d'érudits en une joute oratoire, tous ceux qui s'y essayèrent durent s'avouer vaincus. Alors cette Gargi releva le défi, osant affronter le vainqueur, elle opposa argument contre argument, logique contre logique, jusqu'à ce que finalement le Rishi l'arrête par une menace : « Si tu continues de poser des questions, ta tête va se dévisser de tes épaules. »

Telle était l'éducation des femmes dans l'Inde ancienne.

Mais, comme l'écrivait Sri Aurobindo dans son *Bande Mataram* le 22 septembre 1907, « il est dans la nature des institutions humaines de dégénérer, de perdre leur vitalité et de se déliter — et le premier signe de leur décomposition, c'est une perte de flexibilité et l'oubli de l'esprit dans lequel ils ont été conçus. L'esprit est éternel, le corps change ; et un corps qui refuse de changer n'a plus qu'à mourir ». Le corps de la société indienne ne fut pas capable de s'adapter aux mutations de son environnement, et c'est ce qui amena la dégénérescence. Il s'y insinua de nombreuses perversions. La classification en quatre types humains fondée sur la qualité — *varnâshrama* — devint un système de caste rigide fondé sur la naissance, ce que Sri Aurobindo critiquait vivement. Il dénonça encore plus sévèrement la politique basée sur les castes qui fut instaurée par les Britanniques. Les coutumes se figèrent et devinrent des lois. Cette pétrification affaiblit la nation.

Sous le choc de la conquête musulmane, la culture ancestrale, déjà altérée, se disloqua et éclata en particularismes régionaux. Car l'invasion du pays par ces hordes sauvages, avec d'une part l'orgie de destructions gratuites,

les conversions forcées et la profanation des temples auxquelles ils se livrèrent, et d'autre part leur propension à brutaliser les femmes, transforma la société indienne libre et ouverte en un monde fermé. Ce furent les femmes qui souffrirent le plus : pour les hommes, il y avait la polygamie, et pour elles, la *sati* ; on imposait aux veuves hindoues des conditions de vie d'une dureté inconcevable ; l'instruction était refusée aux femmes — une superstition voulait que celles qui étaient instruites se retrouvent rapidement veuves ! Heureusement pour nous, il y avait toujours quelques exceptions.

L'Islam se mit en voie de devenir une puissance mondiale dès la mort de Mahomet, en 632 après J.-C., et très vite de vastes territoires africains, le Moyen-Orient et l'Asie centrale furent conquis. Seules les défaites subies par les musulmans à Constantinople (en 717) et en France (en 732) empêchèrent que l'Europe chrétienne ne disparaisse sous la vague déferlante islamique. En Inde, il fallut aux musulmans quatre à cinq siècles et des invasions répétées avant qu'ils ne réussissent à asseoir leur domination sur une étendue significative du sous-continent. Les hindous les avaient tenus en échec depuis 638, lorsque les musulmans firent la première de nombreuses tentatives pour s'emparer du Sind. Mais même lorsqu'ils arrachèrent finalement cette région à son roi brahmine Dahir en 712, l'empire Pratihara (le dernier grand empire de l'Inde du Nord) continua toute avancée par-delà le Sind pendant près de trois cents ans. En dépit de l'instauration du sultanat à Lahore en 1206, la majeure partie de l'Inde resta sous l'autorité hindoue durant tout le XIII^e siècle.

Les rois rajputs, marathes, sikhs¹³ et d'autres souverains hindous continuèrent à opposer une résistance opiniâtre aux « envahisseurs musulmans — ces barbares cupides qui étaient appâtés par la richesse proverbiale du pays¹⁴ ». De fait, Babar, le fondateur et premier empereur (de 1526 à 1530) de la dynastie moghole, qui remplaçait le sultanat de Delhi, écrit dans son *Babarnama* : « L'Hindoustan est un pays de peu de charmes, le peuple n'est pas beau, il n'a aucun génie ni capacité, aucun savoir-vivre. » Alors, qu'est-ce qui l'avait donc attiré sur ce sol ? « La grande vertu de l'Hindoustan est qu'il possède des quantités d'or et d'argent. »

Pourtant, pour emprunter à K. M. Munshi¹⁵, « sur les plans physique, moral et intellectuel, nous étions bien en avance sur le reste du monde, mais il nous manquait l'art de la destruction organisée. Nous fûmes vaincus ». Les hin-

13. Le sikhisme, fondé par Guru Nanak au xv^e siècle, était en réalité, à l'origine, une secte pacifique dérivée de l'hindouisme. Mais la politique cruelle des gouvernants musulmans qui succédèrent à Akbar les détourna de cette ligne de conduite. Le cinquième Guru, Arjan, fut exécuté sur l'ordre de l'empereur Jehangir parce que, par compassion, il avait donné asile au fils de Jehangir, le prince Khusro, alors en fuite. Le fils d'Arjan, le sixième Guru, Hargovind (1606-1645) donna un tour militaire au sikhisme. Ensuite, le neuvième Guru, Tegh Bahadur, qui préférait mourir plutôt que de se convertir, fut décapité par Aurangzeb. Aussi ne restait-il plus au fils de Tegh Bahadur, le dixième et dernier Guru, Govind Singh (1675-1708), qu'à faire de la secte sikh un corps militaire, les *Khalsas* (ou les Purs), déterminé à résister aux atrocités et aux conversions forcées de l'Islam. Guru Govind fut lui-même traîtreusement assassiné par un musulman afghan.

14. *The Liberator* [Le Libérateur], 1954, de Sisir Kumar Mitra, professeur d'histoire au Visvabharati, l'université de Tagore à Shantinikétan.

15. Dr K. M. Munshi (1887-1971), éminent romancier, écrivain, homme politique et fondateur du fameux Institut de la Culture indienne, le Bharatiya Vidya Bhavan.

dous avaient en effet négligé de donner corps à « toutes les forces destructrices de la Nature qui les auraient aidés à perpétrer des massacres et à établir leur domination ». Ce n'est pas que les hindous étaient militairement inférieurs aux musulmans. Tout au contraire. Ils avaient battu les barbares venus d'Asie centrale tant de fois. Mais ils étaient beaucoup trop civilisés, et c'est ce qui causa leur perte. La classe des guerriers, ou kshatriyas, était formée à un « code de guerre » basé sur l'honneur et s'y tenait. Ainsi, lorsqu'un roi hindou battait un musulman, il renvoyait ce dernier chez lui avec des présents dignes de son rang. Lorsqu'un musulman capturait un hindou, il l'exterminait. Le plus souvent, les envahisseurs usèrent de viles trahisures pour conquérir. Les Indiens n'étaient pas habitués à ces méthodes.

L'historien Will Durant résume dans son *Histoire de la civilisation* : « La conquête de l'Inde par les musulmans est probablement l'événement le plus sanglant de l'histoire. Le récit en est décourageant, car sa morale évidente est que la civilisation est une chose précaire, dont le fragile édifice fait d'ordre et de liberté, de culture et de paix, peut à tout moment être renversé par des barbares venus de l'extérieur ou se multipliant à l'intérieur. »

Naturellement, les musulmans n'étaient pas les premiers à s'emparer de l'Inde. Les Grecs, les Huns et beaucoup d'autres étaient venus avant eux dans ce riche pays ; et ils y avaient fait ce que tous les envahisseurs ont fait depuis le commencement de l'histoire de l'humanité. Mais une fois installés ils s'étaient intégrés et s'étaient fondus dans la culture du pays, tout en l'enrichissant. L'islam fut la première culture qui ne put — ou ne voulut — se laisser

absorber, tout comme le pétrole du Moyen-Orient ne se mélange pas avec l'eau du Gange — ou n'importe quelle eau du monde, d'ailleurs.

Sur quels principes l'islam est-il fondé ? La question me vient aujourd'hui, en avril 1990, tout en écrivant ce chapitre. Qu'est-ce réellement que cette culture islamique ? Swami Vivékânanda l'énonce en peu de mots : « Il n'existe pas de religion qui ait fait verser autant de sang et ait été si cruelle envers les autres hommes. Dans le Coran il y a cette doctrine qui veut qu'un homme qui ne croit pas à cet enseignement doive être tué ; c'est un bienfait que de le tuer ! » Dans ma simplicité, j'ai toujours cru jusqu'à présent que Dieu était amour et joie et compassion... « Et que le plus sûr moyen d'aller au paradis où se trouvent de belles houris et toutes sortes de plaisirs des sens, c'est de tuer ces incroyants¹⁶. »

Et pourtant. Pourtant des religions comme l'islam ou le christianisme (et la plupart des autres) proclament que leur doctrine est celle d'une fraternité universelle. « Les musulmans parlent de fraternité universelle, mais qu'en est-il en réalité ? » demande Swamiji. Et il répond lui-même : « Eh bien, tout individu qui n'est pas musulman ne sera pas admis dans cette fraternité ; il se fera plus probablement trancher la gorge. Les chrétiens parlent de fraternité universelle ; mais tout individu qui n'est pas chrétien doit aller dans ce fameux endroit où il se fera rôtir pour l'éternité¹⁷. »

Une religion rationnelle — quelle chimère étrange ! N'est-ce pas quelque chose d'extrêmement curieux, cette façon qu'a

16. *Œuvres complètes de Swami Vivékânanda*.

17. *Ibid.*

chaque religion monothéiste de prétendre être la seule détentrice de la Vérité ? Et puis, d'essayer d'enfermer la vérité dans un seul Livre ! Le « Livre » étant généralement interprété par un cerveau étroit qui tente de confiner Dieu dans ses propres limites. Laissons un peu quelqu'un tenter de donner une autre interprétation, et voyons ce qui en ressort ! « Tout fanatisme, expliquait Sri Aurobindo, est une fausseté, parce qu'il contredit la nature même de Dieu. L'Être divin est éternel et universel et infini... »

Quoi qu'il en soit, ce me semble être un caprice du destin que dans l'Inde d'aujourd'hui — qui est censée être une nation à majorité hindoue —, les musulmans et les chrétiens puissent « se déclarer ouvertement fiers de leur religion tandis que les hindous qui font de même sont traités d'obscurantistes, de fondamentalistes et de fanatiques », comme le disait si justement un Indien lucide.

En tout cas, lorsque les Britanniques arrivèrent en Inde, ils trouvèrent les populations hindoues et musulmanes (ces dernières étant en majeure partie des descendants d'autochtones convertis), vivant côte à côte plutôt en harmonie.

Raja Rammohan Roy

POUR ce qui est des Britanniques et des Français, voici ce que dit notre historien, Sisir Kumar Mitra : « Les derniers jours de la domination musulmane furent marqués par des maux politiques et sociaux de la pire espèce qui minèrent l'intégrité et le moral de l'administration, exposant le pays à n'importe quelle invasion extérieure. Et effectivement, il fut facile pour les Britanniques de s'installer en Inde par de seuls procédés sournois, sans avoir à porter le moindre coup. L'unique opposition qu'ils rencontrèrent ne fut pas celle de l'Inde, mais de leurs rivaux sur place, les Français. »

Il n'empêche que la conquête de l'Inde par les Britanniques est une prouesse inégalée dans l'histoire du monde. « Le pays, écrit Sri Aurobindo, que les redoutables musulmans, dont le pouvoir grandissait constamment, avaient mis deux cents ans à conquérir avec la plus grande

difficulté et sans jamais réussir à se garantir une hégémonie absolue, ce même pays, en l'espace de cinquante ans, admit volontiers la souveraineté d'une poignée de marchands anglais, et en un siècle plongea dans un sommeil de plomb à l'ombre du suprême empire de ces derniers. »

Dans les années 1800, une fois que la *East India Company* eut assuré son emprise, quand Lesseps eut creusé le canal de Suez, et les bateaux à vapeur commencé à naviguer entre l'Europe et l'Inde, les Européens avaient afflué. Sous le choc de la culture qu'ils apportaient, la première réaction fut de tenter, grossièrement et confusément, d'imiter les usages de celle-ci. Devant l'assaut politico-culturel de l'Europe, les Indiens se mirent à oublier leur propre civilisation et ils furent nombreux à casser le fil ténu qui les reliait à leur source vitale.

Là-bas, à l'est, au fond du golfe du Bengale, il y a une terre que Ganga a modelée à grand-peine. Là, elle déploie sa chevelure et, se répandant sur tout le pays, elle étreint sa création.

Mais pour l'heure ses enfants, les hommes cultivés du Bengale, se détournent d'elle, de la vérité de leurs ancêtres ; beaucoup passaient à l'agnosticisme ou embrassaient le christianisme. La structure même de la société hindoue était menacée.

Telle était la situation lorsqu'un rationaliste et grand réformateur, Raja Rammohan Roy (1772-1833), apparut sur la scène. On le considère comme l'initiateur de l'ère moderne en Inde ; il s'attaquait à toutes les plaies de la société et fit beaucoup pour les guérir. « Ram Mohan Roy surgit avec une nouvelle religion entre les mains. » En 1828, il lança le Mouvement Brahma, qui ne reconnaissait que l'Un Sans-Forme. Il soutenait que le véritable hindouisme était et devait

être basé sur le Védanta. Le « Raja » se rendit en Angleterre en 1830 et fit une visite en France en 1832. Dans les deux pays, il sut très bien présenter les conceptions de l'Inde et fut vivement apprécié. Rammohan jouait le rôle d'un ambassadeur de l'Inde nouvelle auprès du monde occidental. C'est en plein milieu de cette mission qu'il décéda en Angleterre le 27 septembre 1833. Il mourut avec ce rêve d'une Inde libre — un rêve qu'il s'attendait, avait-il dit à son ami, le Français Victor Jacquemont, à voir se réaliser une quarantaine ou une cinquantaine d'années plus tard. Il est enterré à Bristol. L'édifice élevé en 1843 par Dwarakanath Tagore (et que le petit-fils de ce dernier, Rabindranath, vint voir en 1920) est à présent en ruine.

Raja Rammohan Roy ne nia jamais qu'il fût hindou, et ses successeurs immédiats non plus. Ils considéraient que le Mouvement Brahma était une version améliorée, réformée de l'hindouisme. Au fond, c'était un mouvement social ; mais les réformes manquaient d'audace, se limitant à quelques changements dans les usages et lois sociaux. N'importe, contrairement aux orthodoxes qui s'obstinaient à croire qu'il est toujours bon et sûr de ne pas s'écarter des voies ancestrales, le réformiste pensait que l'immobilisme était le meilleur moyen de stagner et de pourrir. Il ne pouvait comprendre cette logique qui veut que parce qu'une chose a duré cinq cents ans, elle doit être perpétuée à tout jamais. Ainsi, le mouvement Brahma réveilla les eaux dormantes et croupissantes de ce marais qu'était devenue la société hindoue du Bengale.

Le Bengale avait été le premier à subir le choc de la culture occidentale et il fut le premier à s'en remettre. Après le réflexe primaire qui avait été celui de s'abandonner à une imitation aveugle, « la première réaction fut de proportion

gigantesque, et produit des hommes d'une originalité presque phénoménale ».

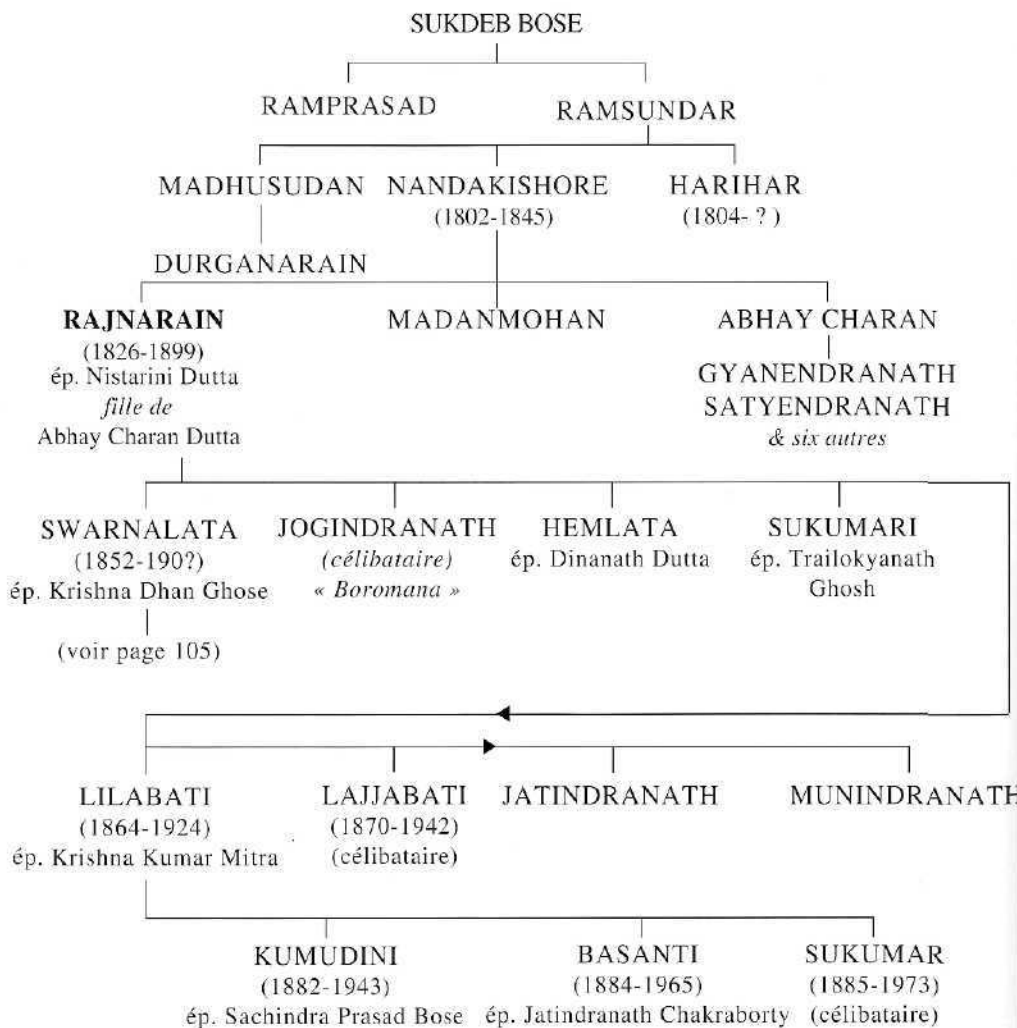
Rammohan disparu, le mouvement Brahma s'essouffla. Ce fut Debendranath Tagore (1817-1905), le père du poète Rabindranath, qui lui infusa une vie nouvelle lorsqu'il en prit les rênes en 1843. Sa vision spirituelle et sa personnalité généreuse amenèrent ses compatriotes à l'appeler affectueusement « le Grand Sage », *Maharshi*.

Et vraiment, il fit de la famille Tagore un pôle de la culture indienne par la contribution qu'il y apporta, son érudition, son comportement et sa personnalité. Il était d'une honnêteté hors du commun. Son père, Dwarakanath Tagore (1794-1846) était mort en Angleterre. De son vivant, le train de vie de Dwarakanath avait été si luxueux que les gens l'avaient nommé « Prince ». Il avait dépensé sans compter — offrant à la reine Victoria, qui le recevait en audience, des cadeaux somptueux et des colliers sertis de pierres rares —, ce qui avait laissé les Tagore avec plus de dettes que de biens. Mais c'est là que Debendranath montra de quoi il était capable. Il réunit tous les créanciers de son père et leur promit de les rembourser jusqu'au dernier sou. Il tint parole.

Il se trouva que lorsqu'il apprit la mort de son père, Debendranath n'était pas à Calcutta mais en voyage d'agrément sur une chaloupe, un deux-mâts, en compagnie de sa famille et de son ami, Rajnarain Bose. Ce soir-là, une tempête se leva tout à coup et Maharshi reçut un choc qui lui causa un saignement de nez.

Rajnarain Bose était le grand-père maternel de Sri Aurobindo. Notre grand Arbre, c'est lui.

Et maintenant que nous avons exploré la Jungle, ne ferions-nous pas une petite pause sous cet Arbre ?



10

Rishi Rajnarain Bose *Le Grand-Père de Sri Aurobindo*

ON découvre les racines de cet Arbre dans l'autobiographie en bengali de Rajnarain, *Atmacharit*.

« Mon arrière-grand-père, Sukdeb Bose, reçut en rêve la formule d'un médicament », écrit Rajnarain. Et, comme on pouvait s'y attendre, Sukdeb ne fit jamais payer ce remède à quiconque. Ses descendants non plus.

« Mon grand-père, Ramsundar Bose, était un homme qui avait extrêmement bon cœur. Tous les matins, son parapluie sur l'épaule, il visitait chaque maison du village et demandait s'il y avait de quoi manger pour la journée. S'il n'y avait rien dans l'un ou l'autre foyer, il envoyait de la nourriture de chez lui. Il soignait aussi lui-même les malades qui venaient le voir pour se faire traiter. » Rajnarain ajoute en passant : « Il aimait beaucoup donner asile aux timbrés. »

Ramsundar eut trois fils. Le deuxième, Nanda Kishore Bose, serait le père de Rajnarain.

Le petit frère de Nanda Kishore, Harihar Bose, naquit en 1804. « Mon oncle était un maître de notre médecine traditionnelle, écrit Rajnarain, il pouvait dire exactement quand une personne mourrait simplement en tâtant son pouls. » L'oncle avait un faible pour Rajnarain, sans pour autant approuver tout ce que faisait ce dernier qui raconte : « Lorsque le manguiier Alfanso de notre maison donna son premier fruit, il me le mit dans la main en disant : “Que j’aie planté cet arbre se justifie aujourd’hui.” »

N. K. Bose était un autre personnage. « Mon père, Nanda Kishore Bose, était né en 1802. Il semblait être fait de cire tant il était beau. Il était extrêmement mince. Il ne s’asseyait jamais pour écrire, il restait debout. » Le fils surpassera le père, nous verrons bientôt comment.

Rajnarain poursuit : « Il fut l’un des premiers disciples de Raja Rammohan Roy, et travailla même pour lui en tant que secrétaire pendant quelque temps, juste après ses études. Mon père croyait au Védanta ; il mourut en prononçant OM, OM, OM. C’était le 5 décembre 1845, il avait quarante-trois ans. »

Rajnarain Bose naquit le 7 septembre 1826 à Boral, le village de ses ancêtres à quelque vingt kilomètres de Calcutta. Il fut inscrit à l’âge de huit ans à l’école Hare de Calcutta, qui le compta parmi ses meilleurs éléments ; ses copies furent publiées dans certains journaux importants. C’était l’un des élèves favoris de David Hare. En 1840 il entra, avec une bourse, au *College hindou* (maintenant le *Presidency College*), première université anglaise à recevoir le soutien à la fois de la communauté hindoue et des dirigeants britanniques.

« J'avais dix-sept ans lors de mon premier mariage. C'était avec Prasannamoyee Mitra, elle en avait onze. »

Rajnarain était un lecteur avide. « Quand j'étais étudiant, je changeai de religion plusieurs fois : je fus hindou, chrétien unitarien, musulman, agnostique... tout dépendait de l'influence du livre que j'étais en train de lire. À l'âge de dix-neuf ans, je rencontrai le très révérend Babu Debendranath Tagore, et devins un brahmo, que je suis encore [en 1889]. » Sri Aurobindo se souvint : « Mon grand-père commença par être un brahmo et finit par écrire un livre sur l'hindouisme qu'il déclarait être la meilleure des religions. Debendranath Tagore en vint à s'inquiéter, craignant d'être confronté à un excès de zèle. »

Puis Rajnarain prit de mauvaises habitudes. « À l'époque du *College*, je m'étais mis à boire ; après les cours, nous allions, quelques amis et moi, au parc Goldighi qui se trouvait non loin. D'une boutique de l'autre côté de la rue, où ils préparaient de la viande à la façon musulmane — de la viande très épicée en brochette grillée sur un feu au charbon de bois —, nous emportions une cuisse de mouton et la mangions. Et avec cela, nous buvions du cognac, sec. Nous pensions tous que c'était vraiment le meilleur moyen de prouver combien nous étions civilisés, et de réformer notre société.

« Un soir je rentrai à la maison tellement ivre que ma mère, chagrinée, dit : "Je ne reste pas à Calcutta plus longtemps, je rentre dans notre village." Alors mon père, apprenant que je buvais beaucoup, adopta un stratagème qui me révéla que lui aussi mangeait des plats musulmans.

« Je vais raconter la ruse qu'il employa pour faire de moi un buveur modéré. Il m'appela un soir dans son bureau, et ferma la porte derrière moi. Je ne comprenais pas ce qui se

passait. Ensuite, je le vis aller à un tiroir et en sortir un tire-bouchon, une bouteille de xérès, et un verre à vin. Puis il ouvrit une grande boîte en fer-blanc que le directeur de son bureau envoyait chez nous tous les jours, et que nous avions toujours pensé contenir des papiers administratifs pour le travail de mon père. Mais ce que je vis n'était pas des papiers, la boîte était pleine de riz *pulao* [un plat de riz cuisiné], de boulettes de viande, de côtelettes, de viandes en sauce ou du curry de poisson. Père me dit : "Tous les jours, le soir venu, tu pourras profiter de toutes ces bonnes choses avec moi, mais tu n'auras pas plus de deux verres de xérès. Si jamais j'entends que tu as bu ailleurs, je ne te donnerai plus rien."

« Mais boire raisonnablement ne me suffisait pas. » Ses excès provoquèrent une maladie assortie d'une grosse fièvre. « Je fus cloué au lit pendant six mois, mon père perdit tout espoir pour ma vie. Mais par la volonté de Dieu, je guéris. Ce fut à cause de cette maladie que je dus quitter l'université au bout de seulement cinq ans. » C'était en 1845. Il était boursier dans les classes supérieures.

C'est alors que survint la tragédie : « Peu après, ma première femme se noya chez son père. Elle était allée se baigner dans un étang avec des amies, plongea sous l'eau, et ne refit jamais surface.

« Et quelque temps après, mon père mourut. »

Ce traitement de choc fit revenir brutalement Rajnarain à la modération, jusqu'à ce qu'il abandonne tout à fait la boisson.

En avril 1847, il se maria. Nistarini était la fille d'Abhayacharan Dutta de Hatkhola. Elle composait des poèmes, dont quelques-uns furent édités dans les années 1870. Ils eurent huit enfants, cinq filles et trois garçons, qui pour certains avaient du talent. L'aîné, Jogindranath Bose

(le « Boromama » de Sri Aurobindo) devint un chroniqueur très apprécié, et le correspondant pour le Bengale du journal *The Hindu*, dont le siège était à Madras. Ses articles figuraient régulièrement en bonne place dans *The Bengalee* de S.N. Banerjee, *The Indian Mirror* de Keshab C. Sen, *Hope*, *Amrita Bazar*, etc. Le cadet, Munindranath, était aussi un homme de lettres. Les poèmes de la plus jeune des filles, Lajjabati Bose (1870-1942) paraissaient dans les magazines bengalis de l'époque. Ni elle ni Jogindra ne se marièrent jamais. La fille aînée, Swarnalata, était très douée — elle écrivait des histoires et des pièces de théâtre.

Rajnarain lui-même était un écrivain prolifique ; évidemment ses sujets étaient de nature sérieuse. Il maîtrisait aussi bien le bengali que l'anglais ou le persan. Bepin Chandra Pal, retraçant la vie et la pensée de Rajnarain, écrivait : « Il personnifiait la culture composite de son pays — védantique, islamique et européenne — à son plus haut niveau [...]. Il semble aussi avoir accompli dans sa vie spirituelle une synthèse des trois cultures dominantes du monde, en présence dans l'Inde moderne¹⁸. »

Il faisait autorité en littérature bengalie. Poèmes, essais et articles jaillissaient à flots de sa plume. Et il donnait des conférences. Ses propos — écrits ou oraux — mettaient toujours le feu aux poudres, si innocent que pût être le sujet. Debendranath se plaignait : « Quoi que vous disiez ou écriviez, cela génère toujours quantité de discussions, et même des controverses. » Mais Rajnarain n'était pas du genre à se laisser impressionner par ses critiques, qui étaient nombreux, n'en doutons point. Non seulement il écrivait

18. *Karmayogin*, n° 7, août 1909.

sur le mouvement Brahmo, mais il faisait aussi l'éloge de l'hindouisme ! Ce jour de la fin 1872 où il fit une conférence sur la « Supériorité de l'hindouisme », avec Maharshi Tagore comme président de la rencontre, la salle était comble et la foule débordait sur la rue. Car « les gens se disaient : que peut-on bien dire en faveur de cet hindouisme pourri ? C'est notre devoir de l'écouter ».

Cela valut leur peine. L'orateur entreprit de prouver, face à la toute jeune bande du Brahmo mais aussi à un groupe de missionnaires chrétiens, que l'hindouisme était supérieur à toutes les autres religions, parce qu'il ne se référait à aucun homme (qu'on nous laisse ajouter : à aucun pape, aucun ayatollah non plus). Autrement dit, c'était la seule « religion » qui n'était pas fondée sur un élu de Dieu. C'était la seule « religion » qui ne connaissait pas l'hérésie. Tandis que les autres Écritures inculquaient la dévotion pour la récompense qu'elle peut apporter, ou pour conjurer un châtiment, on apprenait à l'hindou à adorer Dieu pour l'amour de Dieu. N'étant pas sectaire et croyant que toutes les religions sont bonnes, l'hindouisme n'était pas prosélyte, il était tolérant. Et enfin il jouissait d'une ancienneté qui le ramenait à la source de toute pensée.

Rajnarain conclut son discours ainsi :

« [...] Je vois cette nation rajeunie illuminer de nouveau le monde de sa connaissance, sa spiritualité et sa culture, et la gloire de la nation hindoue se répandre encore une fois sur le monde entier. » Bankim Chandra, très admiratif, écrivit : « Qu'une pluie de fleurs et de santal descende sur la plume de Rajnarain Babu. »

Dayananda Saraswati (1824-1883), le fondateur du mouvement Arya Samaj, était un grand réformateur en théologie

et dans le domaine social. Sa visite à Calcutta à la fin de 1872 lui fit une forte impression, car Calcutta était un creuset d'idées nouvelles. Là, il apprit le pouvoir de la chose imprimée. Il y rencontra des gens comme ils les aimaient, des gens qui, comme lui, se préoccupaient du déclin de l'hindouisme. Parmi eux se trouvait Rajnarain Bose, un des artisans du Bengale moderne.

Un vent, léger ou violent, semblait tourner autour du globe en cette année 1872, se mettant au diapason du pays sur lequel il soufflait. Si à l'Est c'était un nationalisme qui se mettait à éclore, à l'Ouest montait un mouvement pour la protection de la Nature. Tandis que Bankim, dans le premier numéro de son magazine *Bangadarshan* commençait à publier son roman, *Ananda Math*, dans lequel on allait trouver le mantra national *Bande Mataram*, cette même année 1872, aux États-Unis, on créait Yellowstone, le premier parc national. La naissance de Sri Aurobindo avait avivé l'air de la Terre. Et des cieux aussi. En 1872 la comète de Halley entamait son voyage vers le soleil.

11

Midnapore

La Graine de la Révolution

LE feu qui brûlait dans son cœur depuis ses jeunes années avait fini par consumer toute inquiétude morale dans l'esprit de Rajnarain. Lorsque la loi sur le remariage des veuves fut votée en 1856, il s'empessa de marier son cousin et son plus jeune frère avec des veuves — les troisième et quatrième mariages de ce type. De ses faits et gestes, c'est celui-ci en particulier qui heurta le plus son oncle Harihar.

Le 12 mai 1849, Rajnarain fut nommé au poste de professeur adjoint dans la section d'anglais du *Sanskrit College* de Calcutta avec un salaire de soixante-dix roupies. Là il enseigna l'anglais non seulement aux étudiants, mais également à des hommes comme Ishwar Chandra Vidyasagar. Au bout de deux ans, il démissionna. « J'entrais comme direc-

teur à l'école de Midnapore le 21 février 1851. Mon salaire se montait à cent cinquante roupies par mois, avec un logement gratuit dans l'école. » Rajnarain conserva ce poste pendant quinze ans. « Le 6 mars 1866, je partis pour un long congé de maladie, et pris finalement ma retraite le premier janvier 1869. »

Il était tombé amoureux de Midnapore. Il fit beaucoup pour le développement de la ville¹⁹. Mais, plus important encore, il se donna énormément de mal pour ses garçons. Il ne croyait pas aux punitions corporelles, il pensait qu'il fallait plutôt intéresser les élèves et gagner leur attention. Il les encourageait à lire et construisit une bibliothèque scolaire. Rajnarain acquit une telle réputation pour son établissement auprès de la population du district que de son temps, bien que l'école des missionnaires accueillît gratuitement les garçons, bon nombre de gens pauvres déposaient chaque mois des dossiers d'admission dans l'école publique de Midnapore.

L'administration locale de l'Instruction publique, composée de fonctionnaires de haut rang et de personnalités bengalies, appréciait beaucoup le directeur de l'école. Car Rajnarain avait grand souci non seulement du développement de l'esprit et de l'intelligence des élèves, mais encore de leur santé physique. Ses méthodes provoquèrent une telle surprise dans le milieu des officiels que l'un d'eux, le chef du département de l'irrigation (!), y consacra un article dans un journal.

19. Entre autres actions dans le domaine social, telles qu'une école du soir pour les paysans et les ouvriers, ou une école pour filles, Rajnarain fonda — devinez quoi ? — une ligue antialcoolique !!

« On a l'habitude de dire que les indigènes de ce pays ne font rien pour s'aider eux-mêmes et qu'il faut que le gouvernement ou la société européenne les assistent. À Midnapore, un exemple vient de prouver que ce n'est pas toujours vrai et que, lorsqu'ils sont bien conseillés et qu'on leur montre comment se rendre utiles à leur peuple, ils ne sont pas longs à réagir [...]. C'est la réflexion que l'on se fait lorsque l'on voit, comme à Midnapore, un grand bâtiment construit dans l'enceinte de l'école pour les jeux virils de balle au mur et de raquettes [*sic* !] et qu'on apprend qu'il a été construit grâce à une souscription [...]. Et lorsqu'on leur demande s'ils ont sollicité l'aide du gouvernement pour finir le bâtiment, on est agréablement surpris de découvrir que la réponse est un "non" déférent.

« Tout le mérite en revient au directeur, Babu Rajnarain Bose, et qu'il ait pu rassembler les fonds nécessaires est une preuve certaine de l'estime dans laquelle on le tient. *Ce n'est que le premier pas qui compte.* Une autre souscription a été lancée parmi les sympathisants de l'école afin d'acquérir des dossiers de chaise et des repose-pied pour les élèves. Ainsi les garçons ne ressembleront plus à des points d'interrogation sur leurs sièges, avec les jambes pendantes, position qui affaiblit le squelette d'un adolescent en pleine croissance, et le force à lutter contre une gêne physique alors même qu'il poursuit un effort intellectuel très fatigant. » N'est-il pas très amusant d'apprendre comment vivaient les étudiants en Inde il y a à peu près un siècle ? Cet article met aussi en lumière les deux caractéristiques principales de la race anglaise : ce sens qu'a le Britannique de reconnaître à chacun ses mérites, et son habitude de regarder de haut les « indi-

gènes » — attitude qu'il adopte avec tous les autres peuples. D'un autre côté, le regard sardonique de l'indigène ne ratait pas les points faibles et les petits travers du Britannique.

Rajnarain avait un stock d'histoires drôles sur la conduite des officiels britanniques. À titre d'exemple, rappelons celle-ci, qui met en jeu certains personnages de l'Instruction publique. « Deux membres — le magistrat et le directeur de la construction publique — arrivent pour assister à une assemblée et notent dans le registre : "Il est quatre heures passées. Il est décidé qu'étant donné que le Secrétaire et d'autres membres sont absents, l'assemblée est ajournée *sine die* avec un discours de remerciements à la présidence. [Signé] M. Bright, Magistrat." En dessous le directeur de la construction publique, le capitaine Short, écrit : "L'assemblée étant ajournée, il est proposé *en passant* que les garçons souhaitant être admis comme élèves subiront un test de leurs capacités physiques, le mieux étant : traverser, la tête la première, une planche de bois de *saal*²⁰ d'un pouce d'épaisseur. Vivat Regina."

« Tandis qu'ils rédigent ceci, on entend le bruit du buggy du Secrétaire, W. H. Broadhurst, percepteur, qui s'arrête devant le portail. Aussitôt les deux messieurs s'empressent de s'envoler par une autre porte. »

Durant tout le temps de son service, Rajnarain refusa de changer de fonction. « En 1861, le gouvernement me nomma inspecteur des impôts sur le revenu. Mais je n'acceptai pas ce poste infâme. Une autre fois, on me proposa la place de directeur de l'École Hare (Calcutta), lorsqu'il se trouva vacant, mais je ne voulais pas quitter Midnapore et aban-

20. Ou *Sal*, un très bon bois de construction indien.

donner son développement si cher à mon cœur. Aussi, quand un personnage éminent suggéra mon nom pour le poste de directeur de l'école Howrah, le directeur des Établissements répondit : "Oh, inutile de parler de lui ! Il est fou. Il ne veut ni salaire ni avancement." »

Rajnarain fut celui qui le premier eut l'idée d'organiser des foires nationales pour faire revivre les arts et artisanats autochtones, afin d'endiguer le flot de marchandises européennes qui inondait les marchés indiens. Il inspira la *Hindu Mela* (Exposition nationale) créée « un bon quart de siècle avant que le Congrès national indien ne songe à une Exposition industrielle indienne ». La *Hindu Mela* se tint chaque année de 1867 à 1880, le dernier jour du calendrier bengali. Des chants et des poèmes patriotiques, des conférences et des remises de prix littéraires animaient la manifestation, tandis que la situation affligeante de l'Inde était passée en revue, ce qui ouvrait les yeux de beaucoup. Parmi les événements les plus populaires il y avait une exposition d'arts et d'artisanats indigènes de nombreuses régions de l'Inde, et des démonstrations de diverses prouesses physiques et acrobatiques. La *Hindu Mela* contribua, dans une mesure non négligeable, à faire courir un regain de vie à travers le Bengale endormi.

Rajnarain sentait qu'il était nécessaire de reconstruire la vie des gens sur la base de leur propre culture. Mais il considérait que, pour y parvenir, la liberté politique était une condition essentielle. Ainsi fut-il aussi le premier à semer la graine des idées révolutionnaires. Sous son influence, la « Société pour la promotion du sentiment national chez les autochtones instruits du Bengale » fut mise sur pied en 1866 à Midnapore. Avec ses articles et ses discours, Rajnarain s'efforçait de

« créer un esprit de dignité et d'affirmation de soi dans les classes cultivées ».

La graine de révolution semée par Rajnarain dans le sol fertile de Midnapore allait donner une riche moisson. Cette ville devint le berceau des révolutionnaires du Bengale.

On finit par appeler Rishi Rajnarain « le Grand-père du nationalisme ».

Ce que confirme Sri Aurobindo : « Le grand-père maternel d'Aurobindo forma autrefois une société secrète — dont Tagore, alors un tout jeune homme, fit partie. Il fonda aussi une institution destinée à mener une propagande nationale et révolutionnaire, mais finalement cela n'aboutit à rien. » La société secrète s'appelait *Sanjibani Sabha* (Société vivifiante) et son nom de code était HAM-CHU-PA-MU-HAF (!). Créée en 1876, la Sanjibani comptait plusieurs membres de la famille Tagore, dont le poète Rabindranath, âgé de quinze ans à l'époque. Le Poète écrivit : « Jyotidada²¹ fonda une société secrète. Les réunions avaient lieu dans une maison en ruine de Thanthan (dans le nord de Calcutta) [...]. Le livre du Rig-Véda, un crâne humain et une épée dégainée constituaient les objets du rituel — Rajnarain Bose était son grand prêtre —, là nous fûmes tous initiés à la libération de Bharat [la patrie]. » Tout ceci, selon Tagore, « se chauffait au feu de l'exaltation. »

Sri Aurobindo allait *devenir* le feu.

« Bien que doux et compatissant, » écrivait Rabindranath à propos de Rajnarain dans son *Jivansmriti*²², « il était plein de feu. Ce feu était nourri par son amour intense pour la

21. Jyotirindranath Tagore, le cinquième des frères aînés de Tagore.

22. *Mes Souvenirs*.

patrie. Il voulait réduire en cendres toutes les indignités de son pays. [...] La mémoire de cette vie consacrée à Dieu, de cet être toujours jeune, resplendissant, au sourire si exquis — avec cette fraîcheur que ni maladie ni chagrin n'avaient ternie — est vraiment digne d'être chérie par nos compatriotes. »

Le Poète se souvenait de l'ami de son père, à la barbe et aux cheveux blancs, à l'aise comme un copain, avec l'enfant de huit ans qu'il était alors. « Il était aussi jeune que le plus jeune d'entre nous. Tel un manteau de blancheur, sa vieillesse extérieure gardait à jamais intacte sa jeunesse intérieure. Même son imposante érudition ne parvenait pas à lui nuire, il demeurait un homme très simple. » Rabindranath reconnaissait qu'il devait son amour pour les enfants à son propre père et à Rajnarain. En 1924, à la mort de Manmohan, un des frères de Sri Aurobindo, Rabindranath prononça le discours commémoratif. « D'abord, le grand-père maternel du poète Manmohan Ghose m'est quelqu'un de très proche. C'est de lui que j'entendis pour la première fois, dans ma jeunesse, une interprétation de la littérature anglaise, et il fut le premier à m'apprendre comment évaluer et classer les poètes anglais. Malgré notre très grande différence d'âge, nous restâmes en contact fort longtemps. Et je fus souvent impressionné par la vivacité et l'énergie juvénile de ce vieil homme. » Le vieil homme, disait le Poète, « n'était pas corrompu par son immense savoir ». Une scène était restée vivante à son esprit : une fois, un soir de tempête sur une rive du Gange, Rajnarain joignant sa faible voix à leur chant plein de vigueur — « non pas que sa voix eût reproduit les sept notes dans leur pureté » —, mais



Rajnarain dans ses dernières années

son exubérance avait suppléé à tout le reste, ainsi que le grand vent qui était venu jouer joyeusement dans sa barbe folle.

Vraiment, on ne connaîtra pas le Bengale du milieu du XIX^e siècle si l'on n'étudie pas sérieusement l'œuvre de Rajnarain Bose. C'est parce qu'il avait une vision de l'avenir qu'on l'appelait « Rishi » — une vision de la manifestation de la vérité éternelle.

En septembre 1879 il s'installa à Deoghar, un lieu de pèlerinage, également réputé pour son climat très sain. Il vécut là jusqu'à la fin. Et jusqu'à la fin le Feu brûla intensément dans son cœur.

Le 18 septembre 1899, Rajnarain Bose quitta son enveloppe mortelle.

De la plume de son petit-fils, vint ceci :

TRANSIT, NON PERIIT.

(Mon grand-père, Rajnarain Bose,
mort en septembre 1899.)

Tu n'es ni perdu dans le néant, ni abandonné
À l'obscurité, ô toi qui nous as quittés, et quitté la lumière,
Ô esprit puissant et sensible ; ce n'est pas un simple paradis
Des joies anciennes, ni un silence ermite
Qui t'accueillent ; mais la pensée omniprésente,
Dont tu fus une part et une heure terrestre,
A repris son cadeau. Saisi dans cette splendeur
Tu n'as pas perdu ton éclat singulier. Le pouvoir
Reste avec toi et la vieille force géniale
Invisible dans la lumière aveuglante, ne va pas se tapir dans l'obs-
curité :

Telle la rivière sacrée qui dans sa course

Plonge dans l'océan, mais ne voit point sa puissance
Amoindrie d'avoir épousé la vastitude et œuvre
Inaperçue dans la grandeur des flots²³.

Aurobindo Ghose

23. *Not in annihilation lost, nor given
To darkness art thou fled from us and light,
O strong and sentient spirit ; no mere heaven
Of ancient joys, no silence eremite
Received thee ; but the omnipresent thought
Of which thou wast a part and earthly hour,
Took back its gift. Into that splendour caught
Thou hast not lost thy special brightness. Power
Remains with thee and old genial force
Unseen for blinding light, not darkly lurks :
As when a sacred river in its course
Dives into ocean, there its strength abides
Not less because with vastness wed and works
Unnoticed in the grandeur of the tides.*

Krishna Dhan Ghose
Le Père de Sri Aurobindo

« **T**OUT le monde fait des ancêtres d'un grand homme des gens très religieux, pieux, etc. », disait Sri Aurobindo, pour corriger les propos inexacts d'un biographe. « Ce n'est pas vrai en ce qui me concerne en tout cas. Mon père était farouchement athée. »

Barin, le jeune frère de Sri Aurobindo, écrivit : « Dans les vieux papiers déchirés de mon père, j'ai trouvé des chants à la déesse Mère, qu'il avait composés et qui sont profondément dévotionnels. »

Les témoignages apparemment contradictoires des deux frères ne le sont en réalité pas tant que cela.

Le docteur Krishna Dhan Ghose²⁴ naquit le 21 novembre 1844 à Patna (dans le Bihar d'aujourd'hui). Cependant, la demeure familiale se trouvait à Konnagar dans le district de Hooghly au Bengale. Konnagar est une petite ville située à environ quinze kilomètres de Calcutta, sur la rive ouest de la rivière Hooghly. Certains chefs de file de mouvements religieux ou sociaux du Bengale — tels que Raja Rammohan Roy — étaient originaires des abords fertiles de cette rivière, comme celui en qui la spiritualité indienne était incarnée : Sri Ramakrishna Paramahansa.

Vers le VIII^e ou le IX^e siècle après J.-C., à ce que l'on raconte, un roi nommé Adisura aurait invité au Bengale cinq brahmanes escortés de cinq non-brahmanes, natifs de Kannauj (près de Kanpur dans l'Uttar Pradesh actuel), dans le but de restaurer le culte et les rites hindous dans leur pureté au Bengale. Parmi les cinq non-brahmanes, il y avait un certain Makaranda Ghose. Les Ghose de Konnagar sont les descendants de Makaranda. Quelques sannyasins célèbres, dont certains devinrent des disciples de Sri Ramakrishna, appartiennent à cette lignée. Sivbhadra, descendant au seizième degré, fut le premier à s'installer à Konnagar, au XVI^e siècle. Si l'on compte à partir de Makaranda, Krishna Dhan appartenait à la vingt-quatrième génération.

Le père de Krishna Dhan s'appelait Kaliprasad Ghose. On ne sait pas grand-chose de lui, sauf qu'il semble qu'il avait

24. Nous donnons ci-après l'arbre généalogique des Ghose de Konnagar, dressé par Paresh Chakraborty et obtenu grâce aux efforts de Nirmal Nahar. Toute personne qui porte le nom de Ghose appartient à la Saukalin Gotra, la lignée qui a pour ancêtre Rishi Saukalin. Les Ghose sont de la caste *kayastha*, et étaient traditionnellement des gardiens de troupeaux (comme le père de Krishna, Nanda Ghose).

une bonne maîtrise de l'anglais et fut fonctionnaire à l'*East Indian Company*, pour un salaire de trois cents roupies par mois. Les Ghose avaient quelques biens, des terres et une maison. Krishna Dhan était âgé douze ans lorsque son père mourut. La famille s'appauvrit. Sa mère, Kailashbasini, était très belle ; elle était aussi très dévote et orthodoxe. Quelques années après la disparition de son mari, elle alla vivre à Bénarès, et sa fille aînée Biraj Mohini, qui était veuve, la suivit. Krishna Dhan leur rendait visite tous les six mois. Son jeune frère, Bamacharan, s'installa à Bhagalpur où il trouva un emploi de chef de bureau auprès du Commissaire du gouvernement. Leur jeune sœur, Tinkori, épousa un certain Nabakumar Mitra ; Krishna Dhan participa largement aux dépenses pour l'éducation de leur fils Ashutosh. Le docteur Ashutosh Mitra entra plus tard dans l'administration de l'État du Cachemire en tant que chef des services de la santé ; il avait le même sens civique que son oncle. Le Maharaja Pratap Singh du Cachemire, s'avisant des solides qualités de son chef des services de la santé, lui marqua sa reconnaissance en le nommant premier ministre par intérim. Lorsque Sri Aurobindo se rendit au Cachemire en 1903, il rencontra son cousin « Ashudada » et sa famille.

Le second fils de Krishna Dhan, Manmohan, confia un jour à Laurence Binyon dans une lettre (datée du 28 juillet 1887) : « Dans sa jeunesse, mon père était très pauvre, ce fut pour une grande part la charité de certains amis qui lui permit de survivre ; et c'est seulement grâce à sa persévérance, presque surhumaine, que nous nous sommes quelque peu rétablis. » Effectivement, Krishna Dhan surmonta cette calamité que représentait la mort de son père, et passa avec succès l'examen d'entrée (du second degré) du lycée de

Konnagar (subventionné), en 1858, alors qu'il allait sur ses quinze ans²⁵. Puis il entra à la faculté de médecine de l'Université de Calcutta.

L'étudiant Krishna Dhan Ghose commença à s'intéresser au brahmoïsme. Comme nous l'avons vu, Rajnarain Bose était l'un des chefs de file du Brahma Samaj. Sa fille aînée, Swarnalata, était d'une beauté éblouissante. Aussi, que le jeune homme de Konnagar tombe amoureux d'elle n'a rien pour surprendre, n'est-ce pas ? Il était dans sa quatrième année d'études lorsqu'il épousa la fille de Rajnarain.

Rajnarain écrit dans son autobiographie que la première cérémonie à laquelle il procéda selon les rites brahmos à Midnapore fut le mariage de sa fille Swarnalata avec Krishna Dhan. « Le mariage fut quelque chose de grandiose, note-t-il. « Debendranath Tagore et Keshab Chandra Sen²⁶ vinrent tous deux à Midnapore. On apporta un harmonium de Calcutta, où cet instrument commençait à être à la mode, et on en joua à l'intermède musical. Les cérémonies du mariage furent d'un tel faste et d'une telle magnificence qu'ensuite Debenbabu me dit que même les mariages royaux ou prin-

25. *Gazette de Calcutta*, avril 1859. J'ai le sentiment que, d'une manière générale, les biographes de Sri Aurobindo ont négligé Krishna Dhan, bien qu'il mérite d'être connu, c'est ce qui motive ce portrait détaillé.

26. Plus tard Keshab Chandra Sen (1838-1884) allait rompre avec le Brahma Samaj d'origine, former une autre branche et désavouer tout lien avec l'hindouisme. Mais l'ironie de l'histoire, c'est qu'il était un grand admirateur de Ramakrishna, qu'il rencontra en 1875, et qu'il tint sur lui des propos enthousiastes dans son quotidien, *The Indian Mirror*. Ce journal était très lu dans les milieux étudiants, et de nombreux futurs disciples de Ramakrishna découvrirent celui-ci grâce à ces articles. Une rue de Calcutta porte encore le nom de ce quotidien. Et, qu'on me pardonne cette parenthèse, c'est dans la rue Indian Mirror que naquirent la plupart de mes frères et sœurs (et moi aussi !)

ciers ne s'en approchaient pas. » Ce récit n'est-il pas sans rappeler quelque chose de Mira Ismalun, la grand-mère de Mère ?

Le mariage eut lieu en 1864.

Swarnalata avait douze ans et Krishna Dhan en avait dix-neuf²⁷.

En 1864, Krishna Dhan acheva ses études et sortit de la faculté avec une licence en médecine et chirurgie. Il était rattaché à l'hôpital du *College* [faculté]. Puis vint sa première nomination. « Le 16 juin 1865 — le chirurgien sous-adjoint Kristodhun Ghose²⁸ est nommé médecin de l'hôpital du *College*. » Le docteur Ghose avait vingt ans.

Une année après : « Instructions du lieutenant-gouverneur du Bengale. 20 avril 1866 — le chirurgien sous-adjoint Kristo Dhan Ghose est nommé responsable du dispensaire médical de Bhaugalpore. » L'année suivante le lieutenant-gouverneur du Bengale publie un nouvel ordre, le 5 avril : « Baboo Kristodhun Ghose » devient « membre de la Commission locale de l'Instruction publique à Bhaugalpore ».

C'est ainsi que le docteur Krishna Dhan Ghose arriva à Bhagalpur (dans l'État du Bengale d'alors). Sa femme, Swarnalata, l'accompagnait. Homme d'action avant tout, il

27. Il était d'usage de se marier très jeune. Rabindranath Tagore avait vingt et un ans et sa femme Mrinalini en avait onze lorsqu'ils se marièrent ; Debendranath avait entre douze et quatorze ans tandis que sa femme en avait six ; Bankim Chandra Chatterjee était âgé de onze ans et son épouse de cinq. Et ce fut vers l'âge de vingt-trois ans que Sri Ramakrishna épousa sa petite fiancée de six ans : Saradamani Devi.

28. Que le lecteur ne s'étonne pas des différentes orthographes pour un même nom — de personne ou de lieu. Dans le temps les gens avaient une libre interprétation des sons et suivaient leurs inclinations. Ils étaient plus libres, dirait-on !!

se fit extrêmement populaire dans les districts où il travailla. Il y avait aussi, comme toujours, des mécontents. Lotika Ghose²⁹ nous raconte que le dynamisme de Krishna Dhan inspira la création d'une « Société brahmika des femmes de Bhagalpur ». Cette association était encore plus radicale que celle formée par Keshab Sen à Calcutta un an plus tôt. Les deux hommes étaient de grands amis. Le Rapport brahmo annuel de 1882 indique : « L'arrivée du docteur Krishna Dhan Ghose au sein du Brahmo Samaj de Bhagalpur a insufflé à ce dernier une grande vitalité dans son action en matière de réformes sociales. Ce mouvement s'est surtout attaché à l'amélioration de la condition féminine. [...] En réalité l'attention portée par le cercle brahmo de Bhagalpur en ce domaine a été telle que, dans certains quartiers, leurs activités ont fait l'objet de critiques. »

Tout de même, où que servît le docteur Ghose, il exerçait une grande influence dans toutes les sphères de la société civile : écoles, hôpitaux, municipalités et autres institutions publiques. Il allait même écrire une monographie : *Sanitary Outlook for Bengal* [Perspectives sanitaires au Bengale], qui fut appréciée des autorités.

En février 1870, Krishna Dhan se rendit en Angleterre afin de suivre des études médicales supérieures³⁰. Il était âgé de vingt-cinq ans et avait deux fils : Benoybhusan (né en 1867), et Manmohan (né le 19 janvier 1869). Barin raconte que

29. La plus jeune des filles de Manmohan, Lotika Ghose (licenciée ès lettres d'Oxford), professeur d'anglais à l'Université de Bethune, à Calcutta. Elle publia plusieurs livres de son père.

30. Il avait pris un congé sans solde (son salaire était de cent roupies par mois) d'une durée dix-huit mois, du 15 novembre 1869 jusqu'au mois de mai 1871, congé prolongé plus tard d'une période de six mois, jusqu'au 10 novembre.

lorsque son père partit pour l'Angleterre pour la première fois, il confia sa femme et ses deux enfants à miss Pigott.

Le docteur Ghose compta parmi les premiers Bengalis à se rendre en Angleterre après l'ouverture du canal de Suez, achevé par Ferdinand de Lesseps quelques mois plus tôt, le 17 novembre 1869. Il faisait partie d'une équipe de six brahmos, tous très connus à l'époque, y compris Keshab Sen. Ils partagèrent une cabine de quatre places sur le vapeur *Mooltan*, un paquebot de la compagnie P & O, qui mouillait quai Garden Reach sur la rivière Hooghly, à Calcutta. Le *Mooltan* leva l'ancre le 15 février 1870 au matin. Dans la baie du Bengale il se dirigea vers le sud, pour faire escale à Madras sur la côte indienne de Coromandel, puis à Galle, à Ceylan ; ensuite, traversant la mer d'Arabie, il fit une halte à Aden ; là ils virent le « navire gigantesque, la merveille de l'époque », le *Great Eastern* qui installait le câble du télégraphe anglo-indien. Puis le *Mooltan* passa le détroit de Bab el-Mandeb, franchit la mer Rouge, et enfin entra dans le canal de Suez. Les passagers débarquèrent sur le sol égyptien et prirent le train pour Alexandrie. Les Bengalis firent du tourisme : l'obélisque de Cléopâtre, la colonne de Pompée et le palais du Pacha : « Dans les jardins nous vîmes la mode parisienne et quelques beaux lions africains », nota Keshab Sen. Était-ce la mode introduite par Mira Ismalun, la grand-mère de Mère ?

À Alexandrie, ils embarquèrent sur un bateau plus petit, le *Bangalore*, qui faisait route vers Marseille. Il appareilla le 14 mars. Ce jour-là, la Méditerranée n'était pas précisément d'humeur méditative : déchaînée, elle dansait et hurlait, roulant et ballottant le navire de façon terrifiante. Mais, après deux jours d'agitation, les chevaux de Neptune cessèrent de



Krishna Dhan Ghose

secouer leurs crinières. Le détroit de Messine passé, le bateau contourna la Corse, laissant l'île d'Elbe à tribord. Finalement, après plus d'un mois de voyage, la vue de la belle côte du sud de la France vint reconforter les passagers impatients. Le *Bangalore* jeta l'ancre dans le port de Marseille le 19 mars. Le groupe des Bengalis prit le train pour Paris. « Le sud de la France, de Marseille à Paris, est vraiment un très beau pays », nota Sen dans son journal le 20 mars 1870. « La ligne de chemin de fer parcourt des régions romantiques, vallonnées mais fertiles, et aussi plusieurs grandes villes, et des villages, dont la plupart sont éclairés au gaz, comme Avignon, Orange, Montélimar, Livron, Châlon et Dijon. » Le lendemain matin, avant l'aube, ils avaient atteint Paris. Deux heures plus tard ils étaient montés dans un autre train, à la gare du Nord, puis avaient leur petit déjeuner à Amiens. « Laissant Boulogne derrière nous, d'où de nombreux voyageurs prennent le train de marée pour rejoindre Folkestone en Angleterre, nous arrivons à Calais vers une heure de l'après-midi. Par bonheur la Manche est extrêmement calme, et nous la franchissons en deux heures sur un transbordeur à vapeur, petit mais très rapide, commandé par un capitaine français. » C'est ainsi qu'en coup de vent, le père de Sri Aurobindo traversa la France. L'équipe débarqua à Douvres et un trajet en train de deux heures les amena à Londres le 21 mars 1870.

MAKARANDA GHOSE
(VIII^e-IX^e siècle ap. J.-C.)

PURUSHOTTAM
|
BHABANATH
|
MAHADEV
|
GABO GHOSE

SUBHASHIT

PRABHAKAR
|
PRADYUMNA
|
BANAMALI
|
BHASKAR

NISHAPATI

ANANTA MAHANIYOGI

SUDARSHAN SARBADHIKARI

ROBI

SULAPANI
|
BALABHADRA
|
SARBANANDA
|
BISVESHVAR
|
KESHAB

GANGAGOBINDO

DIGAMBAR

JATADHAR

RAMBHADRA

SIVBHADRA

KESHAB

RAMBHADRA

SIVBHADRA

ROMANATH

SHAMBHURAM

RAMRAM

JAGATBALLABH

RAMPRASAD (« RAMJOY »)

RAMJIBAN

KALIPRASAD
ép. Kailashbasini

ISHANCHANDRA

KRISHNA DHAN
(1844-1892)
ép. Swarnalata Bose

BIRAJ MOHINI

TINKORI
ép. Nabakumar Mitra

BAMACHARAN

ASHUTOSH

BENOYBHUSAN
(1867-1947)
ép. Umarani Mitra

MANMOHAN
(1869-1924)
ép. Maloti Banerjee

SRI AUROBINDO
(1872-1950)
ép. Mrinalini Bose

SAROJINI
(1877-?)

BARINDRA KUMAR
(1880-1959)
ép. Shailabala

MRINALINI

LOTIKA

ANILKUMAR

URMILA

BANIKUMAR

DEBUKUMAR

JAHNABI

HITENKUMAR

MENAKA

RANJITKUMAR

LAHORI

13

Sa Grande Compassion

RAJNARAIN, qui s'était pris d'une grande affection pour son gendre, écrivit une série de quatre sonnets qui traduisaient son ardent espoir que K. D. mettrait à profit ce que l'Occident pouvait lui apprendre, sans pour autant perdre son identité indienne. Voici un extrait du premier de ces poèmes.

Va, fils bien aimé ! comme un pèlerin audacieux vers ces terres
Par-delà le vaste domaine de l'océan démonté, —
Où le Commerce, les Arts et la Science font pleuvoir en abon-
dance
Sur l'homme libre des bienfaits rares de leurs mains prodigues
[...]
J'admire ta liberté bien que souvent je refrène
Tes excès. Va, mais cependant reste nôtre.
Ne sois pas comme ces singes qui changent de manières, de vête-
ments

Et de langage, et tirent vanité de leur voyage.
Ceux-là appellent sans vergogne l'Angleterre leur foyer,
Et s'irritent de leur mère patrie et de leur langue³¹.

Rajnarain était nationaliste jusqu'au fond du cœur, et de voir les jeunes Bengalais revenir d'Angleterre — ou même de Bombay ! — totalement anglicisés le décevait. Un rude choc l'attendait.

Krishna Dhan obtint son diplôme de médecine avec les honneurs à l'Université d'Aberdeen en Écosse. Il revint en Inde dès le début du mois d'octobre 1871, à ce que je déduis, puisque le 28 octobre il était déjà en fonction comme médecin de l'État dans le district de Rangpur. Il monta rapidement en grade et devint chef de la santé du district. Il allait rester douze ans à Rangpur (situé actuellement au Bangladesh), et y occuper divers postes.

Mais durant ces deux années en Angleterre, Krishna Dhan avait subi un profond changement. Le jeune homme qui revenait était complètement anglicisé et devenu « farouchement athée ». L'accueil que lui réserva l'orthodoxie ambiante dans sa ville natale n'arrangea pas les

31. *Go, son belov'd ! as pilgrim bold to lands
Beyond the stormy ocean's wide domain, —
Where Commerce, Art and Science freely rain
On freeman blessings rare with liberal hands...
Thy freedom i esteem though thy excess
I check oft. Go, but still as ours remain ;
Be not like apes who change their manners, dress
And language, of their trip becoming vain.
They England for their home do shameless call,
And reckon mother-land and tongue as gall.*

choses ; il se cabra face à l'opposition qu'il rencontra. On le menaçait de le mettre hors caste s'il ne célébrait pas le rite expiatoire de rigueur pour ceux qui avaient franchi les mers. L'interdiction de traverser les océans était totalement inacceptable pour un homme éclairé comme le docteur Ghose qui savait que, dans l'Antiquité, les navires commerciaux bengalis sillonnaient les mers. Ils naviguaient jusqu'à Java, Sumatra, Bali et Siam, et plus près à Sinhal (Sri Lanka), exportant des parures du Bengale et revenant chargés d'épices et de pierres précieuses. N'était-ce pas un prince bengali, Bijoy Singha, qui avait conquis Lanka et donné son nom à l'île, à son peuple et son langage, ce nom qui est parvenu jusqu'à nous — sinhala ? Les anciens Bengalis étaient même allés plus loin, comme le fit observer Swami Vivékânanda le 11 mars 1898, après son voyage en Extrême-Orient. « Vous imaginez aisément mon étonnement lorsque je vis des mantras sanscrits bien familiers inscrits sur les murs de nombreux temples chinois et japonais [...] ils étaient tous écrits en vieux bengali. »

Krishna Dhan ne céda pas. Foncièrement honnête, il ne ressentait pas le fait de traverser « les eaux noires » comme un péché, alors pourquoi accomplir une cérémonie de purification ? Il vendit sa propriété pour une bouchée de pain à un brahmane local, auquel il avait donné sa parole, repoussant l'offre plus tentante d'un parent. C'est ainsi que le docteur Krishna Dhan Ghose plia bagage, et quitta Konnagar pour toujours. Le père de Sri Aurobindo et la mère de Mère avaient tous deux un caractère trempé : ils croyaient en la dignité humaine et refusaient de se soumettre aux exigences arbitraires de la société.

Rajnarain s'affligea de la transformation de son « fils bien-aimé ». « Malgré mon chagrin, écrit-il, je continue de prier Dieu pour qu'il soit heureux où qu'il soit. Il est doté de nombreuses et rares qualités : c'est un gentleman, il est aimable et bon, et son séjour en Angleterre ne lui a pas fait perdre ces vertus. Il a le cœur infiniment tendre. Et cette douceur se reflète sur son visage. Lorsque je me trouvais à Kanpur, l'aumônier militaire, le pasteur Mill, m'avait dit : "Je n'ai jamais vu un visage aussi doux." »

Barin, dans son autobiographie (*Atmakatha*), trace un portrait de Krishna Dhan. « Je me souviens encore du visage de mon père. La peau claire, de grands yeux humides, il était de taille moyenne, le corps très droit et musclé. Il avait une nature d'une douceur extrême, l'expression du visage était toujours ouverte et lumineuse. Et pourtant c'était un homme obstiné et énergique. En tant que médecin, il jouissait d'une grande renommée : les gens venaient l'implorer de leur sauver la vie comme ils auraient supplié une divinité. »

Bepin Chandra Pal, l'un des pionniers de la lutte pour la libération de l'Inde, écrivant sur Sri Aurobindo et ses origines, déploie toute son éloquence quand il en arrive au père de Sri Aurobindo³². « Sreejut Aravinda Ghose. Si son grand-père maternel personnifiait les forces spirituelles anciennes de la nation, le père d'Aravinda, le docteur Krishnadhan Ghose, incarnait très largement l'esprit du souffle nouveau qui parcourait le pays. Le docteur Ghose était pour l'essentiel un produit de l'éducation anglaise et de la culture européenne. Cet homme rare acheva ses études en Angleterre, et, son diplôme de médecine obtenu, il entra dans les services de

32. Repris du *Swaraj* dans *Le Karmayogin* (7 et 14 août 1907, n^{os} 7 & 8).

santé du gouvernement indien. Il fut l'un des chirurgiens les plus brillants de son temps, et, s'il lui avait été prêté vie, il aurait sans aucun doute atteint au poste le plus élevé de son service qui fût ouvert aux autochtones. Comme la plupart des jeunes hommes indiens qui à cette époque étaient allés finir leurs études en Angleterre, Krishnadhan Ghose était imprégné de l'esprit anglicisant du jour. Mais à l'encontre de la majorité d'entre eux, sous ses vêtements et son comportement étrangers, il gardait un cœur et une âme indienne authentiques. L'anglicisation dénature le caractère hindou, et, là où il ne peut le tuer, paralyse l'altruisme héréditaire de l'homme, et le conduit à délaissier plus ou moins les multiples obligations familiales et sociales auxquelles tout hindou doit faire face. Mais Krishnadhan Ghose était une exception. S'il affectait le mode de vie européen, il ne négligeait jamais ses devoirs d'hindou envers la société. Sa bourse était toujours ouverte pour les parents qui se trouvaient dans le besoin. Les pauvres de la ville où il était en fonction et où il habitait, avaient en lui un véritable ami toujours prêt à offrir son aide. En fait, l'attention qu'il portait aux pauvres l'amenait souvent, pour les besoins immédiats de ceux-ci, à sacrifier les projets d'avenir de sa propre famille et de ses enfants [...]. Une vive intelligence, un cœur tendre, une spontanéité et une générosité à la limite de l'insouciance, une indifférence à ses propres besoins, mais de la compassion pour les souffrances des autres — c'est ce qui constituait le caractère du docteur Krishnadhan Ghose. Le riche le critiquait pour sa légèreté, l'homme d'expérience le condamnait pour son absence totale de la plus grande des vertus à ses yeux : la prudence. Mais le pauvre, la veuve et l'orphelin l'aimaient pour son humanité désintéressée, et sa profonde générosité.

« Lorsque la mort l'enleva, juste dans la fleur de l'âge, ce fut la désolation dans de nombreux foyers pauvres de son district. Non seulement sa disparition laissait ses enfants dans un dénuement total, mais elle anéantissait la source d'un secours qu'il avait été toujours prêt à donner à de nombreuses familles démunies parmi ses parents et ses voisins. Sa vive perspicacité intellectuelle, sa grande compassion, son désintéressement... c'était l'héritage que léguait son père à Aravinda. »

Le cordon ombilical de l'Indien anglicisé était resté attaché à son pays natal et à sa culture. Du temps où il était chirurgien du gouvernement à Rangpur, il avait aidé un lettré³³ en sanscrit à ouvrir une école de sanscrit — qui continuait de très bien fonctionner dans les années 1932-1933, époque des dernières traces que l'on a d'elle.

Le docteur Ghose était aussi un mécène. En tant que protecteur du « Star Theatre », il prenait en charge les dépenses du déménagement annuel de la compagnie de Calcutta à Khulna. Le « Star Theatre » était l'un des meilleurs de son temps. Le 20 septembre 1884, Ramakrishna Paramahansa y assista à une pièce sur Sri Chaitanya, et donna ses bénédictions à l'actrice qui tenait le premier rôle. Il bénit également l'auteur et metteur en scène, Girish Chandra Ghose (1844-1912) qui devint ensuite son disciple.

Chaque année une foire se tenait à Khulna. Un spectacle de lanterne magique avait lieu une fois par semaine, et le docteur lui-même en commentait le sujet... en anglais ; jusqu'au jour où l'un de ses jeunes patients bengalis lui dit qu'il ne

33. Jadabeshwar Tarkaratna, qui avait confié au docteur Ghose son vœu de fonder une *chatuspathi* (école de sanscrit), où l'accent est mis sur l'enseignement de la grammaire sanscrite, la poésie, les lois et la philosophie.

comprenait rien. « Oui, bien sûr ! » s'exclama le bon docteur, et depuis ce jour il s'exprima toujours en bengali.

Homme cultivé, le docteur Krishna Dhan Ghose s'intéressait beaucoup à la littérature bengalie. Le plus jeune frère de Bankim, Purna Chandra Chatterjee, donne son impression du docteur Ghose. « Chaque soir, » écrit-il dans le *Naraynan*, un magazine bengali publié par C. R. Das, « nous nous retrouvions chez le docteur Krishna Dhan. Il était magistrat adjoint à Rangpur à ce moment-là. Le docteur était un homme exceptionnel, j'ai rarement vu quelqu'un d'aussi instruit, d'aussi fougueux, et une personnalité aussi forte. Il n'avait pas encore rencontré Bankim, mais en était déjà un lecteur enthousiaste. »

Étant le bienvenu tant dans les milieux européens que bengalis, le docteur Ghose servait de lien entre les deux communautés, et les gens le surnommaient le « Canal de Suez ».

Sa superbe et charmante épouse, Swarnalata, était naturellement un atout dans la vie sociale de son mari. Elle était vraiment si belle qu'on l'appelait la « Rose de Rangpur ».



Swarnalata avec Manmohan vers 1877

14

Darjeeling

« J'AI vécu à Rangpur jusqu'à l'âge de cinq ans, » fit remarquer Sri Aurobindo, contredisant l'allégation d'un biographe, « puisque mon père habitait à Rangpur, et non à Khulna. Je ne suis allé à Khulna que bien après mon retour d'Angleterre. »

Sri Aurobindo se souvint : « Avant que ne débute le mouvement Swadeshi, Debabrata Bose³⁴ et moi fîmes le tour du Bengale afin d'étudier la condition du peuple. Nous ne vivions que de bananes. D. Bose était très persuasif et arrivait à gagner n'importe qui. Nous trouvâmes les gens enfoncés dans le pessimisme, un fardeau noir d'obscurité pesait sur tout le pays. Seuls quatre ou cinq d'entre nous soutenaient la cause de l'indépendance. Nous avions grand-peine à

34. Debabrata Bose fut mis en accusation au procès d'Alipore, mais acquitté. Il devint plus tard Swami Prajnananda. Sa sœur, Sudhira Bose, fut une amie intime de Mrinalini Devi, l'épouse de Sri Aurobindo.

convaincre les gens. À Khulna on nous réserva un accueil tout à fait royal. Ils me servirent sept rangées de plats, et je pouvais à peine les atteindre, d'ailleurs, même des plus accessibles, je ne pus manger que très peu. On ne me connaissait pas en tant que chef politique : c'était le fils de Krishna Dhan Ghose qu'on accueillait. Mon père avait été un homme tout-puissant à Khulna. Il ne s'y trouvait pas une seule personne qui n'eût reçu un bienfait de lui. Et personne n'était jamais sorti de sa maison les mains vides. On disait de lui qu'il avait été un grand ami des pauvres. Avant Khulna, mon père avait vécu à Rangpur. Là aussi c'était une sorte de roi. » Le docteur était très en avance sur son temps dans sa conception de la médecine. Rangpur était un endroit marécageux, en proie à la malaria³⁵. Aussi, usant de sa sagesse intuitive et de son influence, le docteur Ghose y fit construire un canal. Les travaux de drainage débutèrent en décembre 1877 et c'est lui qui enfonça le premier poteau. En signe de reconnaissance, les gens appellent ce canal le K. D. Canal.

Sri Aurobindo poursuivit. « À Rangpur, il était très lié avec le magistrat³⁶ qui ne faisait rien sans le consulter. Ce devait être chez des amis de cet homme — les Drewett — que nous allions habiter en Angleterre. Mais ce magistrat fut nommé ailleurs et quelqu'un d'autre le remplaça. Ce dernier s'avisait qu'il n'avait aucune autorité dans la ville, tous les pouvoirs étant dans les

35. Lorsque le docteur Malcom Moore publia son article, « La malaria, influences climatiques identifiables », dans l'*Indian Medical Gazette* (en novembre 1881), le docteur K. D. Ghose s'insurgea courageusement contre cette autorité dans un article édité dans la même revue, en juin 1882 : « Un appel à la malaria ».

36. Edward George Glazier, fonctionnaire du Bengale. Il occupa des postes de magistrat à divers échelons, puis fut percepteur à Rangpur, de septembre 1867 à mars 1877 environ.

main de mon père. Il ne put le supporter et demanda au gouvernement de muter mon père qui se retrouva à Khulna, et blessé d'être traité de la sorte : cela lui fit perdre le respect qu'il avait pour les Anglais et fit de lui un nationaliste. »

E. G. Glazier fut affecté à Dinajpur en 1877. Sri Aurobindo laisse entendre que le nouveau magistrat ne réussit pas immédiatement à faire transférer le docteur Ghose. Car on tient de bonne source que ce n'est que fin juillet 1883 que le docteur Ghose cessa d'exercer à Rangpur. Que K. D. fût « blessé » d'être ballotté d'une place à l'autre ne fait aucun doute. Le 30 octobre 1883 on le trouve dans le district de Bankura, où il est chef des services de la santé. Vient janvier 1884, le docteur Ghose est en fonction à un poste analogue dans le district de Noakhali. Le 10 février il est nommé à Khulna. Puis en mars 1884, et pour une durée d'un an, le gouvernement du Bengale fait de lui le « directeur du service des vaccinations dans la zone de la métropole », c'est-à-dire Calcutta. Le gouvernement du Bengale décida de cette affectation en dépit des nombreuses objections soulevées par le gouvernement central indien — objections qui sans doute renforcèrent l'amertume que ressentait



K. D. envers les Anglais. En juillet 1885, le docteur Ghose fut renvoyé à Khulna. Il devait y rester durant les huit années à venir, jusqu'à la fin 1892 où il mourut... à la tâche.

Benoybhusan et Manmohan étaient nés à Bhagalpur. Calcutta fut le lieu de naissance de Sri Aurobindo. Après lui un quatrième enfant, un garçon, mourut. Rangpur vit la naissance, le 3 septembre 1877, de leur unique sœur, Sarojini. Le plus jeune frère, Barindra Kumar, vint au monde en Angleterre. Nous reparlerons de lui en temps voulu.

« Je suis né dans la maison de Manmohan, un homme de loi, dans la Theatre Road », dit Sri Aurobindo, répondant à une question. L'homme de loi Manmohan et le docteur Krishna Dhan Ghose n'avaient aucun lien de parenté, mais ils étaient si bons amis que le docteur prénomma son second fils Manmohan. La femme de M. M. Manmohan s'appelait aussi Swarnalata. Les deux Swarnalata étaient très proches et s'appelaient entre elles « Golap » (rose).

Le jour où la cérémonie d'attribution du prénom de Sri Aurobindo fut célébrée, une certaine miss Annette Susannah Akroyd se trouvait dans la maison de l'homme de loi. K. D. Ghose appela son troisième fils « Aurobindo Akroyd Ghose ».

À une lettre humoristique de Dilip en 1934, au sujet de quatre Aurobindo différents, Sri Aurobindo répliqua dans une veine tout aussi légère : « Voyez donc ce qu'il y a d'ironie dans les résolutions et les espoirs humains. Mon père, qui voulait que tous ses fils deviennent de grands hommes — et y parvint dans une modeste mesure avec trois d'entre eux —, me donna, dans une inspiration subite, le nom d'Aurobindo que jusque-là personne ni en Inde ni dans le reste du monde n'avait jamais porté, afin que je me révèle unique parmi les

grands par l'éclat unique de mon nom. Et maintenant, regardez comme les Aurobindo avec leurs hauts faits pullulent en Angleterre, en Allemagne et ailleurs ! Ne venez pas me dire que c'est de ma faute, parce que j'aurais commis l'indélicatesse de devenir célèbre. » Avec le sel attique qui lui était coutumier, Sri Aurobindo ajouta : « Lorsque je me rendis à l'université nationale dans la période du Swadeshi, ce qui fut mon premier pas vers les ignominies de la renommée, il y avait déjà un Aurobindo Prakash qui m'attendait là avec, inscrit sur son front savant, le commentaire sardonique des dieux. Aurobindo Prakash, eh oui ! »

Mais nous anticipons.

Annette S. Akroyd était une amie de miss Sharpe, qui elle-même entretenait une correspondance amicale avec Rajnarain. Celui-ci envoya des cadeaux à son amie par son gendre, lorsque K. D. alla en Angleterre en 1870. C'est ainsi que le docteur Ghose rencontra la famille Akroyd et noua des liens avec elle.

Lorsque Annette vint en Inde en décembre 1872, miss Sharpe répondit au geste de Rajnarain en adressant des présents à la famille Bose. Un jour, le 10 mars 1873, pour être précise, Rajnarain rendit visite à Annette au n° 14 de la South Circular Road, chez M. M. Manmohan, dont elle était l'hôte. Elle appréciait beaucoup le confort qu'on lui offrait, et s'émerveillait de la grande et spacieuse maison : « Elle est située dans le meilleur quartier de Calcutta et elle est très belle... ils me font un séjour si confortable. Mon Dieu ! depuis nos promenades dans la nature à Ferrare, je n'ai jamais connu tant d'espace », écrivit-elle à sa sœur.

Selon Rajnarain, il avait essuyé la mauvaise humeur d'Annette lors de leur rencontre, comme Keshab Sen à une

autre occasion. « Nous discussions des coutumes et des usages de nos pays respectifs, raconte Rajnarain. Alors je lui ai demandé : “Si cela avait été nous qui avions conquis l’Angleterre et fortement encouragé les autochtones à imiter notre mode de vie, auriez-vous aimé cela ? Elle me répondit “Non”. Extérieurement, elle était d’accord avec moi, et je ne réalisais pas que sa colère montait de minute en minute. Puis, malheureusement pour moi, je dis : “Pensez-vous que les usages anglais soient parfaits ? Alors, immédiatement, elle commença à frapper la table de son poing, à trépigner, et ses yeux se mirent à lancer des éclairs. » Rajnarain s’enfuit aussi vite que possible. Mais en dépit de son caractère emporté, Annette Akroyd créa au Bengale, en novembre de la même année, une école d’instruction supérieure pour les femmes. Plus tard elle épousa un juge de district du nom de Henri Beveridge. Du temps où celui-ci fut en poste à Rangpur, elle rendit souvent visite à Swarnalata et voyait les trois garçons.

Swarnalata, cependant, avait commencé à montrer des signes de troubles du comportement tout de suite après la naissance de son fils aîné, Benoybhusan. Quelquefois elle frappait ses fils. Purani raconte : « Un jour elle piqua une colère, se mit à crier et à battre Manmohan sans pitié. Sri Aurobindo, qui assistait à la scène, prit peur et sous prétexte qu’il avait soif, sortit de la pièce. »

La cruauté de l’homme pour l’homme ! Que ressentait l’enfant ? Était-ce seulement de la peur ? Était-ce seulement du chagrin ? « Le sentiment était plus de l’aversion que de la peine ; dès la tendre enfance il y eut une vive détestation et un dégoût envers toutes les formes de cruauté et d’oppression », répond Sri Aurobindo.

Le frêle petit garçon, Ara — ainsi que l'appelaient les membres de sa famille —, était timide à l'extrême. Mais lorsqu'il fut plus âgé, il s'attacha à faire, justement, toutes les choses qui l'effrayaient, dût-il risquer une mort violente. Néanmoins, si quelque chose sentait la cruauté, alors un sentiment de répulsion s'emparait de lui. Dans sa jeunesse il ne pouvait même rien lire qui eût trait à la cruauté. « Je ne pouvais pas tuer un insecte, dit Sri Aurobindo, par exemple, une punaise ou un moustique. Ce n'était pas parce que je croyais en l'ahimsa³⁷, il s'agissait d'une répulsion nerveuse. Plus tard, même lorsque je n'avais aucune objection mentale, je n'ai jamais pu faire du mal, parce que mon corps rejetait l'acte. »

Sri Aurobindo aimait profondément sa mère. Il parlait souvent de lui-même comme du « fils fou d'une mère folle ». Même encore dans les années quarante, si quelque chose lui faisait penser à elle, il racontait l'anecdote à laquelle il avait assisté alors qu'il était tout petit : « À propos des animaux afghans, je me souviens que ma mère avait un chat afghan. Elle avait demandé à un Afghan de lui amener un chat : il en apporta un, de la taille d'un petit tigre. La première chose que fit ce chat fut de tuer tous les poulets du voisinage. J'ignore ce qu'il est advenu de lui après cela. » L'histoire fit éclater de rire son auditoire.

À son retour d'Angleterre, épris du mode de vie britannique, le docteur Ghose décida de donner une éducation exclusivement anglaise à ses enfants. À la maison, il engagea une nurse anglaise, miss Pigott. Les enfants glanèrent quelques bribes d'hindoustani grâce au maître d'hôtel.

37. Doctrine du respect absolu de toute créature vivante.

Jusqu'à l'âge de cinq ans, le petit Ara ne parla que ces deux langues, même si, comme je le présume, ses parents s'exprimaient entre eux en bengali, tout comme sa famille du côté maternel à Deoghar, qui venait en visite de temps en temps. Purani rapporte que lors de l'une de ces visites, Jogindra, *Boromama* (qui signifie l'oncle le plus âgé), plaça un miroir devant son jeune neveu et dit : « Regarde, voici un singe (*banar*). » Sur ce le petit Ara prit le miroir, le tint devant *son* Boromama et dit, « *Boromama boro banar* » (grand oncle, grand singe) ! Interrogé sur cette période, Sri Aurobindo fit cette remarque : « Mon oncle m'a dit que j'étais très brillant, mais je n'ai aucun souvenir de cette époque. »

À l'âge de cinq ans, le petit Ara fut envoyé à l'école du couvent Loretto à Darjeeling³⁸, dirigée par des religieuses. Ses frères aînés, Beno et Mono, s'y trouvaient aussi. L'école était presque exclusivement destinée aux enfants des fonctionnaires occidentaux. Les camarades des trois frères étaient donc en grande majorité anglais, et l'anglais la seule langue pratiquée tant à l'internat qu'en classe.

On ne dispose que de peu d'informations sur les deux années que passèrent les frères Ghose au couvent Loretto. Toutefois Annette vint y rendre visite « aux petits garçons du docteur » en 1877. Elle écrivit à son mari Henry, le 29 septembre, l'impression que lui avait laissée l'endroit. « Une aimable sœur m'a accueillie et introduite dans une pièce où il

38. Pour amuser nos lecteurs, voici une petite annonce trouvée dans le *Bengali Directory* (1878) : « DARJEELING LORETTO HOUSE (Internat et externat pour garçons et filles). Mère Supérieure Mrs. M. J. Hogan, assistée de vingt-neuf religieuses. Aumônier et directeur spirituel, révérend père Accurius, O. C. » (Extrait de l'ouvrage *Kabita, Niswanga Prabas O Manmohan* [L'Exil du Poète Manmohan] de Sunil Bandopadhyay.)

y avait des bouquets de fleurs arrangés à la manière hollandaise dans de curieux plateaux tressés. » Elle attendit là et « enfin une dame est apparue et est restée à bavarder longuement avec moi. Elle me dit qu'ils (les enfants) sont de très bons éléments, travailleurs, et que le petit est tout à fait heureux désormais ». Quitter la maison si jeune avait dû être un déchirement pour « le petit » — il venait juste d'avoir cinq ans. En tout cas, comme les enfants tardaient à arriver du bâtiment des garçons qui était situé beaucoup plus haut, Annette s'en alla. Mais par chance elle les croisa : « Sur mon chemin du retour, en grimpant la colline qui est très escarpée, j'ai rencontré les enfants — grandis et si bien habillés dans leurs capes de serge bleue et leurs chaussettes écarlates. Le petit avait un costume gris, très seyant — et a beaucoup *mûri* —, il a poussé, un vrai garçon. Ce qui m'a tout particulièrement frappée, c'est la largeur de son front. Je pense qu'il était content de me voir, mais ils étaient tout trois muets, mis à part un oui ou un non que j'ai réussi à leur arracher. J'irai les revoir bientôt. » Ce qu'elle fit. Quelques jours plus tard elle recevait les « garçons du docteur Ghose » pour le thé. Avec un sens bien féminin, elle demanda à son mari : « D'ici là, veuillez tenir le docteur au courant. » Elle ajouta que les dames de l'école avaient demandé « si le docteur Ghose, et madame Ghose, étaient chrétiens ».

De Darjeeling, « Sri Aurobindo se souvenait des routes bordées de fougères dorées, et aussi d'une ou deux anecdotes mineures », écrit Purani. « Voici l'une d'entre elles : “Les enfants dormaient dans un grand dortoir. Manmohan avait son lit près de l'entrée. Un soir, quelqu'un qui était en retard frappa à la porte et lui demanda de lui ouvrir. Manmohan lui répondit : ‘Je ne peux pas, je dors !’” »

Purani dit à Sri Aurobindo : « M. R. a raconté qu'à Darjeeling, lorsque vous aviez cinq ans, vous aviez eu la vision d'une grande lumière et que vous vous étiez évaporé. » Sri Aurobindo répondit : « Tout ceci n'est que légende. [...] Et si vous voulez la vérité, ce n'est pas une lumière, mais l'obscurité que je vis à Darjeeling. Un jour, j'étais étendu lorsque je vis soudain une grande nuit se précipiter sur moi et m'envelopper, moi et l'univers tout entier. À la suite de cela, un grand Tamas [inertie] resta accroché à moi durant tout mon séjour en Angleterre. Je crois que cette obscurité avait quelque chose à voir avec ce Tamas qui était descendu sur moi. Il ne me quitta que lorsque je revins en Inde. »

Pendant les vacances, Beno et Mono allaient chez leurs parents, ce qui n'était pas le cas de leur petit frère, semble-t-il. Quoi qu'il en soit, une histoire maintes fois répétée — sans que nous puissions nous porter garants de sa stricte authenticité ! — veut que durant une période de vacances, le directeur (ou était-ce l'aumônier ?) emmena le petit Ara dans les montagnes du Tigre pour y admirer le lever de soleil. Le jeu des lumières sur le Kanchenjunga est une splendeur qui vaut d'être contemplée. Le lendemain matin, le directeur fut extrêmement étonné de lire un poème écrit par son élève de six ans. On dit qu'il commenta : « Un jour, tu seras un grand poète, mon enfant. » En tout cas, une chose est sûre : du directeur jusqu'au plus jeune des élèves, tous étaient en admiration devant la pureté de la prononciation de l'anglais du timide petit garçon indien. Quant à ses professeurs, sa vive intelligence les stupéfiait. Et tout un chacun — du directeur au balayeur — tombait sous le charme de la douceur naturelle du petit Ara.

Lotika dresse le tableau en ces termes : « On imagine ces garçons au regard profond et rêveur, sérieux et réfléchis, car le génie avait marqué de son sceau deux d'entre eux qui se promenaient au milieu d'une bande de garçons anglais. À l'ombre de l'Himalaya, sous les merveilleuses cimes enneigées, même dans leur pays natal ils furent élevés dans un milieu étranger. »

Ça n'était pas suffisant pour le docteur Ghose. Il décida de transplanter ces trois jeunes pousses, les sortant d'un « milieu étranger » pour les amener dans un pays étranger, carrément.

C'est ainsi qu'en 1879, après deux années d'études à Darjeeling, Sri Aurobindo navigua vers les îles Britanniques. Il avait six ans, bientôt sept.

Mirra avait un an.

15

Swarnalata

La Mère de Sri Aurobindo

VERS le milieu de l'année 1879, le docteur Krishna Dhan Ghose, qui a maintenant trente-quatre ans, repart pour l'Angleterre, mais cette fois-ci avec sa famille. Sa femme Swarnalata en a vingt-sept, leurs fils Beno, Mono et Ara sont âgés respectivement de douze, dix et bientôt sept ans ; leur fille Saro n'en a même pas encore deux. Le docteur a pris un « congé exceptionnel » de trois mois à partir du 6 juin.

Ce second voyage n'est pas pour lui-même mais pour ses trois fils, lesquels, ainsi en a décidé le père, doivent être éduqués en Angleterre. L'autre objectif est Swarnalata : la « Plante dorée » est en train de dépérir. Le ver de l'hystérie ronge la Rose de Rangpur. Akroyd, à peine un mois après son arrivée en Inde (le 15 décembre 1872), a déjà remarqué la situation à laquelle son « pauvre docteur Ghose au caractère

another obscure friend of mine
 of whom I spoke to you when you
 at Madras. Rabbat ch Roy.
 I am sure I do not deserve so much
 from them & I am at a loss how
 I am to pay so much kindness
 Kesubi's paternal care is admirable.

I am now passing my days
 in sadness & confinement. I have
 not sufficient strength to go
 out & direct my attention from
 the thousand & one things which
 he brings on my mind.

Kindly give my remembrance to
 others. My love to my friends
 there, as also to them of your
 Shukunara & others.

Shunolita gives her remembrance
 to you.

I remain with love
 your affectionate son
 in a Etern.

④

②

that perhaps
 in every thing
 letters might
 of the post-script
 of your note. All the world has
 become bitter & sad to me; every
 thing has assumed a gloomy
 spectacle. I do not know how
 I am to console myself. I know
 before now that by experience
 that misfortunes will come upon
 all men many different things
 have combined to make down
 the simple & inferior heart of
 mine. Constant tears are become
 my only companion. Beasts
 & Father have no one to
 away - the tears of my eyes with
 even the border of sympathy
 I am doomed to suffer & to be
 tried by his strokes. The cholera
 has given a death blow
 but your letter is a worse one.

My dear Father

I have received your note
 of Tuesday last in due time
 but it had taken along with
 it to pull down my heart.
 Did I give you any offence
 in any of my letters that
 you prevent me from stopping
 any religious discussions. I
 cannot describe the dreadful
 agony I am feeling on that
 account. The cholera which
 has not as yet allowed me
 to get up from my bed has
 not brought on such depression
 in me as your letter of yours.
 There is indeed in that
 letter that I have not

①

③

Oh dear Father relieve my
 heart by a condescending
 eye of forgiveness. Your poor
 son is suffering & have suffe-
 red upon his soul & forgive
 him from the very bottom of
 your heart. Every moment
 now I then ask forgiveness
 of my God for my trespasses
 against you but meet with
 no consolation. Oh do
 relieve me in some manner
 I beg repeat for God's sake
 forgive my soul.

Dear Father there is one thing
 more that is troubling me
 awfully on my illness. The
 obligation under which my friends
 have left me. I really do not
 deserve so much kindness. There
 above all I have been
 by the benevolent and
 Esam Babo who has been

fougueux » doit faire face. « Le pauvre homme s'est trouvé plongé dans des quantités d'ennuis — sa femme souffrante, d'une maladie des plus inquiétantes — des genres de crises ; une accumulation de travail en retard en raison de son absence, et lui-même a eu de la fièvre [...] ; il se sent aussi très seul et j'ai vraiment peur qu'à force de se faire du mauvais sang avec tous ces soucis, il ne tombe malade pour de bon. » La lettre est datée du 22 janvier 1873.

Des ennuis ? Il était submergé par des montagnes de problèmes. La réaction de son propre beau-père, Rajnarain Bose, nous laisse bien deviner les difficultés qu'il devait affronter dans sa vie sociale ; le traitement que lui réservèrent ses compagnons brahmos fut mesquin, c'est le moins que l'on puisse dire. Une lettre non datée³⁹ de K. D. à Rajnarain peut faire comprendre le chagrin de cet homme.

« Mon cher Père, écrit-il, j'ai reçu votre mot de dimanche dernier finalement, mais il m'a apporté des tortures et a brisé mon cœur. Vous ai-je offensé de quelque manière dans l'une ou l'autre de mes lettres pour que vous m'empêchiez de cesser toute discussion sur le sujet de la religion. Je ne puis décrire le supplice terrible que ceci me cause. Le choléra qui me cloue encore au lit n'avait pas réussi à me déprimer comme l'a fait [cette] lettre que vous m'adressez. Il y a [une chose] dans cette lettre qui me blesse [...] du post-scriptum. Le monde entier m'est devenu amer et triste, tout me fait l'effet d'un spectacle lugubre. Je ne sais comment je vais me consoler. Je savais déjà, et j'en fais maintenant l'expérience, qu'un malheur n'arrive jamais seul. Les choses ne se sont-elles pas alliées maintes fois pour briser ce cœur impie et

39. En lambeaux, ce qui explique des mots et la date manquants.

coupable qu'est le mien. Des larmes perpétuelles sont devenues ma seule compagnie. Bien cher Père, n'y a-t-il personne pour essuyer ces larmes de mes yeux, ne serait-ce qu'avec un brin de sympathie. Je suis condamné à souffrir et à être éprouvé par l'adversité. Le choléra [m']a porté un coup mortel mais celui de votre [lettre] est bien pire. Encore une fois cher Père, soulagez mon cœur par l'indulgence d'un regard charitable. Votre pauvre fils souffre, ayez pitié de son âme et pardonnez-lui du fond de votre cœur. Par moments je demande pardon à mon Dieu pour les offenses envers vous mais je ne reçois aucune consolation. Encore une fois soulagez mon âme, très cher Père. Je le répète encore une fois pour l'amour de Dieu pardonnez-moi [...].

« Je passe désormais mes jours dans la tristesse et la réclusion. Je n'ai pas assez de force pour sortir afin de détourner mon attention des mille et un vautours auxquels mon esprit est en proie.

« Je vous prie de transmettre mes pranams⁴⁰ à mère et à tout le monde ; mon affection à mes amis de là-bas, ainsi qu'à Hem, Jogin, Shukumaree et Joteen⁴¹.

« Shurnolota vous adresse ses pranams.

« Je reste avec amour

« Votre fils toujours affectueux

« Krishna Dhun »

Des soucis ? En quantité. Cette femme si belle, son épouse qu'il aimait éperdument, et pour laquelle il avait changé de religion — passant de l'hindouisme au brahmoïsme —,

40. Salutations.

41. Les fils et les filles de Rajnarain Bose.

qu'est-ce qui la dévorait de l'intérieur ? Elle n'avait pas seulement été un atout pour sa vie sociale, une compagne délicieuse, mais elle avait partagé la plupart de ses goûts, y compris littéraires. En effet, Swarnalata était capable d'écrire des histoires et des pièces de théâtre, un talent qu'elle avait hérité de son père et de sa mère. Mais hélas ! Tout ceci était en train de changer, et vite. L'existence était devenue une vie de misère.

La puissante personnalité qui fondait devant le malheur d'autrui, le cœur passionné assoiffé d'amour, ce père aimant qui voulait faire de ses fils des « géants », qui soignait les maladies des autres, en était réduit de plus en plus à n'être qu'un spectateur impuissant face au mal étrange de son épouse. En 1877 (le 3 octobre) Henry Beveridge écrivit à sa femme Annette, alors à Darjeeling pour rendre visite aux « garçons du docteur Ghose », que le docteur lui avait « dit la veille que l'excentricité de sa femme était entrée dans une nouvelle phase et que maintenant elle se moquait constamment d'elle-même ». Dans ces conditions, comment Krishna Dhan aurait-il osé ramener à la maison son fils ô combien préféré, Ara, pendant les congés scolaires ? Il finit par se décider à confier le dernier accouchement de Swarnalata à un médecin britannique. Un changement de décor lui ferait aussi énormément de bien, pensait-il. D'où le voyage en Angleterre avec toute la famille à la mi-1879. Décision typique d'un esprit indépendant.

Le percepteur de Rangpur, Edward George Glazier était, comme nous l'avons vu, un ami très proche du docteur Ghose. Il avait un cousin pasteur, le révérend William Drewett, qui vivait à Manchester. Ce fut chez lui que le docteur Ghose emmena sa famille. Il confia les trois garçons aux

Drewett. Le pasteur Drewett était un congrégationiste de l'Église de Stockport (de nos jours « Église octogonale ») et vivait à proximité de celle-ci, au 84, Shakespeare Street. Sri Aurobindo vécut là de 1879 à 1884. Je suis frappée et trouve plutôt symbolique que les cinq premières années de sa vie en Angleterre se soient passées au 84 de la rue Shakespeare, et ensuite que le n° 4 de la Theatre Road, où il était né, soit rebaptisé le n° 8, Shakespeare Sarani (rue Shakespeare) ! Quelle fantaisie incita les autorités de Calcutta à changer le numéro et le nom de la rue ainsi ? Je ne crois pas au hasard... Alors, quel est le lien entre le chantre d'Avon et Sri Aurobindo ?

Après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour l'éducation et l'hébergement de ses fils, et promis de payer aux Drewett une pension de trois cents livres sterling par an pour les trois garçons, le docteur Ghose partit pour Londres avec sa femme et sa fille encore bébé. À Londres il trouva l'assistance médicale qu'il cherchait pour son épouse, le docteur Matthew allait s'occuper du dernier accouchement de Swarnalata. Il espérait que les soins d'un médecin anglais aideraient à ramener, sinon entièrement, du moins dans une certaine mesure, sa femme à un état normal.

Le congé prolongé de Krishna Dhan tirait à sa fin, et il y avait une longue traversée à faire. Aussi, laissant sa famille derrière lui, s'embarqua-t-il seul pour rentrer. Il atteignit l'Inde en août 1879, juste au moment où son petit Ara arrivait au terme de sa septième année sur cette terre.

Barindra Kumar Ghose, le futur révolutionnaire, naquit le 5 janvier 1880. Sa mère déclara la naissance de son dernier fils à Croydon, sous le nom d'Emanuel Matthew Ghose. « Matthew parce que c'était le nom de son médecin, explique



Krishna Dhan, Swarnalata et leurs quatre enfants (de gauche à droite : (Benoybhusan, Sarojini, Aurobindo et Manmohan).

Barin, Emanuel parce que j'étais né quelques jours après la date de naissance du Christ, et Barin parce que mon lieu de naissance se situait presque au bord de la mer⁴². » En fait il avait vu le jour dans une banlieue de Londres, « à Norwood, en face du *Crystal Palace* ».

En mars 1880, avec une bambine de trois ans et un nourrisson de deux mois dans les bras, Swarnalata repartit en Inde.

Elle était maintenant très sérieusement sous l'emprise de son mal. Barin était un bébé à ce moment-là, mais en grandissant il remarqua que sa mère était en proie à des tourmentes. « Les orages venaient alternativement. Une explosion de joie et elle riait et riait. Suivait un accès de colère et elle tournait en rond dans la pièce comme un lion en cage, grommelant des jurons tout bas. » Voyant qu'il était devenu absolument impossible de vivre avec elle, son mari lui loua un bungalow à Rohini, un village non loin de Deoghar où vivait Rajnarain et sa famille.

Krishna Dhan ne devait jamais revoir les trois fils qu'il avait laissés en Angleterre.

42. *Bari* signifie en bengali « qui est né de l'eau ».

16

Manchester

SRI AUROBINDO allait vivre en Angleterre pendant près de quatorze ans, de 1879 à 1893. Cela me fait penser à un Avatar d'un autre Âge, Rama, le fils du roi Dasharatha d'Ayodhya, que son père bannit de son royaume pour une durée de quatorze ans. Krishna Dhan était-il conscient qu'il infligeait la même chose à *son* fils ? Nous l'ignorons.

Mais ce que l'on sait, c'est qu'il plaça ses trois garçons chez le pasteur et sa femme avec strictes instructions qu'ils ne fissent la connaissance d'aucun Indien, et qu'ils ne subissent aucune influence indienne. Ces consignes furent suivies à la lettre et Sri Aurobindo grandit dans une ignorance totale de l'Inde, de son peuple, sa religion et sa culture. À Manchester, mis à part les gens de la maisonnée, il ne connaissait que les Bentley de York qui rendaient visite aux Drewett de temps à autre, ainsi qu'une sœur du pasteur qui venait voir sa famille. Ces visites étaient rendues. Et puis,

bien sûr, il y avait la vieille Mme Drewett qui vivait avec eux. Il semble que ce fût une femme d'une religiosité austère.

Manchester était alors un des principaux pôles industriels de l'Angleterre. Son morne paysage était dominé par les usines déversant leurs fumées et les filatures de coton, à l'ombre desquelles s'étendaient les rangées sombres des faubourgs serrés et encrassés de milliers d'ouvriers. Ce fier produit de la révolution industrielle, qui vendait son coton dans le monde entier, était bâti sur des abîmes de détresse humaine et de misère noire qu'on gardait aussi loin que possible des quartiers résidentiels des classes aisées.



*Une rue dans les quartiers les plus riches de Manchester
à la fin du siècle dernier*

Mirra et Sri Aurobindo

Il n'est pas difficile d'imaginer l'impression que ce monde lugubre, perpétuellement gris, dut produire sur jeune Ara, catapulté là depuis le Bengale ensoleillé et le décor himalayen de Darjeeling !

Sri Aurobindo était trop jeune pour entrer au lycée comme ses frères aînés, et reçut des cours privés. « Je ne suis jamais allé au lycée de Manchester, » dit Sri Aurobindo, rectifiant une affirmation erronée, « je n'y ai jamais mis les pieds. Ce sont mes deux frères qui y ont étudié. Les Drewett me faisaient office de précepteurs. M. Drewett, érudit en latin (il était diplômé d'Oxford, en lettres classiques), m'enseigna cette langue (mais pas le grec, que j'ai commencé à étudier à St. Paul, à Londres), ainsi que l'anglais, l'histoire, etc. Mme Drewett m'apprit le français, la géographie et l'arithmétique. Pas les sciences, cela ne se faisait pas à cette époque. »

Comme il étudiait à la maison, le petit garçon avait beaucoup de temps pour s'adonner à ses goûts littéraires personnels. Il lisait la Bible, Shakespeare, Shelley, Keats et d'autres. Tout jeune qu'il était, il ne se contentait pas de lire de la poésie, mis il composait aussi lui-même des vers pour le *Fox Family Magazine*.

Percy Bysshe Shelley était un des poètes favoris de Sri Aurobindo : « Même très jeune, j'aimais tout particulièrement *La Révolte de L'Islam*, et je le lisais et relisais encore et encore — bien sûr, sans pouvoir tout comprendre. Il est évident que cela touchait une certaine partie de mon être. »

Le garçon s'intéressait plus aux livres qu'aux sports. Quand un biographe affirma : « Il jouait bien au cricket », Sri Aurobindo démentit catégoriquement. « Jamais. Il ne joua au cricket que lorsqu'il était petit garçon, dans le jardin de M. Drewett à Manchester, et pas bien du tout. » Sri Aurobindo

expliqua très clairement ce qu'il pensait du sport à Dilip K. Roy dans une lettre datée du 28 avril 1949. « Je n'ai jamais été un amateur de sport (mis à part un intérêt de spectateur pour le cricket en Angleterre, ou le fait que je fusse membre non joueur du club de cricket de Baroda), ni pratiqué ni jeux d'équipe ni athlétisme sauf quelques exercices que j'avais appris de lutteurs de Madras comme le *dand* [des tractions] et le *baithak* [flexions des genoux], et ceci uniquement pour donner quelque force et vigueur à un corps frêle et faible bien qu'en bonne santé ; mais je n'ai jamais attaché aucune autre importance ou signification à ces choses, et j'abandonnai ces exercices dès que je ne les jugeai plus nécessaires. Vraiment, ni de s'abstenir de la pratique de la culture physique et de jeux d'équipe, ni de s'y livrer, n'ont à mes yeux de rapport avec le Yoga. Ni votre aversion, ni le goût d'autres pour le sport ne vous rendent, vous ou eux, plus aptes ou plus inaptes à la sadhana. »

Lorsque le docteur Ghose laissa ses trois fils à la garde du pasteur Drewett, le pasteur lui demanda : « Pour ce qui est de la vie religieuse des garçons ? » Le père répondit : « Attendez qu'ils aient atteint l'âge de raison ; alors ils pourront choisir eux-mêmes leur religion. » Plus d'un demi-siècle plus tard, Sri Aurobindo adopta la même attitude envers nous. Il écrivit à mon père, le 29 septembre 1934 : « [...] Les enfants. La plupart sont trop jeunes pour avoir un avis lucide et personnel sur ces sujets pour l'instant et dans un domaine comme la sadhana il ne devrait y avoir ni pression ni influence d'aucune sorte. Ce délai donnera à certains d'entre eux le temps de devenir capables d'un choix clair et volontaire. »

Cependant la vieille Mme Drewett était une évangéliste fervente et souhaitait ardemment convertir les trois garçons

indiens au christianisme « pour sauver leur âme ». Mais son fils ne voulait pas en entendre parler. Sans se laisser démonter, la vieille dame tenta sa chance avec le plus jeune. Fut-il converti ? « Qu'est-ce que cette légende ? protesta Sri Aurobindo. Je ne suis jamais devenu chrétien et ne suis jamais allé à l'église. La seule chose qui se passa, c'est qu'à l'époque où nous vivions en Angleterre, il y eut une fois une réunion de prêtres non conformistes à Cumberland. La vieille dame de la maison où nous habitions m'y emmena. Dans ce genre d'assemblées, une fois les prières finies, la foule se disperse mais les fervents restent en général un peu plus longtemps et c'est l'heure des conversions.

« Je m'ennuyais complètement. Puis un pasteur s'approcha de moi et me posa des questions. Je ne répondis pas. Alors ils s'écrièrent tous : "Il est sauvé, il est sauvé", et tous se mirent à prier pour moi et à remercier Dieu ! Je n'y comprenais rien. Ensuite le pasteur vint vers moi et me demanda de prier. Je n'y étais pas habitué, mais je m'exécutais tant bien que mal, à la façon qu'ont les enfants de réciter leur prière avant de dormir, afin de faire tout de même bonne figure. C'est tout. Mais je n'allais pas à l'église. J'avais environ dix ans à ce moment-là. »

À cette époque, le père des garçons était devenu irrégulier dans ses versements, aussi, lorsque les Drewett émigrèrent en Australie, ils passèrent par Calcutta pour récupérer leur dû. Oui, les Drewett partirent en Australie. Quand ? On ne connaît pas la date précise, on sait seulement que ce fut en 1884. Ils confièrent les trois enfants à la vieille dame.

Nous n'avons pas de précisions sur les faits et gestes du frère aîné, Beno, à Manchester. Par exemple, quand entra-t-il au lycée ? Les Drewett lui avaient-ils donné des leçons parti-



Manmohan et Benoybhusan (probablement avec le révérend

culières comme à son frère Mano, avant qu'il n'entre au lycée ? Parce qu'en fait ils vivaient à Manchester depuis la mi-1879, mais il semble que ce ne fût que deux ans plus tard, pour le premier trimestre de 1881, que Mano fut inscrit en classe de sixième supérieure (classique). Il quitta le lycée de Manchester à la fin du trimestre d'été de 1884⁴³, il avait obtenu son diplôme de fin d'année, avec la place de quatrième. Mano était aussi bon en anglais qu'en théologie ou en lettres classiques. Dans ce lycée il commença à faire de la poésie et donnait des poèmes à l'*Ulela*, le magazine du lycée, ou au *Fox Family Magazine*, auquel son jeune frère collaborait aussi.

Ce fut donc au terme de l'année scolaire de 1884 que la vieille Mme Drewett leur prit un logement à Londres, au 49, St. Stephen's Avenue, Uxbridge Road, Shepherd's Bush.

Et, en pieuse chrétienne qu'elle était, la vieille dame arrangeait des prières en famille dans la chapelle, et on lisait des passages de la Bible. Les trois frères étaient tenus d'y assister et quelquefois Beno conduisait la cérémonie. Un jour à l'heure de la prière, Mano, d'humeur insolente, dit que c'était bien fait pour le vieux Moïse si le peuple lui avait désobéi. Sur ce, furieuse, la vieille dame déclara qu'elle ne pouvait vivre sous le même toit que des incroyants, parce que ce toit pourrait bien leur tomber dessus. Et elle partit vivre ailleurs. Sri Aurobindo, après avoir raconté cet incident à Purani et d'autres personnes en présence, ajouta : « Je fus infiniment soulagé, et reconnais-

43. Sur un exemplaire d'*Alceste d'Euripide*, dont il se servait à l'école, on lit : « M. Ghose, été 1884, lycée de Manchester » (*Collected Poems*, M. M. Ghose, tome II).

sant à Dada⁴⁴. Nous entrions maintenant dans la période agnostique de notre développement. Le fils de la vieille dame, M. Drewett, ne s'était jamais mêlé de ces questions parce que c'était un homme de bon sens. Mais il était parti en Australie. »

Sri Aurobindo expliqua quel humble garçon il avait été. « À cette époque je ne me préoccupais pas particulièrement de dire la vérité, j'étais de fait très poltron, et faible de constitution physique. Seule ma volonté était remarquable. Personne n'aurait pu se figurer que [plus tard] j'irais risquer la potence ou créer un mouvement révolutionnaire. Pour ma part, j'ai dû commencer avec toute l'imperfection humaine et éprouver toutes les difficultés avant d'incarner la Conscience divine. »

44. Frère aîné (Manmohan).

17

Manmohan

Ne me prenez point en aversion à cause de mon teint,
Sombre livrée du soleil de bronze !

« **A** ces mots, prononcés comme sous l'effet d'un élan incoercible, d'une voix basse et vibrante qui elle-même semblait de feu, toutes les têtes de la classe se retournèrent », écrivait Robert Laurence Binyon dans sa préface aux *Songs of Love and Death*, un recueil de poèmes de Manmohan Ghose. « Au fond de la pièce, derrière tout le monde, la chevelure épaisse tombant de part et d'autre de son front, les yeux noirs et brillants, était assis un jeune Indien. C'était lui qui nous avait fait sursauter avec ses accents passionnés. D'où venait-il ? Comment s'était-il mystérieusement joint à nous ? Je m'abuse peut-être, mais autant que je me souviens c'est ce jour-là que je vis Manmohan Ghose pour la première fois — une apparition

inexplicable venue d'un hémisphère inconnu. L'Orient légendaire semblait avoir brusquement projeté une part de lui-même dans le petit monde de notre vie quotidienne et ses études monotones, le perturbant avec de la couleur, du mystère, du romanesque. [...] Il ne faut pas s'imaginer que ces lignes de Shakespeare étaient "tombées du ciel" sans raison, dans le seul but de braver un silence. Ils vinrent avec un à-propos saisissant, et en écho à une question. C'était à St. Paul's School [...]. J'étais alors en classe préparatoire, avec le professeur principal M. Lupton, lequel en la circonstance lisait *L'Énéide* avec nous [...] et à ce moment-là, il venait de suggérer que "livrée" serait un terme plus somptueux, plus virgilien que vêtement ou costume. Quelqu'un parmi nous pouvait-il rappeler un usage semblable de ce mot dans nos classiques ? Il marqua un temps pour laisser la place à une réponse, s'attendant sans aucun doute à en être réduit, comme d'habitude, à fournir la bonne citation lui-même. Mais cette réponse vint et je pense qu'il fut juste un peu décontenancé lorsque la prière du Prince du Maroc résonna avec une telle intensité de ton dans la classe silencieuse et étonnée. Cette émotion dramatique avait quelque chose de peu anglais ! Nous n'étions pas habitués à ce genre de choses. »

L'« apparition », Manmohan Ghose, était entrée à St. Paul en classe préparatoire comme boursier.

Au fil du temps, Binyon et Ghose nouèrent une grande amitié, qui mûrit ensuite pour devenir celle de toute une vie. Et nous en récoltons de beaux fruits car les lettres de Manmohan à Binyon constituent une mine de renseignements sur les déplacements des trois frères en Angleterre — dont toutes traces auraient été autrement effacées. Nous pui-

serons sûrement souvent dans ce trésor. Pour l'instant continuons avec la préface de Laurence :

« Il vivait dans un meublé avec ses deux frères, mais quelle était sa situation exacte au moment de son arrivée en Angleterre, et comment il se retrouva à St. Paul — je ne crois pas lui avoir jamais demandé. S'agissant de St. Paul, il arrivait de temps à autre au directeur, personnage remarquable et redoutable, connu pour son intuition, de faire passer, avec ses raisons bien à lui, sans préavis et au milieu d'un trimestre, un élève qu'il sentait prometteur dans une classe supérieure : ce qui ne rend pas si improbable que cela le fait que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais posé les yeux sur Manmohan Ghose avant ce fameux matin où nos têtes se tournèrent toutes vers cet étrange nouveau venu. Mais je ne savais pratiquement rien d'autre sur Ghose. Son enthousiasme pour la littérature suffisait à ma curiosité. »

Manmohan était déjà versé en lettres grecques et anglaises lorsqu'il arriva à St. Paul's School à Londres.

Aravinda A. Ghose et Manmohan furent tous deux admis à St. Paul en septembre 1884. L'emplacement d'origine de l'établissement, fondé en 1509, était proche de la cathédrale St. Paul. Mais comme le bâtiment avait brûlé, l'école s'était relogée à South Kensington en 1884 — tout juste avant la venue des deux frères. Elle se trouvait à environ un kilomètre et demi de Sheperd's Bush, où Mme Drewett mère leur avait loué un logement, aussi les deux garçons se rendaient-ils à St. Paul à pied ou en autobus.

Nous ne savons pas s'ils se sentaient plus heureux dans leur nouvel environnement. Naturellement Londres, alors la plus grande ville et le plus grand port du monde, offrait avec ses palais, musées, abbayes et cathédrales des spectacles plus

prestigieux que Manchester. Mais les frères n'avaient certainement que peu d'occasions de les admirer, car ils passaient la majeure partie de leur temps dans les faubourgs, là où des rangées de maisons étroites s'étiraient à perte de vue ; leur tristesse, que des couleurs criardes tentaient vainement de cacher, était à son comble lorsque le célèbre brouillard londonien enveloppait tout d'une grisaille épaisse. « Des kilomètres de briques sans âme et de macadam impeccable » : ce fut l'impression glacée que la fière cité laissa au jeune Ara.

Cependant, la question demeure : qui emmena les deux garçons à St. Paul à Londres ? On l'ignore. Mais puis-je avancer une hypothèse personnelle ? Le directeur, le professeur F. W. Walker, dont Binyon parle en des termes si enthousiastes, fut désigné à la tête de St. Paul en 1876 ; à l'époque l'école n'était guère florissante. Le choix de la direction se porta sur le professeur Walker qui s'était fait remarquer par sa façon d'administrer le lycée de Manchester. Il est tout à fait plausible, par conséquent, que Walker et Drewett se connaissaient très bien. Et, sûrement, avant de partir pour l'Australie, le pasteur Drewett aura-t-il voulu laisser ses protégés en de bonnes mains, en faisant le nécessaire pour les faire entrer à St. Paul. Il aura parlé, en outre, des facultés intellectuelles supérieures du plus jeune d'entre eux, Aravinda Akroyd Ghose.

Sous la conduite émérite du professeur Frederick William Walker (1830-1910), St. Paul's School commença à prospérer. Son intelligence, son travail acharné et son dévouement en firent une institution de renom. Après avoir dirigé le lycée de Manchester de 1859 à 1876, il servit à St. Paul de 1876 à 1905.

De St. Paul, Manmohan entra à Christ Church à Oxford comme boursier en octobre 1887. Il obtint une mention bien au premier degré de la licence en lettres classiques. Il ne



*Une « rue des taxis » très animée dans le centre de Londres
au siècle dernier*

gagna aucun prix ni médaille, ni ne resta pour terminer sa licence, coupant court à sa carrière d'Oxford en mai 1890.

Cependant, il « émigra dans le groupement des étudiants hors *College* en 1893. En décembre de cette même année, il passa les examens en lettres classiques et en histoire et fut déclaré admissible à la licence de lettres. Il obtint ce diplôme le premier mars 1894 ».

St. Paul's School

À ST. PAUL'S SCHOOL, les trois trimestres commençaient respectivement en janvier, avril et septembre ; la majorité des nouveaux venus arrivant en septembre. M. M. Ghose et A. A. Ghose entrèrent tous deux au début du trimestre d'automne de 1884. Tandis qu'on indiquait « W. H. Drewett » comme tuteur de Mano, Sri Aurobindo fut enregistré sous « M. Akroyd » : Ghose Aravinda Ackroyd.

A. A. Ghose fut admis à St. Paul sur concours comme boursier. Les boursiers recevaient un versement couvrant une partie de leurs frais de scolarité, et on les tenait pour l'élite intellectuelle de l'établissement.

Ce fut le directeur, le professeur Walker, qui fit passer l'examen à Sri Aurobindo. Il trouva que le garçon avait des bases si solides en latin et dans d'autres matières qu'« il s'occupa lui-même d'apprendre le grec à Aurobindo et le

poussa ensuite rapidement dans les classes supérieures de l'école ».

Le professeur avait « une allure lourde, impressionnante, une barbe blanche broussailleuse, des yeux brillants, une voix sonore, et il dégageait une forte odeur de feuilles de havane », se rappelle Laurie Magnum⁴⁵, « il était d'une bonté immense, connaissait chacun parfaitement bien, c'était un humaniste accompli, un ennemi redoutable mais un ami infailible, d'une énergie inépuisable, il ne supportait pas l'indolence ».

Le professeur Walker ne se chargeait jamais des classes ordinaires. Il avait sa méthode d'enseignement bien à lui, et une étrange finesse de perception des points forts comme des faiblesses d'un élève. « Le professeur n'assurait jamais des cours à heures fixes, mais participait à ceux de la classe "spéciale", entrant et sortant à son gré. [...] La "spéciale" se composait de deux groupes de garçons : les nouveaux arrivants, et ceux qui étaient en transition d'un niveau à un autre. Ils étudiaient dans la salle commune, effectuaient seuls diverses sortes d'exercices et recevaient un enseignement individuel et non collectif. M. Walker y passait pour contrôler leurs devoirs, et pouvait se faire ainsi une opinion sur les capacités d'un garçon dès le début de sa scolarité. Une fois celles-ci estimées en toute impartialité, l'élève était placé dans la classe jugée adéquate. De cette façon aucun garçon ne commençait systématiquement sa scolarité au bas de l'échelle, et beaucoup se virent épargner un trimestre ou plus dans une année où l'essentiel du

45. Dans un article daté de 1933 et intitulé « St. Paul's School il y a cinquante ans », reproduit par Purani dans son *Sri Aurobindo in England*.

travail aurait été trop facile pour lui. La plupart, cependant, étaient des éléments exceptionnellement doués qui pouvaient, grâce à une ou deux sessions de cours individuels, sortir de l'école plus rapidement que s'ils avaient sauté une ou deux classes. Ceci avait au moins trois grands avantages pour les meilleurs : cela leur épargnait l'usure du passage dans les années successives, évitait que leur intérêt ne fléchisse avec des tâches trop faciles pour eux, et les amenait rapidement aux niveaux supérieurs, où le travail avait un intérêt en soi. »

C'est ainsi que A. A. Ghose, auquel le pasteur Drewett n'avait pas appris le grec, reçut des leçons particulières en cette matière dans la classe « spéciale », et, que, comme l'on trouva qu'il était d'une intelligence hors du commun, il fut vite propulsé dans les classes supérieures.

Les années de formation les plus importantes de la vie de Sri Aurobindo se passèrent donc sous l'influence de deux Anglais, le pasteur Drewett et le professeur F. W. Walker. Lorsqu'il quitta St. Paul's School, Sri Aurobindo était un jeune homme de dix-sept ans.

Comment cela se passa-t-il pour A. A. Ghose durant ces six années à St. Paul ? « Jusqu'à l'âge de quinze ans, on me regarda comme un élève très prometteur. Ensuite je perdis cette réputation. Les professeurs disaient que j'étais devenu paresseux et que mon niveau baissait. »

Nirod, un des médecins qui prenaient soin de Sri Aurobindo, lui demanda : « Mais comment cela se fait-il ? »

Sri Aurobindo répondit : « Parce que je lisais des romans et de la poésie. Je travaillais un petit peu seulement en période d'examens. Mais lorsque de temps à autre je composais des

vers en grec ou en latin, mes professeurs se lamentaient de me voir ne pas me servir, par paresse, de mes dons remarquables. »

Un simple coup d'œil sur ses bulletins scolaires appuiera les souvenirs de Sri Aurobindo un demi-siècle plus tard.

A. A. Ghose entra à St. Paul's School en classe terminale, monta de la terminale en première année de classe préparatoire en 1885, puis en deuxième en 1886, et enfin en classe supérieure en 1887.

Classe Préparatoire, Noël 1885

Grec & Latin	Français	Théologie & Anglais	Mathématiques	Remarques générales
7 ^e Excellents progrès.	Très régulier.	4 ^e -3 ^e Bonnes connaissances en histoire.	Au-dessus de V 12 ^e Bon.	Un élève qui promet beaucoup. Un des meilleurs en histoire

L'histoire semble avoir été une matière de prédilection du garçon.

Classe Préparatoire, juillet 1886

Grec & Latin	Français	Théologie & Anglais	Mathématiques	Remarques générales
3 ^e Extrêmement satisfaisant ; Composition : bonne.	Bon.	3 ^e Très satisfaisant.	VI 15 ^e Assez bien.	C'est le plus jeune garçon de la classe ; donne de grandes espérances

Puis l'élève se retrouva en préparatoire, il avait quinze ans.

Classe Préparatoire Supérieure, décembre 1887

Latin	Grec ou sciences	Français	Théologie & Anglais	Mathématiques
Des lacunes pour ce qui est des connaissances, mais bon style — en particulier de temps en temps en poésie.	Irrégulier : fait de l'excellent travail par moments.	Très grands progrès ; ne parle pas encore très couramment & fait encore des fautes, travaille très dur.	Anglais souvent extraordinairement bon.	Des progrès.

Qu'à Manchester et à St. Paul's School Sri Aurobindo concentrât toute son attention sur les lettres classiques, nous le savons fort bien maintenant. Mais « même à St. Paul's School, dans les trois dernières années, il se contenta de suivre ses cours et consacra le plus clair de son temps libre à des lectures d'ordre général, en particulier la poésie, littérature et fiction anglaises, la littérature française et l'histoire antique, médiévale et contemporaine de l'Europe. Il eut aussi des périodes où il se mit à apprendre l'italien, un peu d'allemand, ainsi que quelques notions d'espagnol ». Il passait aussi beaucoup de temps à écrire de la poésie.

Classe Préparatoire Supérieure, juillet 1888

Latin	Grec ou sciences	Français	Théologie & Anglais	Mathématiques
Maintient à peine le niveau acquis.	Se donne moins de mal qu'avant, je pense.	Toujours très en retard.	Bon anglais mais style trop fleuri.	Lents progrès.

C'est qu'en réalité « les études scolaires à cette période ne l'occupaient que très peu ; il les trouvait déjà faciles et ne jugeait pas nécessaire de s'y attarder plus que cela ». Pour ce qui est des mathématiques, Sri Aurobindo dit en plaisantant : « Euclide était assez mauvais. Quand Riemann fit son apparition, il fut temps pour moi d'abandonner les mathématiques. » Et pourtant il n'avait pas seulement de bonnes bases en algèbre et en géométrie, mais il avait aussi suivi deux années de cours de « conique analytique ».

Puis vint le dernier trimestre, et il avait atteint ses dix-sept ans. Il accorda plus d'attention à ses études, car il avait besoin d'obtenir une bourse pour aller à l'université.

Classe Préparatoire Supérieure, Noël 1889

Latin	Grec ou sciences	Français	Théologie & Anglais	Mathématiques
S'est repris en composition.	Plus de travail et meilleur à tous niveaux.	Amélioration incontestable ce trimestre.	V. Bien.	V. Honnête. A fait des progrès considérables.

Tout de même, en dépit de son démenti ultérieur, Aravinda A. Ghose gagna le prix Bedford en histoire. En 1889 il fut deuxième à l'épreuve du prix Butterworth « pour sa connaissance de la littérature anglaise, notamment de Shakespeare ».

Seulement Shakespeare ? Non, non ! Il se distingua dans un débat sur « l'inconsistance des opinions politiques de Swift », c'était le 5 novembre 1889 au cours d'une réunion du cercle littéraire de l'école ; le 19 novembre, il participait à une discussion sur Milton — A. A. Ghose était un membre

actif de ce cercle. Déjà en 1887, il s'était joint à l'Union, un autre club de St. Paul. Et, oui, bien qu'il ne parlât pas très couramment et fît des fautes en français, il fit un discours au sein du Cercle de débat français de l'école, soutenant la motion « *Que la langue de Volapuk⁴⁶ devrait être étudiée par tout le monde* ». En fait, il avait une grande connaissance du français, et à une certaine époque sa maîtrise fut telle qu'il écrivit même des poèmes dans cette langue, dont deux fragments au moins nous sont restés. Dans l'un d'entre eux, un ermite invoque les dieux :

Vous qui brisez la loi de la nuit éternelle !
Ô vous qui appelez à vos sommets ardens
Les pantins de la terre [...]

Une fois de plus les faits donnaient raison au professeur Walker à propos de son élève : Aravinda Ackroyd Ghose gagna de nombreux prix, et obtint une bourse au *King's College* à Cambridge. Nous y viendrons. Mais il nous faut aussi découvrir les conditions de vie des trois frères en Angleterre durant ces années.

Et, euh, j'oubliais de mentionner ce charmant secret que Purani nous dévoile. Il dit que Sri Aurobindo « garda pendant des années une édition illustrée des *Mille et Une Nuits* qu'il avait lui-même choisie à l'occasion d'un prix ». Dinendra Kumar Roy, qui demeura deux ans à Calcutta pour aider Sri Aurobindo à améliorer son bengali, se rappelle avec enthousiasme de cette édition de luxe. « Jamais je n'avais vu

46. Une langue fabriquée, comme l'esperanto, et créée quelques années auparavant.

une édition aussi volumineuse des *Mille et Une Nuits*, c'était comme le *Webster* en seize volumes ! Et avec d'innombrables illustrations. »

Quant au professeur F. W. Walker, il plaçait A. A. Ghose au-dessus de tous les garçons exceptionnellement doués auxquels il lui avait été donné d'enseigner. B. C. Pal, dans ses *Portraits littéraires*, nous apprend, à propos de Sri Aurobindo, que « l'on rapporte que l'ancien directeur de ce lycée aurait dit [en 1908] que de tous les élèves qui étaient passés par ses mains dans les vingt-cinq ou trente dernières années, Aravinda était de très loin celui qui était doté des capacités intellectuelles les plus riches ».

St. Paul's School montra sa fierté dans sa liste des anciens élèves en détachant les bulletins de classe de Sri Aurobindo des carnets de l'école, avec ceux de deux autres anciens élèves, Gilbert Keith Chesterton et Field Marshall Montgomery.

Promenades de Vacances

QUE faisaient les garçons pendant les congés scolaires ? Des lettres de Manmohan⁴⁷ à son ami poète Laurence Binyon, nous déduisons qu'au moins pour les longues semaines d'été, ils se rendaient dans des stations soit de montagne soit balnéaires. S'échapper de Londres devait être un soulagement.

La première lettre, datée du mardi 10 août 1886, vient de Keswick (c/o Miss Scott, Ambleside Road) où les frères passaient leurs vacances cet été-là. Les deux amis étaient encore à St. Paul's School à cette époque.

« Je suis désolé que tu ne puisses venir dans cette région des lacs — mais je comprends parfaitement les problèmes que pose la dépense y compris celle des bagages, car nous sommes passés par là. Et le Derbyshire, je puis te le dire par

47. *Collected Poems*, Manmohan Ghose, Vol. I (université de Calcutta, 1970, édition de Lotika Ghose).



Un paysage du « Lake District » au début du siècle

expérience, est l'un des plus jolis comtés de l'Angleterre pourvu qu'on choisisse le bon secteur. Je suis resté un été tout entier à Mallock Bank ; de là on peut entamer une randonnée magnifique — mon frère, moi et un autre gentleman avons pris le train pour Monsel Dale, de Monsel Dale nous nous étions engagés à pied dans la vallée de Castleton, avons dormi dans une auberge très confortable, et étions repartis le lendemain matin vers Kinder Scout puis Hayfield et ensuite Chapel-on-the-Frith d'où nous avons pris le train du retour. Je vous conseille cette promenade, à toi et ton frère. [...] Mes frères vont bien et sont ravis. »

La lettre suivante vient aussi de Keswick, datée du vendredi 13 août. « Nous pensons rester ici jusqu'à mardi pro-

chain, pas plus, ensuite nous irons au bord de la mer, à St. Bees, où nous avons séjourné l'année dernière ; en effet nous avons eu beaucoup de mal à trouver où loger à Keswick.

« Nous avons eu un temps très pluvieux et instable dernièrement [...]. Il y a peu moi et mon plus jeune frère sommes allés à Thirlmere, avec Helvellyn se dressant d'un côté tout le long du chemin, mais nous n'avons pas vu le lac qui est très joli, car ce temps triste et brumeux a tourné à la pluie alors que nous étions à un mille de notre but, et nous avons été obligés de faire demi-tour. »

Là, Manmohan, qui approchait la vingtaine d'années, vagabondait, rêvassait, ou écrivait des vers si l'envie lui en prenait. Sri Aurobindo se souvenait de ces promenades. « Il arrivait que Manmohan soit pris de maladie poétique, » dit-il avec un sourire évocateur. « Une fois nous traversions le Cumberland à pied. Et à un moment nous nous sommes aperçus qu'il était resté un demi-mille en arrière, à flâner tout en soupirant de la poésie à voix basse. Il y avait un coin dangereux en face de lui, aussi nous nous mêmes à lui crier de revenir en vitesse. Mais il n'y prêta pas attention, continua de murmurer ses vers et nous rejoignit de son pas nonchalant habituel. »

La troisième lettre de Mano depuis Keswick est datée du lundi 23 août. « Vendredi nous nous sommes rendus tous trois, avec un gentleman, au lac de Thirlmere — le suivant jusqu'à son milieu du côté ouest qui est bordé de sapins. Thirlmere est un beau lac, merveilleusement tranquille et serein, il s'étend entre Helvellyn à l'est et une haute rangée de montagnes à l'ouest, ses rives sont boisées tout du long et les arbres s'étalent jusque sur les pentes des collines. Nous l'avons traversé en son milieu par les "Ponts", et sommes

revenus par la belle vallée de St. John puis un chemin qui contourne Naddle Fell. Arrivés à la maison à dix-huit heures, nous avons avalé un énorme goûter (à nous quatre nous avons terminé deux imposantes miches de pain).

« Samedi nous sommes allés à Watendlath qui est assurément l'endroit le plus joli que j'aie vu dans la région des lacs jusqu'à présent. C'était une très belle journée, et notre petite équipe a démarré à neuf heures trente. Il y avait deux dames, et naturellement on ne pouvait pas faire une très grande marche. Escortées de mon frère aîné, elles sont parties en voiture jusqu'à Rosthwaite en passant par Borrowdale, puis ont traversé la montagne à pied en direction de Watendlath. Mon jeune frère, moi, et le même gentleman, avons longé le lac Derwentwater et grimpé par la forêt de Barrow sur une montagne escarpée de Watendlath. Le paysage y est tout à fait alpin (seule la neige manque), la roche est à pic à un endroit, les bois sont très denses, s'élevant à plus de mille pieds au-dessus de la vallée de Borrowdale, tandis que plus haut les montagnes sont couvertes d'une merveilleuse bruyère en fleur. [...] Nous nous sommes tous retrouvés sur celle qui domine Watendlath, avons pris le thé dans une ferme, et entamé le chemin du retour sans nous presser par la forêt de Barrow pour arriver à dix heures du soir [...]. »

Le lundi fut une belle journée et ils firent une longue excursion jusqu'au col de Sty Head. « Nous y sommes allés par un jour où l'atmosphère était extrêmement transparente, avec "un bain vif d'air translucide" et tout le long du chemin nous pûmes voir le littoral du Cumberland et le large. »

Il terminait sa lettre sur ces nouvelles : « Nous n'allons pas rester à Keswick beaucoup plus longtemps, très probablement seulement jusqu'à la fin de la semaine. Nous nous dis-

persons — mon frère aîné rentre à Londres pour préparer un examen et nous deux gagnerons quelque endroit sur la côte, sans doute pas à St. Bees. »

L'année suivante, quand Binyon alla passer ses vacances d'été dans la région des lacs, Mano, après lui avoir suggéré un certain circuit, ajouta : « Tu devrais le faire uniquement de jour, car nous, qui revenions par le col de Sticks et nous rendions à Ullswater par le contrefort de Helvellyn, nous étions mis en route trop tard et fûmes surpris par la nuit dans le col, nous descendîmes en craquant des allumettes pour trouver notre chemin et grâce aux bâtons plantés dans le sol pour guider les carriers dans la neige — au risque de nous rompre le cou à chaque pas. »

Ne venons-nous pas de faire quelques charmantes promenades, et de voir les paysages enchanteurs que Sri Aurobindo contempla il y a plus d'un siècle ? Sri Aurobindo était un grand marcheur, il l'a toujours été.

Une autre année, un autre endroit. Cette fois-ci A. A., B. B. et M. M. étaient à Londres, dans le même appartement que la vieille Mme Drewett avait loué. Les trois lettres suivantes de Mano à L. Binyon ont été écrites depuis le 49 de la St. Stephen Avenue, Uxbridge Road.

« 15 avril. C'est vraiment sinistre ici pendant les vacances, bien plus que pendant les périodes scolaires, car il n'y a personne à qui parler. [...] J'ignorais jusqu'à il y a peu que mon père était bouddhiste, et même qu'il avait une quelconque religion ; c'est curieux de dire qu'il l'est, son grand intérêt pour la science semble l'y avoir conduit en partie. Il croit que toutes les forces de la nature et les âmes humaines se fondront en Dieu, une théorie que je trouve très étrange. C'est la doctrine du Nirvana. » Hem...

La lettre suivante est datée du mercredi 20 avril 1887. Mano raconte à Laurence : « Tu es le seul à m'encourager à écrire [des poèmes]... Mes frères y sont tout à fait indifférents. » Vraiment ? Parce que dans une autre lettre, il dit : « Mon frère m'a fait une fois la remarque qu'il pensait que j'imitais Matthew Arnold dans de nombreux poèmes. » Les examens finaux se profilaient. « Je suis si impatient d'en arriver au moment où je pourrai quitter cet endroit pour Oxford. Si seulement ce jour était proche ! mais je ne pense pas que j'aurai une bourse aussi rapidement que toi. » Il se trompait, car il obtint une bourse l'année même au Christ College, tandis que son ami Laurence Binyon n'entra au Trinity College, Oxford, que l'année suivante, en 1888.

Les mois passaient, arriva juillet, M. M. Ghose était maintenant un ex-élève de St. Paul's School, alors que son jeune frère A. A. Ghose se trouvait en classe préparatoire et aurait encore deux ans à y passer pour terminer ses études. Mais pour l'instant, c'étaient les vacances ! Mano écrit à nouveau depuis la St. Stephen's Avenue et sa lettre est datée du premier juillet.

« Merci beaucoup pour ton mot et les adresses. Puisque tu dis que Littlehampton est si cher (et que les sanitaires sont médiocres) nous avons opté pour ta suggestion, St. Leonard. Je crois que mon frère a déjà écrit ; mais nous ne pourrons quitter Londres qu'à la fin de la semaine, au mieux. [...] Je n'aurais jamais imaginé que "Pan" apprécie si bien ta poésie. Dans son rapport sur moi cette fois il me félicite pour ma bourse et note que j'ai fait des progrès rapides — un curieux revirement : le précédent disait "progrès lents mais réguliers". Je ne t'ai pas parlé du dîner d'adieux chez Cookson. Le repas était somptueux, royal. [...] On y a chanté plusieurs

chansons à boire — dont certaines plutôt immorales à mon avis, et Cookson m'a demandé très sérieusement de leur chanter une chanson indienne. J'étais sur le point de réciter les premiers vers d'une épopée sanscrite, mais après réflexion j'ai préféré m'en abstenir. Tout s'est très bien passé — et finalement Cookson m'a fait ses adieux en me souhaitant de réussir à l'université.

« Ma situation, soit dit en passant, est très floue pour le moment : je ne sais pas si après tout je vais pouvoir conserver ma bourse, parce que mon père connaît des difficultés financières, et s'il ne peut pas m'aider, quatre-vingts livres ne me suffiront pas à Oxford — l'endroit le plus cher du monde. » Il lui fallait « presque deux cents livres par an » pour pouvoir y rester.

« Je vais à Oxford la semaine prochaine pour me rendre compte s'il existe quelque moyen de m'aider moi-même, ou de trouver un soutien. » Mano essaya d'avoir un travail au British Museum, mais comme ils avaient besoin d'un spécialiste en sanscrit, il ne fut pas embauché.

Sa lettre du 28 juillet nous en apprend davantage : « Sois certain que je vais faire tout mon possible pour aller à Oxford. Mais je me retrouve dans une situation assez étrange. Mon père veut que je rentre en Inde, que je m'échine dans le métier d'avocat, et que je devienne un grand homme comme lui. Il a des problèmes en ce moment et s'il ne peut contribuer à mes frais pour l'université il consentira peut-être à ce que je reste en Angleterre en essayant de trouver un emploi de fonctionnaire pour gagner un peu d'argent. [...] »

Comme St. Leonard était complet, les frères écrivirent à une autre adresse à Hastings. « Nous avons reçu la réponse d'Hastings, et les tarifs étant modérés, nous avons décidé d'y

aller. Mes frères vont sûrement partir lundi, mais moi, comme je dois aller à Oxford ce jour-là, je ne pourrai pas y être avant mardi. C'est au 2, Plynlmmon Terrace. »

Sa lettre se termine sur une évocation de la « promenade de Gresidale » que Binyon avait faite. « C'est l'un des endroits où je ne suis pas allé, mais mes frères oui, et ils s'en sont tout de suite souvenus lorsque je leur ai parlé de la fausse route que tu décris ; seulement ils avaient descendu ce chemin au lieu de le monter. »

Dans une autre lettre depuis Hastings dans le Sussex, en 1887, il y a bien du neuf. « J'avais tout juste l'intention de t'écrire, quand ta lettre est arrivée (ainsi que le *Byron* de Swinburne, dont je te remercie beaucoup). Je viens de recevoir un courrier de mon père, et je voulais t'annoncer la bonne nouvelle, il consent volontiers à ce que je reste en Angleterre, et que je me lance dans la littérature puisque c'est ma voie. Il ajoute qu'il aimerait que j'aie à Oxford, mais que ses moyens ne sont pas suffisants pour m'y maintenir longtemps. »

Mano poursuit : « Tu me demandes de t'envoyer tout ce que j'aurai écrit. J'ai composé un assez long poème lyrique (très mauvais)... et une autre poésie — et aussi un sonnet terriblement édifiant écrit dans le but moral d'être inséré dans un magazine scolaire : on m'a prié de faire quelque chose pour l'*Ulula*, le magazine du lycée de Manchester. »

La chaleur des jours précédents avait disparu. « Ce matin il y a eu un orage terrible. On aurait dit que le tonnerre cognait, lézardait, crevait, qu'il déchirait entièrement le ciel par instants, secouant la maison comme est secouée une feuille sur son arbre au milieu de la tourmente d'un vent pressé, grondant et chargé de pluie. »

Dans sa dernière lettre postée du Sussex, Manmohan dit :
« Nous allons nous attarder à Hastings encore un peu plus
d'une semaine. J'aimerais partir avant mais nous attendons
l'argent de mon père afin de payer le loyer ici. Aussi prolongeons-nous un peu le séjour. [...] Nous rentrons à Londres
mardi prochain. »

Les Dures Réalités

« **M** AIS quelles drôles d'idées encore une fois ! — que je serais né avec une nature supramentale et que j'ignore tout des dures réalités ! » Sri Aurobindo répondait aux doléances de Dilip (« Après tout, c'est nous qui souffrons, pas vous... si éloigné de cet âpre bas monde », etc.) « Grand Dieu ! Toute ma vie n'a été qu'une lutte contre les dures réalités — depuis les privations, la faim en Angleterre, les dangers permanents et l'acharnement des difficultés jusqu'aux difficultés bien plus grandes encore, extérieures et intérieures, qui surgissent sans arrêt ici à Pondichéry. Ma vie a été une bataille ; le fait que je la mène maintenant depuis une chambre à l'étage et avec des armes spirituelles aussi bien que d'autres n'altère en rien son caractère. Mais naturellement, comme nous ne l'avons pas crié sur les toits, il va de soi, je suppose, que les gens pensent que je vis dans un pays idyllique, auguste, splendide et lotophage où nulle dure réalité de la vie et de la

nature ne vient se montrer. Mais quelle illusion tout de même ! » Oh ! c'est si poignant.

Même avant le départ du couple Drewett pour l'Australie, les envois du docteur Krishna Dhan Ghose étaient devenus irréguliers, et au fil du temps, ils se firent de plus en plus rares, jusqu'à ce que finalement ils cessent presque tout à fait. C'est ainsi que, pendant des années, les trois frères ne durent compter que sur leurs propres ressources ou à peu près, puisque leur père était incapable de pourvoir convenablement à leurs besoins les plus élémentaires.

Lorsqu'en 1887, la question de l'entrée de Manmohan à l'université se pose, au lieu de soulever des objections, le docteur Ghose encourage son fils à voler de ses propres ailes ; dans l'une de ses lettres à Binyon depuis Hastings, Mano cite son père : « Cependant, dit-il, je suis prêt à ce que tu tentes ta chance et comptes sur tes propres initiatives dans le monde littéraire. Tu ne cours guère le risque de mourir de faim avec un de ces emplois, à condition de ne pas te marier. Mais tu ne dois pas abandonner tes études pour obtenir un travail. Tu dois être admis en sanscrit et l'apprendre. Aussi ferai-je de mon mieux pour te permettre une ou deux années d'université. [...] Tu vois donc que je ne m'oppose pas à cela, pourvu que *tu sois certain d'obtenir une promotion rapidement*. Si tu peux réaliser ce projet et avoir un logement à Londres pour ton frère et ta sœur, cela fournira peut-être d'excellentes facilités pour leurs études. » Mano ajoute : « Je te livre ceci dans les termes de mon père, afin que tu puisses mieux comprendre la situation. Tu ne savais peut-être pas que j'ai en Inde une petite sœur (elle a presque onze ans maintenant) et un frère âgé

de huit ans. On peut vraiment dire de mon père qu'il est d'un caractère "conscientieux". Il est décidé à leur donner une bonne éducation, bien qu'il peine sous une masse de problèmes. Ce doit être un homme aux nerfs d'acier. Il me serait impossible de te raconter seulement la moitié de ses souffrances, mais il est déterminé à tenir. En fait il dit : "Mon corps est endurci autant que mon esprit d'avoir traversé toutes les épreuves que j'ai subies." Je ne puis qu'être rempli de fierté et d'admiration devant ce sacrifice de soi intrépide et cette persévérance héroïque. »

Manmohan demande à son ami ce qu'il pense de ses perspectives d'avenir, en lui faisant part de son anxiété : « Voistu j'ai aussi pour but de satisfaire à ce projet de mon père : faire de mon mieux pour avoir un toit pour ma sœur et mon frère comme il le suggère (après Oxford), car je sais que leur éducation est très chère à son cœur, bien qu'il en parle peu. En même temps je veux le débarrasser de moi, et alléger son fardeau. Aussi, pour cette raison, je compte ne rester que peu de temps à Oxford, bien que ce serait un avantage d'obtenir un diplôme. »

Le père de Manmohan était peut-être endurci, mais c'était aussi un homme de bon sens. Comme le disait Sri Aurobindo, « il forgeait de grands espoirs pour ses fils, attendait de nous que nous devenions des hauts fonctionnaires⁴⁸, mais il pouvait pourtant être tout à fait raisonnable. Quand Manmohan lui écrivit qu'il voulait être poète, mon père ne s'y opposa pas ; il répondit qu'il n'y avait aucun mal à cela. Seulement il n'envoya plus d'argent ».

48. Des membres de l'*Indian Civil Service* [le service d'administration de l'Inde anglaise].

Sri Aurobindo raconta un jour à Barin qu'une année, leur père ne leur adressa que cent livres sterling au lieu de trois cent soixante.

De toute façon les frères ne pouvaient plus se permettre de garder l'appartement de la St. Stephen Avenue. Sir Henry Cotton⁴⁹ était un ami du docteur Ghose. Son frère, James S. Cotton, apporta son aide aux trois étudiants étrangers. Secrétaire général du Club des Libéraux de South Kensington, il y offrit un poste d'assistant à Benoybhusan avec un salaire de cinq shillings par semaine et un logement au siège du club, au 128, Cromwell Road. Ils y demeurèrent de septembre 1887 à décembre 1889⁵⁰.

Dans une lettre sans date, de cette période, Manmohan décrit les bureaux du club : « Je t'écris pour te communiquer ma nouvelle adresse pour laquelle nous avons déménagé de la St. Stephen Avenue. Je te ferai visiter un jour ce logement, il est très différent de l'ancien, mais je crois que mes frères s'y habitueront vite. Bien sûr je vais (probablement) aller à Oxford dans un mois. Il y a un maudit chemin de fer derrière, mais

49. Sir Henry John Stedman Cotton (1845-1915) : il entra dans l'*Indian Civil Service* en 1867, se hissa à la fonction de premier secrétaire du Bengale en 1891, à celle de ministre de l'Intérieur du gouvernement indien en 1896 et préfet de l'Assam, poste qu'il garda de 1896 jusqu'à sa retraite en 1902. Dès qu'il entra dans cette dernière fonction, Sir Henry prit immédiatement des mesures pour améliorer la condition des travailleurs des plantations de thé de l'Assam, qui était misérable. C'était un fonctionnaire à l'esprit extrêmement large qui se fit un des grands champions du nationalisme indien, auteur du livre, *New India* [L'Inde nouvelle]. Il fut élu président de la vingtième session du Congrès national indien qui se tint à Bombay en 1904. C'est dans son discours présidentiel de cette session qu'il perçut pour la première fois l'idéal d'« une Fédération d'États libres et séparés, les États Unis de l'Inde ».

50. La lettre de Manmohan du 20 décembre 1889 vient de cette même adresse.

comme les trains roulent plus lentement que je ne m'y attendais, je peux m'en accommoder. Il y a une salle de lecture, et une autre où les membres du club se rencontrent et où sont données des conférences et je ne sais quoi encore. Tu te souviendras que cela donne sur la Gloucester Road, laquelle est bien sûr à l'opposé de la Grande Allée des jardins de Kensington. »

Beno et Ara avaient leurs chambres au dernier étage de l'immeuble. Il n'y avait ni appareil de chauffage ni âtre dans ces bureaux où ils dormaient. En réalité, il y avait à peine une chambre digne de ce nom. Pas de manteau pour protéger le jeune Ara âgé de quinze ans des rigueurs de l'hiver londonien. Leur subsistance ? « Durant toute une année, un ou deux sandwiches, du pain, du beurre et une tasse de thé le matin, et le soir du cervelas pour un penny constituaient toute notre nourriture », dira brièvement Sri Aurobindo.

Sri Aurobindo dresse un tableau évocateur des conditions dans lesquelles lui et ses frères durent vivre. « Nous avons vécu pendant un an avec les cinq shillings que mon frère aîné gagnait par semaine en aidant le secrétaire du Club des Libéraux de South Kensington, qui était le frère de Sir Henry Cotton. Nous n'avions pas de manteaux d'hiver. Nous prenions du thé, du pain et du jambon le matin, et quelques saucisses le soir. Manmohan ne put supporter ces privations, et alla dans une pension où il se débrouilla pour avoir à manger, bien que sans argent pour cela. » Sri Aurobindo fit toutes ses études de classe préparatoire supérieure tandis qu'il logeait là et dans ces conditions. Et il passa l'examen final avec brio.

Les frères tenaient leur père en haute estime et grande admiration. Sri Aurobindo n'exprima de peine devant l'attitude de son père qu'en deux occasions.

« Une fois, je fus dans l'incapacité de payer les droits de l'université, poursuivit-il, le doyen m'appela ; je lui dis que mon père ne m'avait pas envoyé ma pension. Il adressa une lettre à mon père, lequel envoya tout juste le montant des droits, et un sermon sur ma prodigalité. Cela m'attrista quelque peu, car nous vivions avec de si maigres subsides. »

Enlever le Garçon

A TRAVERS Sri Aurobindo et Manmohan nous avons très bien compris les difficultés financières de leur père. On sait pourtant qu'à partir de 1884, lorsque le docteur prend son premier poste de médecin-chef du district à Khulna, son salaire s'élève à six cent vingt-cinq roupies. En 1890 (alors qu'il est aussi magistrat honoraire de Khulna et Satkhira⁵¹), ses gains mensuels ont atteint les sept cent soixante-quinze roupies — une somme considé-

51. En regardant les registres on s'aperçoit qu'en juillet 1892 le docteur K. D. Ghose avait dix-neuf ans de service à son actif. À cette époque il cumulait plusieurs fonctions : « Commissaire au drainage des eaux, membre du conseil municipal ; chargé de la prison intermédiaire du district de Khulna ; magistrat honoraire du tribunal indépendant de Khoolna Sadar avec pouvoirs de magistrat de seconde classe, pouvoirs de juger sur le fait des délits tombant sous le coup de la Section 261 ; habilité à recueillir les dépositions en langue anglaise dans les cas criminels et aussi autorisé à siéger seul. »

nable pour l'époque où un paisa suffit à nourrir un homme. Alors, qu'est-ce qui n'allait pas ?

Il y avait, naturellement, le train de maison à Khulna pour maintenir le style de vie européen que le docteur affectionnait. À côté de la maison principale où il vivait — un cottage au toit de chaume au milieu d'un vaste terrain — se trouvaient plusieurs dépendances : une cuisine, un poulailler, une étable, une écurie pour les chevaux qui tiraient le tandem qui servait aux tournées quotidiennes du docteur, et évidemment, les logements de la nuée de domestiques qu'il employait. Sur le devant, un grand jardin abondant en fleurs accueillantes saluait gaiement les patients. Le docteur Ghose prêtait une attention personnelle aux animaux et au jardin, au lieu d'en laisser le soin à ses gens. Il différait en cela de la plupart de ses contemporains.

Mais c'est à sa nature généreuse que ses fils devaient très certainement leurs difficultés matérielles. « Il leur faisait faire leurs études en Angleterre, écrit B. C. Pal. Mais ses œuvres entamaient de façon si constante et aiguë ses revenus passablement élevés, qu'il ne pouvait pas toujours assurer la subsistance de ses propres enfants en Angleterre, fournir les fonds nécessaires à leur pension et frais d'études. Fils de parents relativement aisés, ils furent élevés dans une pauvreté presque abjecte, dans un pays inhospitalier où la richesse a tant d'importance, non seulement physiquement, mais aussi intellectuellement et moralement. »

N'oublions pas qu'en outre Krishna Dhan devait entretenir sa femme et les deux plus jeunes enfants, Sarojini et Barin. À Rohini, un village proche de Deoghar où vivaient les parents de Swarnalata, il avait loué un bungalow entouré d'un vaste terrain, avec des arbres fruitiers, un jardin d'agrément et un

potager. Les enfants grandissaient là en toute liberté. Il semble que les visites du père étaient bien rares. Le premier souvenir que Barin avait de lui s'apparente presque à un rêve. Un jour, les deux enfants jouaient dans le jardin lorsqu'un visiteur à l'air distingué arriva et entra. Un peu plus tard on les appela. « D'abord, » se souvient Barin qui nous offre là l'une des toutes premières scènes restées gravées dans sa mémoire, « Didi [la sœur aînée] et moi, nous nous mîmes à courir en rasant les murs, afin d'échapper aux bras tendus d'un homme avec une grande barbe qui s'avavançait vers nous pour nous serrer contre son cœur. Puis, je ne me rappelle pas quand exactement, vint le moment de notre tendre capitulation sous une masse énorme de jouets et de biscuits. Un souvenir flou, à moitié effacé s'attarde encore : moi assis sur les genoux de mon père, et sa longue barbe qui me tombe sur le corps. »

De voir ses deux enfants si négligés, si timorés, si maigres, à moitié affamés, et portant des vêtements si bizarres — Barin dans des culottes de golf qui ne lui allaient pas et Saro dans une robe d'une coupe étrange confectionnée par sa mère elle-même — dut percer le cœur du père. Et tous deux totalement analphabètes. Barin dit qu'il ne sut écrire, ni même lire, avant l'âge de dix ans.

Puis, un jour de 1888, alors qu'il allait sur ses huit ans, « un loup entra dans la bergerie » pour reprendre les propres termes de Barin, et sa Didi était partie. Swarnalata avait laissé leur père emmener Saro à Khulna. Barin restait seul avec sa mère. *Pour deux ans.*

L'éducation de ses enfants, au sujet de laquelle il avait écrit à Mano, était ce qui tenait le plus à cœur à Krishna Dhan. Que son fils de dix ans demeurât illettré était inacceptable pour le père. À la fin du mois de novembre 1890 ou au début

décembre, le docteur, très déprimé par une lettre de Rajnarain Bose, répondit à son beau-père depuis Khulna où il était alors en poste⁵².

En voici la teneur : « Père respecté, je viens juste de recevoir votre lettre. J'écris en plein désarroi ; si l'une ou l'autre de mes paroles vous a blessé, pardonnez-moi...

« Un homme est responsable de ses actes. Passer sa vie en se contentant d'appeler Dieu, ce n'est pas la religion. Le monde peut aller au diable, mais que mon devoir soit fait ; je ne crois pas que le salut vienne en répétant Dieu-Dieu. Le devoir est mon credo, c'est mon devoir que je dois faire. J'ai engendré un fils, il doit être élevé convenablement.

« J'ai fait de mes trois fils des lumières non seulement pour l'Inde mais pour le monde.

« J'ai juré de ne pas laisser mon Barindra illettré. Je suis déterminé à ce que le fils de Krishna Dhan Ghose ne soit pas obligé de courber la tête devant le monde.

« La façon dont Sarojini est désormais élevée me donne bon espoir qu'elle pourra se réclamer de son père. Le *pauvre* Bari n'a plus de temps à perdre — *c'est maintenant ou jamais qu'il faut s'occuper de lui. L'éducation d'une fille est un ornement, mais celle d'un garçon est toute sa vie.*

« Dans une telle situation, je ne puis faire droit à aucune requête. Je vais essayer de faire ce que je dois, même *si cela devait me coûter la vie. Quelle consolation pourrais-je bien avoir sur mon lit de mort si je laissais un devoir si important inaccompli ?* Votre fils. »

52. Cette lettre, datée 28 Agrahayan, est à l'origine rédigée en partie en bengali, en partie en anglais.

Mais Swarnalata refusait obstinément de se séparer de son plus jeune fils. Son mari, qui n'était pas non plus du genre à abandonner, songea à enlever son Bari. Il dévoila son plan dans une lettre (en anglais) à son beau-frère — le Boromama de Sri Aurobindo — car il avait besoin de sa connivence. La lettre est pleine de désespoir et de détermination. Nous en donnons ici de longs passages.

« Khulna, le 2 décembre 1890

« Mon cher Jogen,

J'ai reçu le mois dernier deux lettres de vous et une de père accompagnée de trois petits mots de Swarna [...]. Je ne réponds pas à père car si quoi que ce soit s'échappant de ma plume ou de ma langue venait à l'offenser, je ne pourrais pas me le pardonner. J'ai d'abord perdu mon propre père à l'âge de douze ans, puis je suis allé jusqu'à blesser une mère qui m'est chère en me mariant comme je le fis, pour avoir un père comme Rajnarain Bose. Il est vrai que des circonstances sur lesquelles ni lui ni moi n'avions de contrôle ont fait que même lui, je l'ai perdu. Mais je me couperais la langue plutôt que de le heurter par le moindre mot.

« Cependant vous savez que je ne suis pas un petit garçon. Je comprends que je suis responsable de mes actes. Si j'avais su ce que c'est que d'engendrer des enfants, je suis sûr que je n'aurais jamais rassemblé suffisamment de courage pour me marier. [...] Autant que mes connaissances me permettent d'en juger, à mon avis Darwin est un addenda à Moïse. Moïse dit : "Allez et multipliez" ; Darwin dit : "Attention, seuls les plus aptes parmi ceux que vous multipliez survivront." Maintenant tournez et retournez le principe sur le plan éthique comme vous

voudrez. Même votre dévotion pour un Dieu tout-puissant ne pourra justifier que vous procréiez des brutes ou des idiots. Regardez jusqu'où iraient les conséquences. Non seulement vous seriez le géniteur d'une brute ou d'un idiot mais, du fait de leurs passions naturelles, vous en multiplieriez la race à l'infini. Si les brutes améliorent l'espèce par une sélection sexuelle *instinctive*, l'homme qui a atteint l'âge de raison doit-il s'oublier au point de procréer une espèce qui est en retard par rapport à lui ? J'ai suivi deux maximes dans ma vie et elles ont constitué ma morale et ma religion : parfaire ma race en donnant au monde des enfants d'une meilleure sorte que la vôtre et faire évoluer les enfants de ceux qui ne sont pas en mesure de le faire eux-mêmes. Voilà ce que j'appelle la *dévotion* — à laquelle on n'atteint pas par des prières creuses, qui sont synonymes d'inaction et d'adoration d'un dieu de *votre* propre création. Un vrai Dieu est la création de Dieu, et quand je vénère cela au travers de l'action, je Le vénère. Il est facile de proposer une théorie crédible, mais il est difficile d'agir dans un monde où une opinion publique stupide et des notions religieuses et morales toutes faites viennent entraver votre mouvement. La mission de ma vie a été de me battre contre ces idées stéréotypées. Dieu tout-puissant a jonché mon chemin de ronces, mais je suis prêt à me battre contre sa volonté. Les trois fils que j'ai engendrés, j'en ai fait des géants. Je ne vivrais peut-être pas assez longtemps pour voir tout cela, mais vous, si : vous serez être fier d'eux, de trois neveux qui rehausseront le pays et donneront de l'éclat à votre nom. Qui sait ce que la prochaine génération accomplira et si je peux faire en sorte que mes trois enfants soient à la tête de ces réalisations futures, que puis-je attendre de plus dans l'espace d'une vie. »

Des paroles prophétiques.

Ensuite le père fait quelques prédictions sur ses trois fils. « Beno marchera en tout point sur les traces de son père. Voué au sacrifice de soi, mais limité dans sa sphère d'activité. Mano alliera les sentiments de son père, les grandes ambitions d'un esprit cosmopolite qui a en horreur les sentiments arbitraires et étriqués, avec la poésie de son (*grand*) grand-père Rajnarain. Ara, je l'espère, apportera cependant de la gloire à son pays par sa brillante administration. Je ne serai plus de ce monde pour voir cela, mais souvenez-vous de cette lettre si vous, vous l'êtes encore. Je vais vous raconter ce qu'Oscar Browning, le fils éminent d'un père éminent, dit à Ara tandis qu'il prenait le thé avec l'un de ses professeurs d'université. (Il est au King's College à Cambridge à présent, arrivé là par son seul mérite.) » Nous reviendrons sur cette lettre d'Ara à son père quelques chapitres plus loin.

Le docteur K. D. poursuit son plaidoyer passionné. « Mon cher frère, dites-moi donc, ne serez-vous pas fier d'un tel neveu ? J'ai tout sacrifié pour l'élever lui et les autres, qui ont beaucoup d'envergure aussi, ne croyez-vous pas que vous devriez sentir qu'il est de votre devoir de donner un autre fleuron à votre pays ? Si le passé doit juger de l'avenir, vous pouvez être certain que vous n'aurez aucune raison de regretter d'avoir séparé un produit de mon esprit de votre sœur pour le bien du pays. La pauvre Saroj, dans l'état de santé délabré qui est le sien, je l'aurai au moins sauvée d'une mort prématurée. Sauvez-le, sauvez-le si vous le pouvez, sauvez un garçon qui pourrait encore devenir le plus grand des neveux dont vous pourrez vous enorgueillir. Pourquoi sacrifier les vivants aux morts. Votre sœur est morte pour le monde, pour vous, pour tous ceux qui ont tout donné pour elle. Alors allez-vous sacrifier un garçon qui, de votre propre avis, est brillant et

pourrait être l'instrument d'un grand bien pour le monde, au nom des sentiments d'un frère pour sa sœur ? J'ai des sœurs et je puis vous comprendre, mais le fils de votre sœur est votre propre chair et votre sang, et quel est le sentiment qui justifierait à vos yeux le sacrifice d'un garçon dont les droits à la postérité sont supérieurs aux intérêts de ceux qui ont perdu leur utilité ? »

Cette lettre comporte un post-scriptum, ajouté le 4 décembre. « Depuis que je vous ai écrit ceci, j'ai eu un sérieux accès de fièvre. J'ai aussi reçu votre lettre. J'ai envoyé mon ami Baboo Chintamoney Bhanja. Il vous remettra une lettre de change de cinq cents roupies pour calmer les créanciers les plus pressants. Ce sera mon dernier versement si on ne m'envoie pas Barin, et après, je m'en laverai les mains. Vous savez très bien que je ne peux pas prendre Swarna avec moi, obligé que je suis de travailler pour gagner la vie d'une horde de gens et pour l'éducation de mes fils et de ma fille [...]. Je ne suis plus ni jeune ni capable de supporter pour rien au monde tous ces tracas et privations.

« Faites ce que vous pouvez. Je vous envoie mon ami en comptant sur votre promesse de me rendre service. Il partira bien armé pour enlever le garçon si possible, et vous ne devez pas vous y opposer. Le père a un droit absolu sur ses enfants, et par conséquent la police ne peut pas intervenir puisqu'ils sont mandatés par moi.

Croyez-moi,
Affectueusement. »

L'ami du docteur K. D. vint comme prévu à Rohini et rencontra Swarnalata. Il tenta de la persuader de laisser Barin rejoindre son père et lui offrit une grosse somme d'argent.

Mais la mère refusa catégoriquement de se séparer de son plus jeune fils.

Grand fut l'étonnement de Barin de voir un gros bonhomme en pardessus arriver un matin devant leur bungalow. Car jamais personne n'osait leur rendre visite tant le tempérament imprévisible de sa mère était connu dans les environs. Le gentleman discuta un moment avec elle. Puis, ayant échoué dans sa mission, il se tourna vers le garçon. « Il me donna des fruits et des sucreries et une foule d'autres choses, se rappelle Barin dans son autobiographie. Et avant de partir il me posa doucement quantité de questions très précises et obtint ainsi plusieurs renseignements. »

Le jour suivant, le soleil venait tout juste de se lever, pareil à une soucoupe d'or dans un matin d'hiver. Swarnalata se chauffait au soleil dans la véranda, et Barin était assis non loin d'elle, profitant de la chaleur. « J'entendis le craquement sonore de bruits de pas. Soudain, un homme musclé qui ressemblait à un bandit surgit et dit à ma mère : "Memsahib [madame], voulez-vous des fleurs ? Il jeta un panier entier de fleurs à ses pieds, m'attrapa les mains et détala en me tirant. Dix ou douze voyous se mirent à courir derrière nous dans un grand vacarme. Ma mère entra dans une rage folle. Elle se précipita à l'intérieur pour saisir un couteau et poursuivit la bande de voyous. Ces hommes avaient si peur de ma mère qu'ils ne prirent pas un instant pour s'arrêter et me prendre dans les bras. D'être traîné ainsi par-dessus des buissons épineux, j'eus les pieds terriblement égratignés et, oh ! comme j'avais mal. Les hommes ne stoppèrent leur course qu'une fois arrivés dans le bosquet de manguiers, en dehors de la propriété, qui faisait sept à dix hectares. Ils n'en pouvaient plus. Le gros gentleman attendait là avec un palanquin à huit porteurs. »

C'est ainsi que le docteur Krishna Dhan Ghose fit enlever son fils.

Une nouvelle vie commençait pour Barin. Il finit par connaître l'amour et la sollicitude d'un père. Il retrouva sa Didi. Et, pour la première fois, les deux enfants rencontrèrent leur grand-mère paternelle le Kailashbasini, et leur tante Birajmohini, lorsque leur père les emmena à Bénarès.

L'Évolution darwinienne

LA lettre du docteur Krishna Dhan Ghose me donne à réfléchir.

De l'Origine des Espèces de Charles Darwin fut publié en 1859. Ce devait être le livre le plus important de la seconde moitié du XIX^e siècle, car il n'ouvrait pas simplement une nouvelle ère dans le domaine de la biologie, provoquant le scandale que l'on sait, mais il contribua à transformer les comportements envers Dieu et la race humaine. Pour les hommes d'intelligence, la théorie de l'évolution de Darwin — la « sélection naturelle » ou « persistance des plus aptes » — était convaincante. Ils frémissaient à l'idée de ce qui pourrait arriver dans le futur dans certaines circonstances. Le docteur Ghose parle d'un danger très réel de la multiplication à l'infini des brutes et des idiots. Ce dont nous n'avons pas conscience, c'est que lorsque des hommes d'un degré de développement inférieur — des hommes *tamasiques* — croissent en nombre,

ils prennent des forces, et, en gagnant des forces, ils deviennent durs et cruels. L'inertie, le *tamas*, le principe débile qui ne veut ou ne peut opposer de résistance d'aucune sorte au mal, est par conséquent plus nuisible que le principe du conflit, par exemple. Ce sont les faibles d'esprit qui crient « Destruction ! destruction ! » quand ils voient disparaître le Mal, car « le Mal ne peut périr sans entraîner la destruction de beaucoup de ce qui vit du mal », pour citer Sri Aurobindo.

Sir Arthur Conan Doyle pose une autre question effrayante. Dans *L'homme qui grimpa* dont l'intrigue principale est la découverte d'un sérum de rajeunissement, Sherlock Holmes songe : « Il y a là un danger — un vrai grand danger pour l'humanité. Imaginez, Watson, que le matérialiste, le sensuel, le mondain prolongent tous leur existence sans valeur. Le spirituel ne pourrait rien faire d'autre que de passer dans quelque au-delà. Ce serait la survivance du moins capable. Quelle sorte de cloaque notre pauvre monde deviendrait-il ? » Maintenant, un siècle plus tard, nous devons reconnaître le bien-fondé de ces craintes. Quelle sorte de cloaque en effet est devenu le monde ; et qui sont ces brutes et ces idiots à deux pattes qui dirigent de la Terre ?...

Vingt ans après son père, Sri Aurobindo allait commenter cette évolution : « Les inaptes tendent à se multiplier, les aptes voient leur propagation se limiter. C'est un état de fait anormal qui indique que quelque chose ne va pas dans la civilisation moderne. »

La « civilisation moderne », à la fin du xx^e siècle, est presque synonyme de civilisation du dollar.

Est-ce là le but ultime de l'évolution ?

Pourquoi alors dans l'espèce cette profonde nostalgie de la Joie, de la Lumière et de la Connaissance ? Pourquoi cette

antienne sur l'Unité, ce rêve de Paix ? Pourquoi cette faim de Beauté, cette soif d'Amour ? Devons-nous toujours aller à tâtons dans le noir, souffrir les affres de la séparation ? Le corps doit-il être accablé par la maladie et tourmenté par la douleur ? Tout ça pour, au bout du compte, finir dans la mort ? Pour recommencer encore le même sempiternel cycle de vie et de mort ? Quelle loi d'existence injuste !

Pourquoi nous dit-on que « l'image de la progression cyclique actuelle est le voyage dans l'espace des planètes qui décrivent toujours la même courbe autour de leur soleil ardent et lumineux, l'emblème de la force, la joie, la générosité et la connaissance parfaites auxquelles notre évolution aspire ardemment » ? Mais l'homme, le sommet de l'évolution darwinienne, cet homme ne va-t-il jamais entreprendre de développer quelque chose en lui de supérieur à ce qu'il est actuellement ? En éprouve-t-il le besoin ? Ou bien le monde ne changera-t-il jamais ? Faut-il que la formule du monde matériel, telle que les darwiniens l'ont redécouverte — celui qui mange sera mangé — demeure la loi éternelle de l'existence évolutive ? Oh ! la loi de lutte et de destruction gouvernera-t-elle toujours cette existence ? Sa racine ne va-t-elle pas disparaître du champ humain ? Faut-il que la douleur et la lutte et l'ignorance restent maîtresses de la Vie à tout jamais ?

Une Douceur rebelle était sur la Terre. Elle dit : Ce n'est pas nécessaire.

Un Révolutionnaire était sur la Terre. Il dit : Ce ne sera pas.

Main dans la main ils allaient ouvrir une nouvelle route pour l'espèce.

Leur marche serait plus ardue que l'ascension de montagnes jamais encore escaladées.

Tailler cette voie serait plus dangereux que de frayer un sentier dans la forêt amazonienne.

Traversant à grandes enjambées les barrières du temps, n'écoulant que les trompettes de la victoire de Dieu, ils traceraient l'hydrographie de la mer sans cartes de l'Évolution.

Une Enfance négligée

JE crois que c'est au cours de l'année 1933 que je vis mon père lire un livre plusieurs fois. Puis il me le passa, en me disant : « Lis-le. » C'était un ouvrage en bengali de Rabindranath Tagore, et il était intitulé : *Aurobindo Ghose*. Ce fut ma première rencontre avec Sri Aurobindo, si mes souvenirs sont exacts, en effet, je n'avais pas encore huit ans, et nous vivions à Shantinikétan. Je ne peux pas dire que je compris ce que je lus (!), mais ce que je compris très bien c'est que Rabindranath parlait d'Aurobindo Ghose comme d'un Rishi. Ce sentiment né dans ma prime jeunesse persista en moi pendant de longues années, et je pris Sri Aurobindo comme je le trouvais : un Rishi. Il ne vint jamais à l'idée qu'avant de devenir ce Rishi accompli, lui aussi, comme nous tous, avait été un enfant ! Pour être franche, je n'avais pas du tout la notion du temps qui passe. Lorsque mon père voulut me faire entrer au Kalabhavan, le secrétaire lui

demanda : « Quel âge ? — Sept ans », répondit Père. Depuis, chaque fois qu'on me posait la question, ma réponse était invariablement : « Sept ans. » Jusqu'au jour où une fille du même âge que moi, railleuse, m'arrêta net : « Tu as toujours sept ans, n'est-ce pas ! » C'est seulement à ce moment-là que je réalisai que chaque année qui passe ajoute à votre âge. Mais dans mon for intérieur, je continuais à vivre dans une sorte de temps sans âge.

Dans sa jeunesse solitaire en Angleterre, Ara était-il parfois hanté par des souvenirs de scènes et d'incidents de son enfance ? Les voyait-il s'animer intérieurement, comme son Mejudada ? « Il y a une vision de l'Inde qui a laissé dans mon esprit cette impression très vivante de quelque chose qui éveillait mon intérêt, » écrivait Mano à son ami Laurence en mai 1888, « ce sont ces nobles palais en pierre, avec des balcons gris, des cours aux colonnes imposantes, dans la fraîcheur de leur environnement d'arbres et d'eau [...]. Il y avait un de ces palais de rajahs non loin de la maison de mon père, et je l'observais souvent avec curiosité et émerveillement. »

Des « visages oubliés de joie et de terreur » flottaient-ils quelquefois devant les yeux d'Ara comme ils le faisaient devant ceux de Mano ? Il y avait beaucoup de réserve dans le comportement d'Ara et il ne laissait pas facilement s'exprimer ses sentiments profonds. Mais d'être privé de l'amour de sa mère devait lui donner, ainsi qu'à Beno, la même sensation de désarroi qu'éprouvait Mano, le plus expansif des trois frères.

Ce fut le 18 février 1888, alors qu'il était étudiant à Oxford, que ce dernier parla de sa mère à son ami : « Ce qui constitue la part radieuse de la vie pour les autres, son paradis et son refuge, fut amèrement et désespérément gâché pour moi. » Il confia alors à Laurence son douloureux secret. « Tu

ne pourras me comprendre, si tu ignores un élément de ma vie qu'il est malheureusement à la fois pénible de révéler pour moi, et d'entendre pour toi. Je n'ai pas de mère. Elle est folle, écrit-il abruptement. Tu peux mesurer comme c'est horrible, combien je me suis évertué à conquérir un amour terrible, pour ne gagner que de la haine et du dégoût, et finalement devenir froid. Je demandais du pain et j'ai reçu une pierre. Mon père était bon mais sévère, et je ne l'ai jamais vu beaucoup. Ainsi dès mon enfance j'ai été sujet à des crises de mélancolie et d'abattement qui ont empiré avec l'âge. Je ne veux pas m'étendre là-dessus, et tu n'as pas besoin de me plaindre. Je me suis détaché de ce passé mort et enterré, et le regarde sans le moindre regret : j'aurais même dû l'oublier, mais il y a des scènes qui sont d'une nature indélébile [...]. »
Pauvre garçon ! Ce n'est qu'une fois marié qu'il put donner libre cours avec sa femme à toute l'émotivité jusqu'alors enfermée dans son cœur.

Bien que Mano fasse souvent référence à la sévérité de son père, il est très rare qu'il s'en plaigne. Sur toutes les lettres adressées à son ami, nous n'en trouvons qu'une qui comporte une note de grief. « Je deviens aussi dur que mon père, écrit-il le 27 février 1888, qui est si étrangement dénué de sentiments que je suis convaincu qu'il pourrait me dissequer tout vif s'il pensait que c'est pour mon plus grand bien. »

Cette remarque fait vraiment exception. Aucun des enfants n'éprouvait une quelconque amertume envers leur père. C'était plutôt une grande admiration et une fierté sereine que le docteur Ghose leur inspirait. Cela se sentait quand ils parlaient de lui. Et en dépit de sa nature sévère, ils percevaient sa bonté innée et sa profonde affection pour eux. C'est ce qui

ressort dans cette lettre de Sri Aurobindo à son beau-père, datée du 6 juin 1906.

« J'ai bien peur, écrit-il de Calcutta, de ne jamais être bon à grand-chose sur le plan des vertus familiales. J'ai essayé, très inefficacement, d'assumer en partie mon devoir de fils, de frère et de mari, mais il y a en moi quelque chose de trop fort qui m'oblige à lui subordonner tout le reste. Bien sûr cela n'excuse pas le fait que je n'écrive pas de lettres —, une faute que je crains fort être toujours plus prompt à admettre qu'à corriger. Je conçois aisément qu'aux yeux des autres cela semble provenir d'un manque d'affection le plus ordinaire ; ce n'était pas le cas de mon père dont je semble avoir hérité le défaut. Sur mes quatorze années en Angleterre je ne reçus qu'une douzaine de lettres à peine, et pourtant je ne puis mettre son affection en doute, puisque c'est la fausse nouvelle de ma mort qui l'a tué. Je crains que vous ne deviez me prendre comme je suis, avec toutes mes imperfections. »

Benoybhusan, le Frère aîné

LE docteur K. D. Ghose disait de son fils aîné, « Beno marchera en tout point sur les traces de son père. Voué au sacrifice de soi, mais limité dans sa sphère d'activité. »

Sri Aurobindo disait de Beno : « C'est un homme très pratique, l'opposé d'un poète, qui tient plus de mon père. C'est un homme très agréable, et il est facile de s'accorder avec lui. Il avait des crises d'avarice. » Et il ajoutait : « Manmohan et moi nous disputions assez souvent mais je m'entendais très bien avec mon frère aîné. » Imaginez... Sri Aurobindo se querellant avec quelqu'un !

Et Manmohan ? Dans une lettre à Binyon (du 8 janvier 1890), il écrit depuis son logement à Earl's Court : « J'ai été malade — atteint de cette maladie si courante à Londres — la grippe continentale [...]. J'ai dû rester à la maison pendant toute la semaine dernière ; et ce n'est pas très agréable, comme tu peux te le figurer. Je n'ai vu personne, et me suis

senti très seul et misérable [...]. Tu ignores peut-être ce que c'est que de tomber malade dans une pension [...]. Enfin, pour mon bonheur, mon frère est venu me voir ; c'est, comme tu sais, quelqu'un de très prosaïque, à l'esprit purement commercial, une personne qui regarde tout du point de vue des affaires. Et il a commencé à me consoler très gaiement en me faisant la réflexion que tout le monde doit mourir un jour, en remarquant comme c'était pratique que le cimetière soit tout proche (je dois te dire que de Kempsford Gardens, on a vue sur le cimetière de Brompton et qu'on voit passer des enterrements tous les jours), et en espérant que les pompes funèbres ne sont pas trop chères, car il ne lui reste presque plus rien de son dernier versement. »

Mano était très seul, c'est certain — il n'habitait pas avec ses frères au club de Kensington ; mais il a l'air d'avoir eu un caractère différent aussi, moins facile à vivre qu'eux, par exemple : « Une fois Manmohan me dit, raconta Sri Aurobindo en relatant une anecdote datant de l'époque de Baroda, "J'ai entendu dire que tu as vécu avec M. J. Rao pendant des années. — Pourquoi non ? répondis-je. Comment as-tu pu ? a-t-il demandé. Je n'ai pas réussi à vivre avec lui plus de six mois sans me disputer avec lui". »

Contrairement à ses frères, Mano avait, semble-t-il, pris l'habitude de vivre au-dessus de ses moyens. Dans une lettre du 12 juillet 1889 à Binyon, il parle de « nombreuses dettes à payer », et espère que son ami n'a pas besoin « des dix shillings qu'il lui a prêtés »... « Je te les enverrai aussitôt que j'aurai réussi à rassembler les moindres fonds », promet-il. Il était déjà boursier à Oxford, où Beno l'avait accompagné pour sa rentrée. Voici brièvement, tel que le décrit Mano, son premier jour à Oxford : « Christ Church, samedi soir,

octobre 1887. Ce soir j'ai avalé un dîner si énorme que je doute fort être capable d'arriver à bout d'une lettre [...]. Nous sommes partis de Paddington, mon frère et moi, à... je pense qu'il était dix heures, et le train a lancé ses bouffées de vapeur jusqu'à Oxford dans la bruine et le vent d'un ciel glacial, pour arriver à midi. » Nous passons un peu les détails.

« La cérémonie d'immatriculation⁵³ devait avoir lieu à deux heures de l'après-midi. Aussi sommes-nous allés dans le centre et avons-nous pris notre déjeuner dans un restaurant. Ensuite mon frère s'est occupé de commander le nécessaire [pour le logement de M. M.] tandis que je me rendais à la fondation universitaire pour m'inscrire. Nous dûmes attendre un peu (nous étions une vingtaine de nouveaux) jusqu'à ce que tous les professeurs soient rassemblés... le Doyen appela d'abord les boursiers, puis les autres étudiants. Je fus l'un des premiers et m'approchai un peu flageolant de la table. Le Doyen fut très courtois et me dit d'une voix douce : "Monsieur Ghose, le professeur Max Müller⁵⁴ m'a dit grand bien de vous ; j'espère que vous vous montrerez à la hauteur de votre promotion." Je fus ensuite confié à mon directeur d'études, M. Hobhouse, qui lui-même me conduisit au trésorier. Celui-ci remarqua froidement : "Où sont vos droits d'inscription ?" » Cette question brutale laissa Mano complètement abasourdi, lui qui pensait qu'on allait *lui* donner vingt livres sur sa bourse pour ses dépenses immédiates ! « Tandis qu'une sueur froide m'inondait, le trésorier dit d'un

53. D'inscription.

54. Le même Friedrich Max Müller (1823-1900), philologue et mythologue, qui fut en grande partie responsable de l'attribution d'un sens racial au mot « aryen » — signification qui n'existe pas dans les Védas ou la tradition indienne. Il prépara et publia aussi la collection *Sacred Books of the East*.

ton interdit : “Ne les avez-vous pas apportés ?” Je ne sus émettre qu’un simple “Non”. — “Apportez-les-moi cet après-midi.” Ce à quoi je répondis stupidement “Oui”, bien que sachant parfaitement que mon frère n’avait pas plus de trois livres en poche, et qu’en fait il n’y a pas plus de dix livres à la banque pour le moment. » On demanda à Mano de se tenir prêt à seize heures quinze en tenue universitaire pour être emmené chez le recteur et être inscrit dans le registre de l’Université. « Je rentrais dans ma chambre dans un état plus anxieux qu’à mon habitude, et j’expliquais le problème à mon frère, que je trouvai installé tout content près du feu. » Après qu’ils eurent couru dans tous les sens, l’on arriva à un accord pour que l’argent soit versé plus tard, au soulagement des deux frères. Et à seize heures quinze les nouveaux furent finalement reçus et inscrits. « Et le recteur nous remit un exemplaire du Code. Mais le port de la toque et de la toge par n’importe quel temps est une pratique cruelle. J’étais gelé jusqu’à la moelle des os. Car il y a un air horriblement froid ici [...]. Mon frère est reparti tôt pour Londres ; il avait espéré en voir un peu plus d’Oxford — mais la journée a été si nuageuse et inclémente, avec de la pluie par intermittence, que c’était tout à fait défavorable aux visites. » Mano ne s’inscrivit dans aucun club. « Le seul dans lequel je suis entré est la salle commune des Juniors où il y a des discussions, des cigarettes, des timbres, des sucreries, etc. »

Les étudiants d’Oxford devaient travailler dur s’ils ne voulaient pas voir leur bourse de quatre-vingts livres réduite ou supprimée. Le pauvre M. M. Ghose était aussi aux prises avec des problèmes de santé. Il était souvent malade — non, non, pas de travailler trop dur ! — mais il semblait avoir contracté « une insuffisance du foie presque constitution-

nelle, et devait faire attention à ce qu'il mangeait. Le mal a progressé lentement, causé probablement par les riches et copieux dîners de Christ Church ». Pour retrouver une bonne digestion, il dut se soumettre à une diète sévère ; mais ce qui le rendait encore plus misérable c'est le rhume de cerveau qui le clouait fréquemment au lit. Aussi, en fin de compte, craignit-il que cela ne fût « une terrible déception s'il échouait » ; mais « si quelque chose arrivait qui coupe court à sa carrière à Oxford », Beno avait promis de l'aider en lui trouvant un travail. « Mon frère guette une possibilité pour moi au B. M. [British Museum]. »

En 1889, Mano obtint une mention bien au premier examen de licence de lettres classiques. Mais ensuite, en mai 1890, il mit lui-même fin à son cursus oxfordien. Lorsque Laurence lui fit des remontrances, Mano se défendit vaillamment. « Mon cher Laurence ! dit-il, retournant le feu, que veulent dire ces instances étranges et déraisonnables pour me faire retourner à Oxford ? Si tu savais combien je déteste cet endroit, et comme j'y étais malheureux, tu ne serais pas si désireux de m'y savoir revenu [...]. Je ne vois pas où réside un grand avantage à avoir un diplôme [...] ; les hommes qui sortent d'Oxford avec des diplômes ont tout juste la même difficulté à trouver un emploi que ceux qui en sortent sans [...]. Si tu avais lu toute ma correspondance avec le College, tu avouerais que ce serait de la folie et un repentir des plus infâmes après que j'ai si définitivement et catégoriquement refusé l'augmentation de la bourse qu'il m'offrait. » Caprice du destin ! Mano retourna à Oxford en janvier 1893 et, nous l'avons déjà dit, obtint sa licence un an plus tard.

Il était incapable de supporter plus longtemps le niveau de vie que ses frères acceptaient d'assez bon cœur. « Moi et mon

frère aîné, en tout cas, menions une vie tout à fait spartiate, dit Sri Aurobindo. Manmohan était dépensier, si vous voulez », raconta-t-il avec un pétitement d'amusement dans les yeux. « Quand je suis entré à Cambridge, on me présenta à un tailleur qui me fit des costumes à crédit. À mon retour à Londres, celui-ci m'y retrouva et fit aussi la connaissance de Manmohan. Manmohan se fit faire un costume de velours rouge — pas éclatant, un rouge esthétique. Il allait voir Oscar Wilde dans cette tenue. » Mais de quelle opiniâtreté était ce tailleur, mes amis ! « Quand nous sommes revenus en Inde, il écrivit au gouvernement indien au sujet des arriérés de Manmohan, et au Maharajah de Baroda pour les miens. J'avais presque tout payé, sauf quatre livres et cinq shillings que je ne pensais pas justifiés car il avait facturé deux fois le prix de nos costumes. Le Maharajah de Baroda dit qu'il valait mieux que je paye. »

Oscar Wilde s'était pris d'une grande affection pour Manmohan le poète. « Mano allait le voir tous les soirs, et Wilde le décrit à sa manière "wildienne" : "Une jeune panthère indienne en livrée de brune." La conversation de Wilde était aussi brillante que sa plume, poursuit Sri Aurobindo. Un jour quelques amis à lui vinrent lui rendre visite et lui demandèrent comment il avait passé la matinée. Il dit qu'il s'était rendu au zoo et en fit une description magnifique, dressant un tableau vivant et saisissant de chaque animal. Mme Wilde, qui était restée assise dans un coin pendant tout ce temps-là, articula d'une petite voix : "Mais, Oscar, comment pouvez-vous dire cela ? Vous étiez avec moi durant toute la matinée." Wilde répliqua : "Mais, ma chère, il faut parfois faire preuve d'imagination." » L'auditoire de Sri Aurobindo salua son récit par de grands éclats de rire.

Stephen Phillips, le poète, était aussi un très grand ami de Mano. « Mon frère Manmohan disait toujours », raconta une autre fois Sri Aurobindo dans une conversation sur la matérialisation, « que Stephen Phillips lui avait déclaré que sa mère était venue le voir alors même qu'elle se trouvait sur son lit de mort dans un autre endroit. » Une lueur de malice pointa dans ses yeux quand il ajouta : « Mais mon frère était poète, souvenez-vous — plein d'imagination. Et, de surcroît, c'était un ami d'Oscar Wilde. » Après que les rires qui s'ensuivirent se furent calmés, Sri Aurobindo dit : « Quand les Français apprirent la condamnation d'Oscar Wilde, ils firent ce commentaire sur les Anglais : *“Comme ils sont bêtes !”* »

Oscar Wilde s'était pris d'une « immense amitié » pour Mano. Ce dernier lui vouait de l'admiration en retour. « C'est un être merveilleux et charmant, écrit Mano à Binyon. Je sais que vous avez tendance à penser qu'il est superficiel. Vous devriez le connaître comme moi je le connais ; alors vous verriez quelle profondeur et quelle sagacité se cachent derrière ce masque exquis de goût du paradoxe, d'ironie et d'esprit de contradiction. »

Lorsqu'il abandonna ses études en plein milieu, Mano essaya de rassurer son ami Laurence sur ses perspectives d'obtenir un emploi. « Je suis passé chez Oscar ces jours-ci, écrit-il le 4 octobre 1890. Il a été charmant et affectueux comme toujours [...]. Il m'a vivement reproché de n'être pas venu plus tôt, et quand il a entendu que j'avais cherché du travail un peu partout mais en vain, il s'est montré très soucieux de faire quelque chose pour moi. »

Exprimant sa foi en sa bonne étoile, il ajoute : « J'aurai au moins réussi à gagner un ami précieux, depuis mon arrivée à

Londres... Lord Ripon a usé de son influence en ma faveur dans l'histoire du British Museum. » Aussi pensait-il qu'il avait « le plus puissant des appuis » pour le soutenir. Et que par conséquent il avait une « bonne chance d'être nommé après un ou deux ans de travail. J'ai l'intention de donner quelques leçons particulières, et d'écrire, entre-temps, ce qui me procurera de quoi vivre, avec un peu d'aide de mes frères... ». Mano comptait sur le traitement d'Ara et le salaire de Beno au Club.

Quant à Benoybhusan, c'est tout ce que nous savons sur sa vie en Angleterre. Nous aurions bien aimé avoir plus de détails, car ce qui ressort des témoignages de son père et de ses frères, c'est qu'il était vraiment gentil ; et en dépit de son « esprit purement commercial » comme le décrit Mano, il veillait parfaitement aux besoins de ses frères. Soyons-lui reconnaissants de s'être occupé de son jeune frère, Ara — notre Sri Aurobindo.

« Il entra en médecine mais ne put continuer. Il retourna en Inde [en 1893], et trouva un emploi à Cooch Behar. Maintenant j'apprends qu'il est revenu à Calcutta », dit Sri Aurobindo en 1939.

L'emploi à Cooch Behar était celui de secrétaire comptable et financier. Cooch Behar était alors un État princier, dans le nord du Bengale, et Beno fut aussi le précepteur du prince. Il épousa Umarani Mitra, assez tard, en 1913, et eut plusieurs enfants ; la plus jeune des filles, Lahori Chatterjee, nous a beaucoup aidés et fournit plusieurs informations importantes, elle m'a aussi donné une collection des livres de son oncle Manmohan.

Benoybhusan mourut le premier octobre 1947.

« C'est un homme très agréable », disait Sri Aurobindo.

King's College

SRI Aurobindo était à Cambridge, « arrivé là par son seul mérite ». Cambridge, « la pépinière d'une jeunesse florissante », ainsi que la voyait un poète.

Voici la lettre que Sri Aurobindo écrivit à son père lorsqu'il y entra en octobre 1890. « Hier soir j'ai été invité chez l'un des professeurs, et là j'ai rencontré le grand O. B., autrement dit Oscar Browning, qui est la vedette "*par excellence*" de King's. Il s'est montré extrêmement flatteur, passant du sujet des cotillons à celui des études, il m'a dit : "Je suppose que vous savez que vous avez passé votre examen avec un brio extraordinaire. J'ai été examinateur treize fois, et n'ai jamais vu, durant tout ce temps, de copies aussi excellentes que les vôtres (il parlait de mes copies en littérature classique au concours de la bourse). Quant à votre essai, il était merveilleux." Dans cet essai (une comparaison entre Shakespeare et Milton), j'ai donné vraiment libre cours à mes goûts orien-

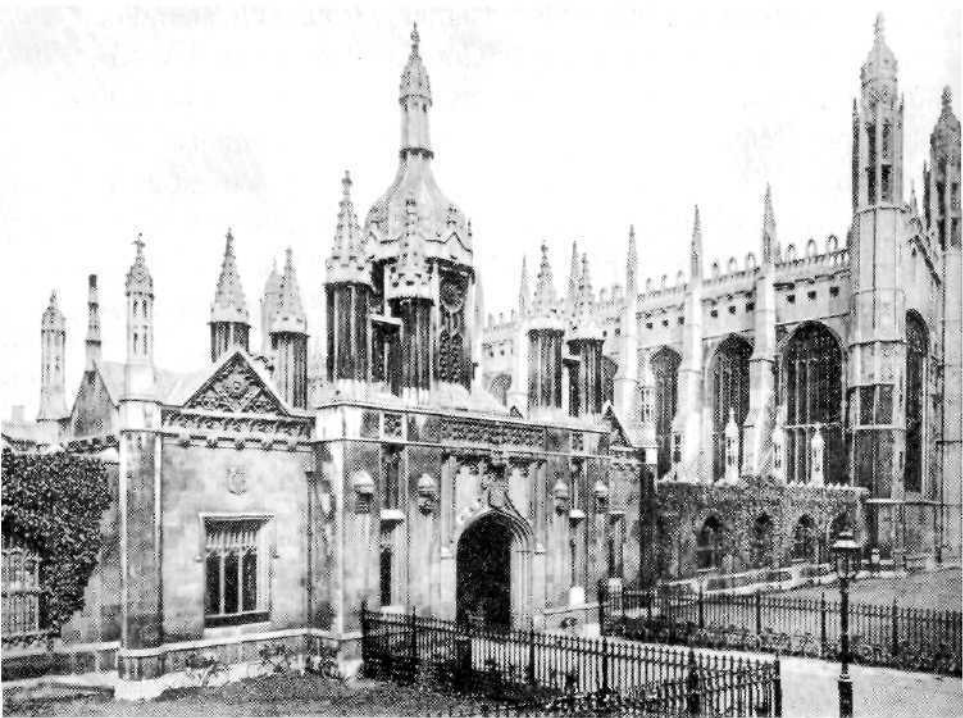
taux ; il débordait d'images luxuriantes et tropicales, abondait en antithèses et en épigrammes, et j'ai exprimé mes sentiments réels sans retenue ni réserves. Personnellement, je pensais que c'était la meilleure chose que j'avais jamais faite, mais qu'à l'école cela allait être jugé prodigieusement asiatique ou grandiloquent. Le grand O. B. me demanda ensuite où je logeais, et à ma réponse, il s'exclama : "Ce trou misérable !", puis, se tournant vers Mahaffy⁵⁵ : "Comme nous sommes rudes avec nos étudiants ! Nous faisons venir de grands esprits, et ensuite nous les enfermions dans cette boîte ! Je suppose que c'est pour contenir leur orgueil !" » C'est cette lettre que K. D. Ghose reproduisit lorsqu'il écrivit à son beau-frère le 2 décembre 1890.

Oscar Browning (1837-1923) était un pédagogue et un historien.

Selon ses propres dires, Sri Aurobindo n'était pas assidu comme son frère poète. « Je n'entrais jamais dans les menus détails ; je lisais, et laissais mon esprit absorber ce qu'il pouvait. C'est pourquoi je ne suis jamais devenu un érudit. » Mais quel esprit ! et quelle capacité d'absorption !

Il n'y a pas d'examen à la sortie de St. Paul's School en dehors de l'examen national — du moins était-ce le cas au siècle dernier. Aussi A. A. Ghose passa-t-il le concours pour obtenir sa bourse et les examens d'entrée au King's College de Cambridge en décembre 1889. Le concours avait lieu à Cambridge, supervisé par les autorités de la faculté. Il comportait plusieurs épreuves, telles que la traduction de poésie et prose anglaises en latin et en grec, et *vice versa*. Inutile de spé-

55. Robert Pentland Mahaffy, qui se distingua à Cambridge (lauréat en histoire en 1891) et devint un éminent homme de loi.



*L'entrée principale de King's College à Cambridge
(avec la chapelle à droite), à la fin du siècle dernier*

cifier que les candidats n'étaient acceptés que s'ils présentaient de bons résultats aux examens de leur école. À la suite des performances d'Ara, les *Électeurs* du *College* chargés des bourses universitaires le désignèrent le 19 décembre 1889 pour occuper la première place qui serait vacante. Ce qui veut dire que de l'opinion des examinateurs, il était le meilleur de tous les candidats à la bourse. Rien d'étonnant. En anglais, Ara était comme un poisson dans l'eau ; et il avait acquis une telle maîtrise du grec et du latin qu'il eut des notes records au concours.

Le montant de la bourse, quatre-vingts livres, était versé par la fondation du King's College, laquelle avait été créée en 1441 par le roi Henri VI.

Cependant, ce ne devait être qu'à la prochaine année universitaire qu'une place se libérerait et que A. A. Ghose pourrait entrer à la faculté : « Ghose Aravinda Acroyd, étudiant admis au King's College, 11 octobre 1890 [...] Inscription St. Michel 1890 [...] » La fête de St. Michel, un des archanges, tombe le 29 septembre. Oxford, Cambridge et d'autres universités ont un « trimestre St. Michel ».

Le docteur K. D. Ghose voulait que son fils entre à l'*Indian Civil Service*. Aussi, en attendant cette place à Cambridge, Ara suivit-il les cours de préparation au concours d'entrée de l'*Indian Civil Service* programmés par St. Paul (lesquels n'étaient pas reconnus officiellement par l'*I.C.S.*) pour un groupe d'élèves qui y travaillait. Cette année-là ils étaient cinq, A. A. Ghose était le seul Indien, et sortit second. À l'examen, il se classa onzième sur l'ensemble des candidats (l'*Indian Civil Service* recrutait ses nouveaux membres sur concours public dirigé par sa propre commission).

Dans le rapport de ce cours de St. Paul du premier semestre, qui se terminait en juillet, nous notons que les professeurs font des observations sur son « manque d'énergie », bien qu'ils trouvent « bon » le travail du jeune homme. C'était la période où l'adolescent vivait dans les conditions difficiles de Kensington.

Ainsi Sri Aurobindo devint, dans le même temps, stagiaire de l'*Indian Civil Service* et boursier de Cambridge. Il accomplissait son « devoir » de fils.

Durant les deux années qu'A. A. Ghose passa au King's College (d'octobre 1890 à octobre 1892), son logement —

« ce trou misérable », pour reprendre les termes d'Oscar Browning — tenait en une chambre, côté nord, une petite cuisine avec un évier, un fourneau et un buffet, et un salon ou pièce de travail. Il était situé au deuxième étage d'un immeuble de King's Lane qui était réservé aux étudiants du King's College. Il a été démoli depuis.

Mais peu importe. Un élan de fantaisie nous fait remonter le temps. Voici le jeune homme dans son bureau, se détendant un soir après des jours de dur travail — il est en train de passer sa licence. Nous l'entendons accueillir un ami qui vient d'arriver. « Les cigarettes sont sur le dessus de la cheminée — pardonnez ma paresse ! — dit-il, et les "lucifers"⁵⁶ sont probablement rangées dans le plateau à fruits. Voici du café et du gâteau ou des biscuits. » Puis, avant de s'installer pour bavarder confortablement devant un grand feu, il ajoute avec hospitalité : « Mais d'abord laissez-moi vous offrir un verre de champagne. Je n'ai pas, dit-il, de ces mixtures infernales d'alcool et de perdition dont vous êtes tant épris en Europe. » La conversation entre les étudiants était, nul doute, pleine d'esprit et d'élégance, et, à connaître notre A. A. Ghose, étendue et profonde.

En octobre 1890, Sri Aurobindo était âgé de dix-huit ans. Plusieurs années après, alors qu'il était professeur au *College* de Baroda, Sri Aurobindo revint sur ses propres jours d'université dans un discours, lors d'une rencontre d'étudiants vers la fin de l'année. « Je pense qu'il n'y a pas d'étudiant d'Oxford ou de Cambridge qui, regardant

56. Allumettes inventées en 1827 par le chimiste anglais John Walker. Une fabrique de ces allumettes fut créée à Londres en 1829 par Samuel Jones. « Lucifer » signifie « qui apporte la lumière », ce qui est l'autre rôle de Satan.

en arrière et considérant ces quelques années de sa vie, ne se souviendrait pas d'elles comme, de toutes les situations qu'il aura pu connaître, celle qui fait surgir les souvenirs les plus heureux ; et il n'est pas surprenant qu'il en soit ainsi, lorsque l'on songe à ce que cette période doit avoir signifié pour lui. Le garçon sort de la vie restreinte de son foyer et de son école pour se retrouver dans un environnement qui, avec une rapidité extraordinaire, élargit son intellect, renforce son caractère, développe ses ressources sociales, l'oblige à révéler toutes ses capacités, et en trois ans, fait de lui un homme. Son esprit mûrit aux contacts d'intelligences venues de tous les coins du pays et éduquées de manières très différentes, ses excentricités malsaines disparaissent et les éléments égoïstes et insociables de sa personnalité sont, dans une large mesure, découragés. Il évolue au milieu de bâtiments anciens et vénérables dont l'âge et la beauté seuls sont un enseignement en soi. Il a l'*Union* qui a formé tant de grands orateurs et débatteurs, et été le terrain d'essai de tant d'intellectuels célèbres. Il dispose, aussi, de clubs sportifs organisés avec une perfection inégalée, au sein desquels, s'il en a la capacité physique et l'envie, il peut trouver des passe-temps qui sont aussi un apprentissage. Le résultat est que de l'université où était entré un étudiant inexpérimenté, sort un homme et un gentleman, accoutumé à réfléchir aux grandes questions et apte à se mouvoir dans une société cultivée ; il garde un souvenir affectueux de la faculté et de l'université, et par la suite, s'il rencontre ses anciens camarades d'études, il se sent attiré par eux comme par des hommes avec lesquels il partage une fraternité naturelle. C'est l'impact social que j'aimerais voir les *Colleges*

et les universités indiens exercer aussi : éduquer par des influences sociales autant que par l'instruction purement académique, et faire naître chez leurs étudiants le sentiment qu'ils appartiennent à une communauté, qu'ils sont les enfants d'une même mère. »

Tous des Poètes

« **A**VEZ-VOUS écrit des histoires ? demanda un Nirod⁵⁷ curieux.

— Oui, répondit Sri Aurobindo, mais elles sont toutes perdues. » Il expliqua comment c'était arrivé. « Quand la rumeur courut que notre maison serait fouillée par la police [de Pondichéry], on envoya ma malle chez David⁵⁸. Quelque temps après, lorsqu'ils rapportèrent la malle, on s'aperçut que tous mes textes avaient été mangés par les fourmis blanches. C'est ainsi que s'évanouit ma future célébrité de romancier. » La façon qu'il eut de raconter cela fit éclater tout le monde de rire.

« Mais ce qui est dommage, c'est que j'aie perdu deux traductions de poèmes, dit Sri Aurobindo plus sérieusement.

57. Nirod était un membre de l'Ashram.

58. David Rassendren. Quelques histoires, souvent incomplètes, furent retrouvées plus tard, et publiées.

L'une d'entre elles était celle du *Meghaduta* de Kalidasa en *terze rime*. C'était assez bien fait. »

Le poète en Nirod sympathisa : « Oui, c'est vraiment dommage.

— Mais les histoires ne valaient pas grand-chose — sauf une, reprit Sri Aurobindo. Je peux en parler parce qu'il m'en reste encore deux pages. Toutes mes histoires étaient occultes. »

Une de ses principales occupations à Cambridge était d'écrire de la poésie en anglais, ce à quoi il avait consacré beaucoup de temps au cours de ses deux dernières années à St. Paul. Cette carrière poétique que Sri Aurobindo mena tout au long de sa vie, avait débuté, souvenons-nous, lorsqu'il avait écrit pour le *Fox Family Magazine* — « une affreuse imitation de je ne sais plus qui ». Son frère Mano collaborait aussi à ce magazine. « Puis je suis allé à Londres, raconta Sri Aurobindo, où j'ai vraiment commencé à écrire. » Il avoua plus tard, à Pondichéry, alors que les disciples l'assiégeaient et qu'il n'avait guère de temps à lui : « En Angleterre, en effet, j'écrivais beaucoup tous les jours, mais une grande partie a fini dans la corbeille à papier. » Tout ce qui put être sauvé entra dans le recueil *Songs of Myrtilla* [Chants de Myrtilla], publié en 1895 à Baroda pour un usage privé. Beaucoup aussi de ce qu'il composa dans les premières années à Baroda : poésie, traductions du sanscrit en vers blancs ou en décasyllabes, « disparut dans l'inconnu au milieu des tourbillons et des turbulences de ma carrière politique ».

À l'âge de dix-sept ans, il traduisit du grec un texte qu'il intitula *Hecuba*. L'ami de Mano, Binyon, eut l'occasion de le lire et demanda alors au jeune homme pourquoi il n'écrivait pas plus de poésie ? « Je dois dire, reconnut Sri Aurobindo, que mon frère me poussa beaucoup à faire de la poésie. »

Stephen Phillips, un poète victorien, fit très grande impression sur Sri Aurobindo. Phillips (1868-1915), également dramaturge et acteur, était un cousin de Binyon et un ami intime de Manmohan. Tous trois, avec Arthur Cripps « qui ne donna pas grand-chose en poésie par la suite, cosignèrent un livre. On en dit beaucoup de bien », se souvint Sri Aurobindo. L'ouvrage, intitulé *Primavera* (mai 1890), fut relu par Oscar Wilde en personne. « Un jeune Indien qui fait de brillantes études et est l'auteur de productions littéraires remarquables, apporte quelque culture à Christ Church », écrit-il de Manmohan dans la *Pall Mall Gazette* en 1890. « Ses vers montrent combien vive et subtile est la sensibilité intellectuelle de l'esprit oriental, et ils laissent entrevoir combien étroits pourraient être des liens entre l'Inde et nous par d'autres voies que le commerce et la force militaire. Monsieur Ghose se fera certainement un nom dans notre littérature un jour. » L'article enthousiaste d'Oscar Wilde porta ses fruits, et *Primavera* vit paraître sa deuxième édition en un rien de temps.

Lors de la cérémonie commémorative qui suivit le décès de Manmohan en janvier 1924, Tagore, qui présidait l'assemblée, lui rendit grand hommage dans son allocution. Parlant des relations de longue date qu'il entretenait avec la famille de Manmohan, il dit : « J'étais en Angleterre lorsque Manmohan, Aurobindo et leur autre frère y débarquèrent avec leur mère. Je les ai donc rencontrés très jeunes. » Rabindranath se trouvait là pour ses études ; son premier séjour en Angleterre s'étala de novembre 1878 à fin 1880 ; en fait il était à Manchester en 1879, lorsque les trois frères s'y rendirent. « J'ai renoué connaissance avec Manmohan après son retour en Inde — à travers ma propre poésie. Je lisais mon *Sonar Tari*

[Le Bateau d'Or] dans la véranda de notre maison de Jorasanko et Manmohan fit des commentaires éclairants sur l'idée et les particularités métriques du poème. Bien qu'ignorant le bengali, il était capable de saisir intuitivement le sens profond du poème [...]. Un poète n'appartient pas à une race particulière déclara le Poète, il est le poète de tous les pays. » Terminant son discours, Tagore dit simplement : « Aujourd'hui je rends hommage à sa mémoire. J'ai une certaine connaissance de sa poésie, qu'il me lisait souvent. Je l'écoutais avec émerveillement [...]. »

Sri Aurobindo aussi appréciait pleinement le talent poétique de son frère. En juin 1890, un mois après la parution de *Primavera*, lorsque Mano demanda à Binyon de lui envoyer quatre exemplaires supplémentaires : « Je veux en envoyer un à Lord Ripon », il n'oublia pas son jeune frère : « Voudrais-tu aussi en donner un à mon frère, en y apposant ton nom et celui de Cripps de ta main ? »

En lecteur infatigable qu'il était, Sri Aurobindo connaissait Shakespeare et Milton sur le bout des doigts. « J'ai beaucoup lu Shelley et pris un intense plaisir avec une partie de la poésie de Coleridge. » Avec Keats aussi, et en particulier son *Hypérion*. Parmi les poètes victoriens, Stephen Phillips le marqua énormément. « Je lus *Marpessa* et *Christ in Hades* avant qu'ils ne fussent publiés et comme j'étais alors juste en période de formation — j'étais âgé de dix-sept ans — ils me firent une forte impression qui dura jusqu'à ce qu'elle se révèle dans *Love and Death*. » Sri Aurobindo observa : « Les seuls poètes romantiques de l'ère victorienne qui auraient pu avoir une influence sur moi, mis à part Arnold qui me fit un effet considérable, étaient Tennyson peut-être, de façon subconsciente, et le Swinburne des premiers poèmes, car je

n'admirais pas du tout ce qu'il fit par la suite. Cependant, il est possible que l'atmosphère générale du déclin de la fin de l'ère victorienne, si déclin il y a eu, ait pu aider à modeler mon travail, et il est certain que ce dernier date et porte la marque du temps où il a été écrit. » Ces influences ont peut-être aidé à modeler le « poète » en Sri Aurobindo avant qu'il ne se soit pleinement trouvé.

On naît poète, on ne le devient pas, dit-on, et la métrique n'est pas enseignée à l'école, alors comment Sri Aurobindo s'y initia-t-il ? « Je n'ai *jamais* étudié la prosodie — tout du moins en anglais ; ce que je sais, je l'ai su en lisant, en écrivant, en suivant mon oreille et en me servant de mon intelligence. » Plus tard Sri Aurobindo ajouta à cette remarque. « De plus mon intelligence était innée et aussi loin qu'elle ait évolué avant le Yoga, ce ne fut pas par l'étude mais par une vaste activité menée au hasard, développant des idées à partir de tout ce qui était lu, vu ou expérimenté. Ce n'est pas de l'apprentissage, c'est une croissance naturelle. »

Sri Aurobindo expliqua ce qu'il signifiait par « en suivant son oreille ». Évoquant le procès de la bombe d'Alipore, où siégeait son ancien ami le juge Beachcroft, il dit : « Un autre de mes amis intimes anglais, Ferrers, vint me voir au tribunal pendant le déroulement du procès. Nous, les accusés, étions enfermés dans une cage de crainte que nous ne sautions par-dessus les bancs pour assassiner le juge. Ferrers était un avocat qui exerçait à Sumatra ou à Singapour. Il me vit dans la cage, ce qui l'affecta beaucoup, et il ne trouvait pas de moyens pour m'en faire sortir. Ce fut lui qui me donna la clé du véritable hexamètre en anglais. » Ferrers, en récitant un vers

très homérique de Clough, donna à Sri Aurobindo le vrai rythme du mètre⁵⁹.

Mais il ne fait pas de doute que c'est à Manmohan que Sri Aurobindo était le plus redevable. En 1889, après avoir passé six ans à Baroda durant lesquels il avait profondément plongé dans la littérature sanscrite, il écrivit son long poème *Love and Death* basé sur un thème du Mahabharata, et le dédicaça à son frère. En le lui envoyant, il l'accompagna d'une lettre où il tentait de tempérer le jugement négatif de Manmohan sur la légende hindoue, que ce dernier trouvait « sans vie » comparée aux mythes grecs « expressifs ». À la fin de sa longue apologie de la littérature sanscrite, Sri Aurobindo conclut généreusement : « Accepteras-tu ce poème en règlement partiel de la profonde dette intellectuelle que j'ai envers toi depuis longtemps ? Sans le savoir, tu m'as appris et encouragé à devenir poète dès mon enfance. Ma chandelle de quatre sous s'alluma à ton soleil, et c'est dans ton sillage que je me suis longtemps efforcé de guider mes pas incertains et vacillants. Si j'ai maintenant un cadre indépendant à l'écart de ton influence et si je suis entré sur un chemin peut-être plus épineux et rocailleux, mais qui est le mien, cela n'ôte rien à mon devoir de reconnaissance envers cette première lumière et ce premier exemple. »

59. Hugh Norman Ferrers entra comme boursier à King's College le 4 octobre 1889, devint avocat, exerça dans les États malais, puis servit durant la Première Guerre mondiale.

Savitri

EN sanscrit, un Poète est un Voyant. La racine grecque du mot « poète » signifie « créateur » ou celui qui « fait ». Voyant et Créateur sont tous deux des termes qui vont admirablement bien avec Sri Aurobindo. Il était toujours très conscient du pouvoir du Verbe. « Le Verbe a du Pouvoir, écrivait-il dans une lettre sans date. Quel genre de pouvoir, ou un pouvoir pour quoi, dépend de la nature de l'inspiration, du thème et de la partie de l'être qu'il touche. Quand c'est le Mot lui-même, comme dans certains énoncés des grandes Écritures, le Vêda, les Oupanishads ou la Guîta, il pourrait bien avoir le pouvoir d'éveiller un mouvement spirituel et élévateur, et même certaines sortes de réalisations [...].

« Les poètes védiques regardaient leurs poèmes comme des mantras, ceux-ci étaient les véhicules de leurs propres réalisations et pouvaient devenir des véhicules de réalisation pour les autres [...]. J'ai eu autrefois de nombreuses illumi-

nations, et même de premières réalisations en méditant sur des vers des Oupanishads ou de la Guîta. Tout ce qui transmet le Mot, parlé ou écrit – la Lumière en lui – peut allumer ce feu intérieur, ouvrir un ciel, en l'occurrence, apporter la vision réelle de ce dont le Mot est le corps. » Sri Aurobindo invoquait le Mot :

Ô Mot caché dans le feu d'en haut
Toi qui as traversé les siècles
Descends de ton extase de désir blanc
Plonge à travers les éternités d'or⁶⁰...

Intitulé « *Musa Spiritus* », ce poème parut pour la première fois dans *Poems Past and Present*.

C'était dans les premiers temps de l'imprimerie de l'Ashram. Nous n'y avions pas alors de ces machines sophistiquées dont dispose une imprimerie moderne. Elle avait été créée en octobre 1945, juste après que la Seconde Guerre mondiale fut enfin terminée⁶¹. Le but de Mère en la fondant était de publier les écrits de Sri Aurobindo : imprimer des œuvres inédites et réimprimer des livres épuisés. Mon père,

60. *O Word concealed in the upper fire,
Thou who hast lingered through centuries,
Descend from thy rapt white desire,
Plunging through gold eternities...*

61. Autant que je sache, la mise en place de cette imprimerie avait été rendue possible dans une large mesure par Sir Akbar Hydari, le grand-père de mon amie Bilkees, l'épouse du vice-général de corps aérien I. H. Latif, chef en retraite de l'armée de l'air indienne. Avec la presse et d'autres machines provenant de l'imprimerie du gouvernement d'Hyderabad, il envoya son directeur pour nous enseigner les bases du métier. Sir Akbar était alors le dewan en titre de l'État d'Hyderabad, lequel devint prospère sous son intendance. (La fonction d'un dewan équivalait à celle d'un Premier ministre dans les petits royaumes de l'Inde avant son indépendance.)

lui-même homme de lettres, portait un intérêt suivi à tous les écrits de Sri Aurobindo. Père était aussi celui qui avait créé de toutes pièces le département des ventes de livres de l'Ashram, aussi fut-il l'un des principaux disciples à parler à Mère de l'importance du nombre de livres épuisés et de la demande générale dont ils faisaient l'objet, ainsi que de la nécessité de publier la quantité d'œuvres encore inédites. Qu'on nous laisse ajouter que Père dactylographia de nombreux manuscrits de Sri Aurobindo, y compris *La Vie divine*, par trois fois à la suite des corrections de Sri Aurobindo — le tout avec trois doigts et sur une machine à écrire portable !

L'idée de Mère en créant l'imprimerie était que ce serait, sinon entièrement, du moins le plus possible, les résidents de l'Ashram qui la feraient tourner, avec un minimum d'ouvriers payés. Ainsi nous encouragea-t-elle tous, jeunes et moins jeunes, à y participer. C'était donc un groupe hétéroclite de deux ou trois générations qui travaillaient là ensemble.

Nous étions en mars ou avril 1946, et, comme je le disais, l'imprimerie n'avait pas encore toutes ces machines perfectionnées ; il n'y avait pas de plieuse, par exemple. C'était nous qui pliions, et reliions aussi, à la main. Le Darshan du 24 avril approchait — au reste, ce fut ce jour-là, le 24 avril 1946, que Satprem allait voir Sri Aurobindo et Mère pour la première fois, une rencontre qui allait changer sa vie. Quoi qu'il en soit, une vingtaine d'entre nous se retrouvait donc là à plier à toute vitesse un nouveau recueil de poèmes de Sri Aurobindo, *Poems Past and Present* [Poèmes d'hier et d'aujourd'hui]. Pendant que nos aînés méditaient ou papotaient tout en travaillant, nous fûmes quelques jeunes à nous mettre à apprendre les poèmes, sans ralentir le moins du monde notre cadence de travail. Quand toutes les feuilles

furent pliées (ce qui prit quelques jours car il y avait un millier d'exemplaires) certains savaient les sept poèmes par cœur ! Quel bonheur c'était. Et imaginez comme je débordai de joie lorsque Mère me tendit un exemplaire des *Poems Past and Present* signé de Sri Aurobindo avec : « À Sujata avec mes bénédictions. »

Bien sûr ce n'était pas là mon premier contact avec sa poésie ; quelques livres existaient déjà, notamment *Collected Poems and Plays* [Recueil de Poèmes et Pièces]. « Quoi, Sujata lit de la poésie ! » s'était exclamé Sri Aurobindo lorsqu'on lui avait présenté ces deux volumes pour sa signature. Je n'étais pas là, c'est un témoin qui me le raconta. Enfin, après la publication des *Collected Poems*, les critiques commencèrent à critiquer, et certains disciples écrivirent à Sri Aurobindo en critiquant les critiques. Il répondit assez longuement, observant le paysage très contrasté que formait l'ensemble des panégyriques et détractions, louanges et réprobations de divers commentateurs. Il n'était pas de ceux qui accordent beaucoup d'importance à la critique contemporaine. « Je pourrais soit me flatter de l'idée que cette vive disparité dans les réactions, qui vont de l'éloge extrême à l'extrême condamnation, est le signe qu'après tout mon œuvre doit avoir quelque chose en elle de vrai et de vivant ; soit, peut-être, me réfugier dans la supposition que ce manque de reconnaissance est la conséquence d'une publication intempestive et trop tardive, résultat de cette habitude égoïste que j'ai d'écrire pour ma propre satisfaction plutôt que par soif intense de gloire et d'immortalité poétique, en laissant la plus grande partie de ma poésie dans un tiroir [...] », ajouta Sri Aurobindo avec une douce ironie. « Au point de vue notoriété, le malheur de ma poésie c'est que les premières œuvres qui forment la majeure partie des

Collected Poems appartiennent au passé, et ont peu de chance d'être appréciées maintenant que le climat esthétique a si violemment changé, tandis que les récents écrits mystiques et *Savitri* relèvent de l'avenir et devront probablement attendre un autre renversement important pour que quelque mérite leur soit reconnu. »

Sri Aurobindo explique dans une lettre le symbolisme de son poème épique, *Savitri*. « La légende de Satyavane et de Savitri est présentée dans le Mahabharata comme une histoire d'un amour conjugal conquérant la mort. Mais ainsi que l'indiquent de nombreux détails, cette légende est, sous l'anecdote humaine, l'un des nombreux mythes symboliques du cycle védique. Satyavane est l'âme qui porte en elle la divine vérité d'être, mais est descendue dans les serres de la mort et de l'ignorance ; Savitri est le Verbe Divin, la fille du Soleil, la déesse de la suprême Vérité qui descend et naît pour sauver ; Ashwapati, le Seigneur du Cheval, son père humain, est le Seigneur de la Tapasya, l'énergie concentrée de l'effort spirituel qui nous aide à nous élever des plans mortels aux plans immortels ; Dyumatsena, le Seigneur des Armées de Lumière, père de Satyavane, est le Mental Divin frappé ici de cécité, perdant son royaume céleste de gloire. Toutefois, il ne s'agit pas seulement d'une allégorie, les personnages ne sont pas des qualités personnifiées, mais des incarnations ou des émanations de Forces vivantes et conscientes avec lesquelles nous pouvons concrètement entrer en contact et qui revêtent des corps humains pour aider l'homme et lui montrer le chemin qui va de son état mortel à une conscience divine et une vie immortelle. »

La naissance de Savitri est une bénédiction accordée par la Déesse suprême au roi Ashwapati, le yogi qui cherche le

moyen de délivrer le monde de l'Ignorance. Le poème s'ouvre avec l'Aube ; Savitri, « ce puissant cœur silencieux » s'éveille le jour du destin, le jour où Satyavane doit mourir.

C'était l'heure avant l'éveil des Dieux.

Je ne vais pas gâter l'appétit du lecteur avec des citations trop longues, mais j'espère bien le lui ouvrir ! Il n'y a pas beaucoup d'action extérieure, ce disant, tout est un mouvement intérieur. À travers le Yoga du roi Ashwapati, à travers les pays intérieurs où Savitri s'aventure, Sri Aurobindo décrit ses propres expériences de mondes inexplorés ; au fil des années, il va fondre et refondre sa création poétique une douzaine de fois au moins ! Parce qu'il souhaitait exprimer avec précision dans ce poème « quelque chose de vu, de senti ou d'expérimenté... ». Sri Aurobindo y ouvre pour nous un vaste espace de vie spirituelle, et nous montre les richesses illimitées et innombrables qui sont cachées et ignorées. « La porte qui était fermée à tous, sauf quelques-uns, peut s'ouvrir ; le royaume de l'Esprit peut être établi non seulement dans l'être intérieur de l'homme, mais dans sa vie et dans ses œuvres. » Savitri traverse un monde intérieur après l'autre, en suivant le Dieu de la Mort qui emporte Satyavane et essaie de la persuader de retourner dans le monde des mortels, de renoncer à Satyavane. En vain. Savitri repousse tout ce que la Mort lui offre pour la tenter ; elle ne se laisse pas non plus impressionner par ses terribles menaces. Finalement, c'est la Mort qui doit abdiquer, et c'est le dénouement ! Savitri regagne la Terre avec un Satyavane vivant. Les lecteurs de *l'Agenda de Mère* savent avec quelle intensité Mère suivait le dialogue entre Savitri et la Mort !

Le thème de la victoire de l'Amour sur la Mort semble avoir attiré Sri Aurobindo très tôt. Nous avons vu qu'à l'âge de vingt-sept ans, alors qu'il se trouvait à Baroda, il avait écrit *Love and Death*. C'est un émouvant poème en vers blancs ; la trame est aussi tirée du Mahabharata. Ruru descend en Enfer pour ramener sur la terre et à la vie sa bien-aimée Priyumvada (emportée prématurément par la Mort), en échange de la moitié de la durée de sa propre vie. « Ce poème-là fut écrit dans un feu blanc d'inspiration pendant quatorze jours d'écriture ininterrompue – le matin, naturellement, puisque je devais me rendre au bureau durant le reste de la journée et voir mes amis le soir. Je n'ai jamais rien écrit d'autre avec une telle facilité et une telle rapidité avant ou après. »

Dans la lettre à Manmohan que nous avons déjà citée, Sri Aurobindo faisait allusion à la « légende de Savitri, la passion d'une seule femme qui, dans son silence et sa force terribles, affronte la Mort, celle qui sépare les âmes ».

Quant à la valeur de la poésie de Sri Aurobindo, voyons si les jugements contemporains des critiques adverses ne seront pas pris en défaut par « les deux seuls juges dont les verdicts conjugués ne peuvent guère être discutés, le Monde et le Temps ».

Le Brillant Étudiant

QUI aurait cru que ce timide jeune homme, poète, brillant étudiant, à l'humour si fin et discret, et d'aspect si frêle, pourrait jamais devenir un révolutionnaire ?

La plupart de ses camarades de classe ou d'université tenaient tant la personne que l'étudiant A. A. Ghose en grande estime. « Moi, qui écris cette lettre, fus en classe avec lui, écrivait un ex-élève de St. Paul, Phillip W. Seargent, et je peux témoigner de ses brillantes réussites dans ses jeunes années. Il aurait été difficile à l'époque de voir en lui un brandon ! »

« Imaginer Ghose en révolutionnaire échevelé ! » s'exclama un Anglais complètement incrédule devant son collègue C. C. Dutt, un autre fonctionnaire de l'*Indian Civil Service* qui connaissait Sri Aurobindo. « Écrire un lexique ou composer une noble épopée me paraît bien plus dans ses cordes. » Non, Sri Aurobindo ne fit jamais de lexique mais il composa en effet « une noble épopée » : *Savitri*.

Un autre Anglais, compagnon d'études de A. A. Ghose au King's College, interrogé, fit la réponse suivante : « Bien qu'il fût dans la même année que moi, je le vis peu, aussi ne puis-je fournir aucune information intéressante. En même temps, je le rencontrai parfois par hasard. C'était un étudiant en lettres classiques très capable, sorti premier en cette matière avec aisance à l'examen d'entrée [...]. En ce qui concerne sa vie à Cambridge, son indifférence totale pour les jeux dut restreindre son plaisir à se trouver dans ces lieux. » C'est l'Anglais qui parle là, et Sri Aurobindo n'aurait peut-être pas été du même avis. « Son intérêt allait à la littérature : parmi les poètes grecs par exemple, il s'enthousiasma un jour pour Sappho, et appréciait bien le style anglais. Mais pour l'Angleterre elle-même, il paraissait avoir peu d'affection ; ce n'était pas seulement le climat qu'il trouvait éprouvant : par exemple, il s'indigna lorsqu'un jour j'appelais l'Angleterre l'Athènes moderne. Ce titre, affirma-t-il, revenait à la France ; l'Angleterre ressemblait bien plus à Corinthe, un État commercial, et donc sans attrait à ses yeux. »

A. A. Ghose avait une finesse de perception pimentée d'un sens de l'humour. « Si les Athéniens étaient des champignons, écrivit-il de façon pittoresque, et les Écossais des basses terres, des chênes, mieux vaudrait les champignons. D'être lent et solide est la fierté du Saxon et du bœuf ; d'être vif, chantant et gracile est celle du Celte et de l'oiseau⁶². »

Bien qu'il ne manifestât aucun intérêt pour les jeux, A. A. Ghose prenait pourtant part aux débats et discussions. « À Cambridge, se souvint Sri Aurobindo, nous parlions un

62. *Beauty in the Real* [La Beauté dans le Réel], dans *The Harmony of Virtue*.

jour du développement physique. Alors un jeune homme, afin de montrer quelle santé splendide il avait, commença à se déshabiller ; il ôta son pardessus, sa veste, sa chemise, un tricot, puis un autre, et encore un autre, et ainsi de suite. Nous découvrîmes qu'il portait dix ou douze vêtements sur lui ! »

Sri Aurobindo, comme Mère, avait un œil pour tout ce qui était amusant ou absurde et ne l'oubliait jamais. Dilip écrivit un jour à Sri Aurobindo : « Mais nous mentons *tous*, Guru ! Alors pourquoi sommes-nous si profondément choqués quand les autres pratiquent eux aussi notre passe-temps favori ? Expliquez-moi s'il vous plaît. » Ce que fit Sri Aurobindo : « Des mensonges ? Eh bien, à Cambridge, un étudiant pendjabi nous suffoqua un jour par la franchise et la profondeur absolue de son affirmation : “Des menteurs ! Mais nous sommes tous des menteurs ! » Il apparut qu'il voulait dire “juristes⁶³” mais sa prononciation attribua à sa remarque une force pénétrante d'observation philosophique et de généralisation qu'il n'avait pas l'intention de donner. Mais ce me semble le dernier mot en matière de nature humaine. Une remarque seulement, c'est que le fait de mentir est quelquefois intentionnel, quelquefois semi-intentionnel et d'autres fois tout à fait non intentionnel, momentané et inconscient. Alors voilà !... »

C. C. Dutt rapporte le témoignage enthousiaste d'un autre Anglais sur Sri Aurobindo. « Durant la première année de mon service, j'avais un supérieur, un jeune homme du nom de Percy Mead [...]. Il me demanda : “Dutt, n'êtes-vous pas ben-

63. En anglais juriste se dit *lawyer*, et menteur se dit *liar*, deux mots dont les prononciations sont assez proches, ce qui explique la confusion de l'étudiant pendjabi et donne son sel à cette anecdote.

gali ? — Oui, pourquoi ? répondis-je. Quand j'étais à Cambridge, il y avait un étudiant indien extraordinaire, avec une très grande connaissance du grec et du latin, qui s'appelait Aurobindo Akroyd Ghose. J'entrai en relation avec lui, c'était un homme merveilleux ; il m'a beaucoup aidé dans mes études. Le connaissez-vous ? il était peut-être bengali." » À cette époque Dutt n'avait pas encore rencontré Sri Aurobindo mais il connaissait sa famille, et en particulier Benoybhusan qui se trouvait à Cooch Behar, État dont le père de Dutt était le dewan.

Un Irlandais, devenu plus tard professeur, avait été étudiant au King's College avec Sri Aurobindo en 1890 et 1891. Lui aussi convenait que son camarade était un as en lettres classiques. « Je le connaissais très bien à cette époque, et j'ai d'heureux souvenirs de lui comme d'un jeune élément brillant dans le domaine classique, entré sur concours au *College*, aux goûts littéraires et poétiques prononcés, et, pour ce que j'ai pu en constater, c'était un jeune homme au caractère noble et au maintien modeste, aimé de tous ceux qui le côtoyaient. Il étudiait aussi, naturellement, le sanscrit, et il avait réussi l'examen d'entrée à l'*Indian Civil Service* ainsi que la première partie de la licence de lettres. Pour celle-ci il reçut la mention très bien à la fin de la deuxième année, un succès extrêmement estimable. »

Ce n'était pas une mince réussite, il faut le dire, quand on sait que le parcours normal d'un étudiant est de trois ans pour le même résultat. D'ailleurs notre A. A. Ghose ne passa pas juste comme cela, il fut l'un des deux meilleurs élèves de son année. Oui, l'Ara de Krishna Dhan Ghose effectuait un parcours académique des plus brillants. À la fin de la première année au King's College, il gagna un prix en iambes grecs.

Au bout de la deuxième année, il eut à nouveau des prix dans cette discipline, ainsi qu'en hexamètres latins. S'étant distingué aux examens d'études classiques, A. A. Ghose se vit remettre « des livres aux armes du *College*, pour une valeur de quarante livres » — un montant égal à la moitié de sa bourse annuelle.

Mais il n'obtint pas son diplôme de Cambridge, bien qu'il en eût, au bout de sa deuxième année, passé haut la main la première partie. En effet le titre de la licence était conféré seulement si elle était acquise en troisième année. Il aurait pu l'avoir s'il en avait fait la demande, mais il ne s'en soucia pas.

N'oublions pas que compte tenu de sa condition pécuniaire, A. A. Ghose ne pouvait se permettre d'engager un répétiteur. N'oublions pas qu'en même temps il était stagiaire à l'*Indian Civil Service*. Il devait donc non seulement remplir les obligations de ses études classiques — ce qu'il fit remarquablement bien — mais aussi travailler tous les domaines qu'un futur administrateur de l'Inde doit connaître : les lois britanniques et indiennes, l'histoire et la géographie de l'Inde, l'économie politique, les langues indigènes et officielles. La langue de la mère d'A. A. Ghose, le bengali, « n'était pas un sujet d'examen de l'*Indian Civil Service*. Ce fut après qu'il eut passé ce concours d'entrée que Sri Aurobindo, en tant que stagiaire, et pour avoir choisi le Bengale comme province, commença à apprendre le bengali ». Il prit le hindi en option, et le sanscrit comme langue classique indienne : « J'ai appris le sanscrit en lisant l'épisode intitulé le *Nala-Dayamantî* dans le *Mahabharata*... avec une extrême attention plusieurs fois. » De fait, il maîtrisa si bien le sanscrit qu'il allait un jour nous dévoiler les secrets du Véda.

« Je n'ai pas souvenir d'avoir eu un quelconque professeur de sanscrit », dit Sri Aurobindo d'un ton anodin en contredisant l'affirmation de quelqu'un. » Je pense que je l'ai appris tout seul. En fait j'ai appris de nombreuses langues par moi-même — l'allemand et l'italien, par exemple. En bengali, cependant, j'eus un professeur. » Ce fut quelques années plus tard, à Baroda. Le programme fourni à Cambridge était très pauvre. Et plus pauvre encore leur professeur ! « Bien sûr, nous avons commencé à l'apprendre à Cambridge — le juge Beachcroft était de notre groupe — avec un pandit anglo-indien (les étudiants l'appelaient "Pundit Towers") ; il nous enseignait Vidyasagar⁶⁴. Un jour nous tombâmes sur une phrase de Bankim et lui montrâmes. Il se mit à secouer la tête et dit, "Ça ne peut pas être du bengali !" »

Un des centres d'intérêt de Sri Aurobindo, c'était « d'apprendre des langues étrangères », ce pour quoi il avait des dispositions naturelles. C'est sans aide qu'il acquit assez d'allemand et d'italien pour étudier Goethe et Dante dans le texte. À Baroda il s'initia rapidement au gujarati, « parce qu'il devait lire les dossiers du Maharajah ». Toujours à Baroda, Sri Aurobindo assimila le bengali, seul pour l'essentiel : avant de prendre un professeur, il « connaissait suffisamment cette langue pour pouvoir apprécier les romans de

64. Pandit Ishwarchandra Vidyasagar (1820-1891), pédagogue éminent et réformateur social. Ses œuvres en bengali lui valurent le surnom de « père de la prose bengalie ». Hindou orthodoxe, il refusait d'assister aux solennités gouvernementales où sa tenue — *dhoti*, *chaddar* et babouches — était interdite, même s'il était directeur de l'Université du gouvernement à Calcutta. C'était une grande personnalité, charitable, bienveillante, mais intraitable quand il s'agissait de dignité. Il compta parmi les grandes personnalités du Bengale qui contribuèrent de manière significative au réveil de ce pays au XIX^e siècle.

Bankim et la poésie de Madhusudan ». S'il engagea les services d'un répétiteur, ce fut pour se familiariser avec la langue parlée et son usage idiomatique.

Ainsi Sri Aurobindo maîtrisait-il « le grec et le latin, le français et l'anglais, et avait aussi gagné une certaine familiarité avec des langues européennes comme l'allemand, l'italien » et un peu d'espagnol ; pour les langues indiennes il y avait le sanscrit et le bengali, le gujarati et le hindi, un peu de tamil, et le marathe, qu'« il parlait mieux que le bengali », remarqua Dinendra Kumar Roy, son professeur de bengali.

A. A. Ghose trouvait la philosophie très aride. Il essaya de lire la *Critique* de Kant : « et après deux pages, je laissai tomber ». Sri Aurobindo commenta : « En fait je n'ai pas étudié la métaphysique durant mes jours d'école et de *College*. Le peu que je savais de la philosophie, c'était ce que j'avais glané çà ou là au fil de mes lectures générales. [...] La métaphysique allemande et la majeure partie de la philosophie européenne depuis les Grecs me paraissait une masse d'abstractions sans rien de concret ou réel qu'on puisse saisir fermement, écrite de plus dans un jargon métaphysique dont je n'avais pas la clef. [...] En résumé, mon intérêt pour la métaphysique était pratiquement nul, et pour la philosophie générale, il était sporadique. »

Nous voyons donc qu'en Angleterre le jeune A. A. Ghose excluait presque de ses lectures la philosophie européenne, ainsi que la science — « Cela ne se faisait pas à l'époque » —, mais consacrait son temps à l'étude de la littérature et de l'histoire. L'histoire, ne le perdons pas de vue, ne consiste pas en un simple inventaire de qui fit la guerre contre qui et quand, dévasta tant de territoires, et tua tel nombre de gens.

L'histoire devient vraiment l'Histoire lorsqu'elle retrace la marche d'un peuple — le progrès d'une civilisation. « Mais la vraie et parfaite civilisation attend encore d'être découverte », écrivit-il des décennies plus tard, livrant le cru résultat de ses études, « car la vie de l'humanité est encore faite de neuf dixièmes de barbarie pour un dixième de culture. »

Cependant il me semble significatif que dès sa jeunesse, ce qui intéressait Sri Aurobindo, c'étaient les grands mouvements de la conscience humaine à travers les âges.

L'Indian Majlis

IL y avait, à côté de la poésie, un autre domaine auquel Sri Aurobindo portait un intérêt qui était bien loin d'être « sporadique ». Charles Stewart Parnell (né en 1846) mourut en 1891. Il avait été à la tête du Parti autonomiste irlandais. De la plume d'A. A. Ghose coulèrent les vers suivants :

Ô pâle lumière inspiratrice, devenue étoile errante,
 Libérateur salué il y a peu, depuis que par nos seigneurs
 Tu fus des plus craints, des plus haïs, haï parce que craint,
 Toi qui les as cinglés d'un fil supérieur à celui de l'épée !
 Toi aussi tu fus un enfant de la terre tragique,
 Puisque tu accomplis en vain le lumineux destin de ta naissance⁶⁵.

65. *O pale and guiding light, now star unsphered,
 Deliverer lately hailed, since by our lords
 Most feared, most hated, hated because feared,
 Who smot'st them with an edge surpassing swords !
 Thou too wert then a child of tragic earth,
 Since vainly filled thy luminous doom.*

Contrairement aux apparences, le jeune homme n'était pas seulement un poète-rêveur, c'était un poète-en-action.

Il faut se rappeler que l'Empire britannique était au sommet de sa gloire — et de sa gloriole —, et les intellectuels anglais rivalisaient fréquemment entre eux pour prouver la supériorité de la race blanche sur les autres, du christianisme sur les autres religions, et démontrer que la « réussite » de la civilisation occidentale était inévitable. Il était clair que l'homme blanc — et en particulier le Britannique — avait le devoir de transmettre les grands bienfaits de ses lumières à ses frères plongés dans l'ignorance. Allons, s'il s'était donné tout ce mal pour établir sa présence dans les régions barbares du monde, c'était purement et simplement pour ce motif altruiste. Sinon, comment ces frères auraient-ils pu jamais sortir de leur borbier désespérant ?

Sri Aurobindo ne fut pas long à voir ce que cachait ce vernis d'autosatisfaction. En dépit du peu de contacts qu'il avait avec sa patrie, il en vint vite à réaliser la valeur unique de sa civilisation. « Regardez l'Inde de Vikramaditya⁶⁶ », écrivait-il à l'âge de dix-huit ans dans *The Harmony of Virtue* [L'Harmonie de la Vertu], un dialogue à la manière de Platon, entre Keshav, un jeune Indien, et quelques étudiants anglais. « Que sa beauté était somptueuse ! Olympiennes, les voix de ses poètes ! Combien sensuel le pinceau de ses artistes ! Et languissantes, voluptueuses, les courbes de ses sculptures ! En ce temps-là, tous les hommes s'émerveillaient d'eux-mêmes et beaucoup étaient des merveilles pour les autres ; mais la plus grande merveille de toutes était ses philosophes. Quelle philosophie ce fut ! Car elle pesa l'empyrée sur les

66. Souverain hindou qui fonda l'ère qui porte son nom, il y a environ 2 000 ans.

sandales ailées de la méditation, s'élança au-dessus des vastes feux du soleil et des étoiles tournoyantes, jusqu'à cet endroit où les murs enflammés de l'univers ne connaissent ni le vent ni les nuages et là, dans le cœur brûlant de l'existence, elle vit le visage du Dieu suprême. Elle vit Dieu et ne mourut point ; elle retomba plutôt sur la terre, non pas foudroyée par l'excès de lumière, mais avec un refrain mystique sur ses lèvres murmurantes, trop vaste pour être énoncé par le discours de l'homme ou pour être compris par son cerveau. Voilà la philosophie d'alors. Cependant cinq siècles n'avaient pas fini de rouler lorsque Surya, le toujours-éveillé, le témoin universel, vit les fils de Mahomet déferler comme des criquets sur les champs verdoyants de sa gloire, et les débris de ce formidable bâtiment tourbillonner dans les rapides de la barbarie jusqu'aux rivages de la nuit. Ils étaient barbares, et donc puissants : nous étions civilisés, et donc faibles.

« — Mais votre civilisation n'était-elle pas prématurée ? » demanda l'un des amis anglais de Keshav. « L'édifice élevé trop hâtivement se désintègre et s'effondre, car sa base renferme les germes de la mort. L'utilitaire ne peut-il pas de bon droit le condamner comme mauvais ? »

— Le jeune Indien répondit : « Ce que l'utilitaire pourrait faire de bon droit dépasse les limites de mon entendement. Sans ces civilisations prématurées, sans l'Athènes de Platon, la Rome des Césars, l'Inde de Vikramaditya, que serait le monde à l'heure actuelle ? Elle était prématurée parce que la barbarie l'emportait encore dans le monde ; et c'est bien grâce à notre efflorescence précoce que vos utilitaires peuvent grimper sur le haut siège de la sottise et souiller la mémoire des grands. » Pour conclure, il dit : « L'utilitaire

avec sa croyance sordide peut exalter la barbarie et cracher son blanc mépris sur la culture, mais le grand cœur du monde se mettra toujours à battre en écoutant les paroles aux ailes de feu du génie, plutôt que les rêvasseries moisiées du moraliste. Il vaut mieux être grand et périr qu'être petit et vivre. »

*

* *

En janvier 1941, Benoybhusan⁶⁷ fut interrogé sur la vie de Sri Aurobindo à Cambridge.

Voici ses réponses :

1. « Les Indiens avaient un club de discussions à Cambridge qui s'appelait les "Cambridge Mejlis", il y était très actif. Il rencontra C. R. Das à Cambridge.

2. « Au sein de ces Mejlis, il fit un certain nombre de discours *très énergiques*, en particulier *sur l'Inde*. Cela montrait son intérêt. L'"India Society" fut créée à cette période. *L'idée d'une activité terroriste (bombes) émergea à cette époque.*

3. « Question : Il aida à l'élection d'un certain député : que savez-vous à ce sujet ? — C'était probablement *Dadabhai Naoroji.* »

Dadabhai Naoroji (1825-1917), « le noble vieillard de l'Inde » appartenait à la communauté parsie et était un riche homme d'affaires de Bombay. Homme aux idées libérales, il s'intéressa à la vie politique du pays et fut élu président du Congrès national indien lors de sa deuxième session en 1886.

67. Interview recueillie dans *Sri Aurobindo*, de Girijashankar Roy Chowdhuri (ouvrage en bengali).

Il devint le premier Indien à être élu à la Chambre des communes d'Angleterre, sous l'étiquette du Parti libéral. Une victoire remportée en dépit de cette formule de mauvais goût de Lord Salisbury, qui appela Naoroji « l'homme noir de l'Inde ». Salisbury, un ex-Secrétaire d'État, avait aussi déclaré : « L'Inde doit être saignée. » La communauté estudiantine indienne, dont notre A. A. Ghose, C. R. Das et K. G. Deshpande, réagit fortement à cette insulte publique. Il en résulta que Naoroji fut élu et devint membre du Parlement. Mais au passage : « Je fus en tête de liste des perdants », déclara C. R. Das. Chittaranjan Das qui était venu à Londres en 1890 pour préparer l'*Indian Civil Service*, et fut refusé en raison de son attitude contestataire.

A. A. Ghose suivait de près toutes les affaires publiques et commença à garder un doigt posé sur le pouls de la politique. L'*Indian Majlis* débuta en 1891, pendant son séjour à Cambridge. C'était une association d'étudiants indiens. Le *Majlis* jouait un rôle important dans la vie sociale des étudiants indiens d'Angleterre et modelait très souvent leurs opinions politiques. Ce fut durant ses jours d'université que A. A. Ghose « commença à s'intéresser à la vie politique indienne dont jusque-là il ignorait tout. Son père se mit à lui envoyer le journal *The Bengalee* où il marquait les passages rapportant des cas de mauvais traitements des Indiens par les Anglais, et il accusait dans ses lettres le gouvernement britannique en Inde d'être un gouvernement sans cœur ». *The Bengalee* était la voix de Surendranath Bannerjee, un chef de file modéré qui, à un moment donné, fut considéré comme le roi sans couronne du Bengale. Mais c'était avant que Sri Aurobindo n'entre dans l'arène politique. « À l'âge de onze ans, Aurobindo avait déjà eu fortement la sensation

qu'une période de bouleversement général et de grands changements révolutionnaires arrivait sur le monde, et qu'il était destiné à y prendre part. L'Inde attirait maintenant son attention et ce sentiment se canalisa bientôt dans l'idée que son pays devait être libéré. Mais la "ferme décision" ne prit son expression décisive que quelque quatre ans plus tard. Il l'avait déjà arrêtée lorsqu'il arriva à Cambridge et en tant que membre, et secrétaire pendant quelque temps, de l'*Indian Majlis*, il prononça de nombreux discours révolutionnaires, ce qui, comme il l'apprit plus tard, joua un rôle dans la décision des autorités qui l'exclurent de l'*Indian Civil Service* ; l'échec à l'épreuve équestre ne fut qu'un prétexte, car, dans quelques autres cas, une chance avait été donnée de remédier à cette lacune en Inde. »

Ainsi Sri Aurobindo et Chittarajan Das furent-ils tous deux « exclus » de l'*Indian Civil Service*, tout comme S. N. Banerjee, par le gouvernement britannique — des exclusions qui retomberaient sur lui.

Sri Aurobindo, cependant, reconnut que c'était lui qui avait choisi de ne pas se présenter à l'épreuve équestre, car « ils me donnèrent une deuxième chance, et une deuxième fois je n'y allai pas. Alors ils m'ont éliminé ».

Une élimination qui devait changer le cours de l'histoire.

Le 17 novembre 1892 la Commission de l'*Indian Civil Service* informa le Bureau indien que « bien qu'il ait été offert à M. A. A. Ghose plusieurs occasions de se présenter à l'examen d'équitation [...] ce dernier a, de façon répétée, manqué de paraître à l'heure fixée » ; et que par conséquent ils étaient « dans l'impossibilité de garantir son aptitude à être nommé dans l'*Indian Civil Service* ». Sur ce, le bureau du Secrétaire d'État prépara, « pour information », un procès-verbal :

« M. Ghose a obtenu la onzième place lors de la compétition de 1890, la vingt-troisième à l'examen de la première période, la dix-neuvième à celui de la deuxième, et la trente-septième à l'examen final du mois d'août. »

Voilà qui montre bien la baisse d'intérêt d'A. A. Ghose pour l'*Indian Civil Service*.

« Je me suis présenté à l'*I.C.S.* », répondit Sri Aurobindo à un docteur et disciple du Gujerat, le docteur Manilal, en décembre 1938, « parce que mon père le voulait et que j'étais trop jeune pour comprendre. Plus tard j'ai découvert quelle sorte de travail c'était, et la vie administrative ne me disait rien du tout ». Il avoua franchement : « J'aimais la poésie, la littérature, l'étude des langues et l'action patriotique. » Puis il laissa échapper : « Je ne voulais pas entrer au service du gouvernement britannique. J'avais une forte aversion pour les Britanniques.

« — Mais alors pourquoi vous être tout de même présenté à l'examen de l'*I.C.S.* ?

« — Ce n'était pas mon intention, répondit Sri Aurobindo. C'était mon père qui voulait que je devienne fonctionnaire. J'ai dû user de cet artifice [d'être en retard pour l'examen], sinon mon père et tout le monde auraient hurlé. Mon frère poète fut horrifié de me trouver en train de fumer et de jouer aux cartes avec mon frère aîné au Club des Libéraux après avoir esquivé l'examen d'équitation. Quand ils l'apprirent ils me demandèrent tous d'essayer d'obtenir une nouvelle chance. Mais je ne le voulais pas et je savais aussi que le gouvernement britannique ne me la donnerait pas.

« — Pourquoi ?

« — Le rapport sur moi était trop mauvais.

« — Comment ?

« — Ils pensaient que j'étais un révolutionnaire, tenant des discours séditieux à l'*Indian Majlis*. Il y avait un homme du nom de Mehedi Hussain, un magistrat suppléant indien — j'ignore pourquoi il était venu en Angleterre — qui assistait aux réunions du *Majlis* et qu'on supposait être un espion. Il est possible qu'il m'ait dénoncé au gouvernement. »

Ainsi le gouvernement britannique, son Bureau indien, lâcha Sri Aurobindo comme on lâche une pomme de terre chaude. Non, non, il n'était pas « chaud » ! Jamais. Il était Le feu. À l'époque du *Sawdeshi*, on l'appelait l'« Étincelle ». Ou « un volcan » comme le comprit immédiatement Sœur Nivedita lorsqu'ils se rencontrèrent.

Mère disait : « Un volcan la tête en bas. »

Rêve ou Destinée ?

« **C** E fut la faute de mon père si j'échouai à l'épreuve d'équitation », dit Sri Aurobindo en se remémorant cet épisode de sa vie. C'était le 16 janvier 1939, et la conversation fut notée par Purani. « Il n'envoyait pas d'argent et les leçons d'équitation étaient alors assez chères à Cambridge. De plus le professeur était peu scrupuleux ; aussi longtemps qu'il eut son argent, il me laissa tout simplement seul avec le cheval, et moi je n'étais pas exigeant. »

La décision du rejet de la candidature d'A. A. Ghose par le Bureau indien lui fut signifiée par une lettre du 7 décembre 1892. Lorsque la nouvelle atteignit Calcutta, le docteur K. D. Ghose était mort. *The Bengalee*, dans ses colonnes du jeudi 29 décembre, exprima ses regrets à l'annonce de l'élimination d'A. A. Ghose.

« Nous sommes navrés, pouvait-on y lire, d'apprendre que M. Arabinda Ghosh, qui a passé l'autre jour l'examen de

l'*Indian Civil Service* avec succès, n'a pas été admis dans le *Service*, parce qu'il lui manque un certificat d'équitation pour lequel il n'a pas pu payer à temps la somme ridicule de dix livres sterling ou à peu près. La perte du jeune Arabinda est vraiment désolante. Sans même parler des dépenses auxquelles il a dû faire face durant ces années, du dur travail qu'il a dû fournir pour briguer ce *Service*, et du deuil qui survient avec le triste décès de son père bien-aimé, il doit avoir bien du mal à supporter la déception qui survient maintenant pour un motif aussi léger.

« N'y a-t-il personne pour plaider sa cause, qui est tout à fait exceptionnelle, auprès du Secrétaire d'État ? [...] »

Il y avait des gens. Déjà deux Anglais avaient essayé d'intercéder pour A. A. Ghose. Le premier était James Sutherland Cotton, le frère de Sir Henry Cotton, lequel, comme nous l'avons vu, avait déjà aidé Benoybhusan à trouver un travail. J. S. Cotton était né en Inde à Coonoor, dans le district des Nilgiris, qui dépendait de l'Administration de Madras.

Dans sa lettre du 19 novembre 1892, J. S. Cotton écrit⁶⁸ : « [...] L'objet de la présente est de tenter de susciter un geste de bonne volonté de votre part pour monsieur A. A. Ghose, qui en tant que candidat stagiaire a été rejeté par la Commission de l'*Indian Civil Service*. Je me suis rendu ce matin dans les bureaux de la Commission, où l'on m'a fait part confidentiellement des causes de cette situation (et ce qu'on m'a expliqué ne diffère pas de l'histoire qu'il m'a déjà racontée) [...]. »

« Comme vous le savez, monsieur Ghose a été éliminé pour avoir échoué à son examen d'équitation, ou plutôt,

68. À Sir Arthur G. Macpherson, Secrétaire, département public et judiciaire, Bureau indien.

devrais-je dire, pour avoir manqué le rendez-vous que lui avait donné son examinateur, alors qu'il avait déjà montré la même absence de ponctualité et ignoré les instances de ce dernier.

« Son excuse (pour ce qu'elle vaut) est que par manque d'argent il n'a pas pu prendre les leçons nécessaires, et que, pour finir, il a perdu la tête par appréhension et lâcheté morale. Il me dit s'être trouvé à Woolwich pour l'examen, avec une demi-heure de retard.

« Il se trouve que je connais monsieur A. A. Ghose et ses deux frères depuis plus de cinq ans, et que j'ai été témoin de la condition difficile à laquelle ils ont tous trois été réduits parce que leur père, un chirurgien de l'État du Bengale, et (je crois) un homme très respectable, ne pourvoyait pas convenablement à leurs besoins. De plus, ils ont mené une vie solitaire, sans un Anglais qui s'occupe d'eux ou les conseille.

« Je pourrais en dire beaucoup plus si vous aviez l'amabilité de m'accorder un rendez-vous. Je dois me contenter ici de garantir que, si un Secrétaire d'État se sentait en mesure de donner une autre chance à monsieur Ghose, j'assumerai les frais des leçons d'équitation, les transports à Woolwich, etc. ; et que je ferais aussi de mon mieux pour veiller à ce que son comportement envers la Commission soit régulier et convenable. »

La préoccupation de l'Anglais pour le jeune Indien est touchante. En fait, c'est aux trois frères qu'il s'intéressa de très près.

L'autre soutien anglais était G. W. Prothero, alors directeur d'études à Cambridge ; c'était un historien très en vue, qui plus tard fut fait chevalier. Il envoya une lettre le lendemain, c'est-à-dire le 20 novembre 1892, à James Cotton, que celui-ci fit suivre à la Commission du *Civil Service*.

« [...] Je suis extrêmement désolé d'apprendre ce que vous me dites à propos de Ghose : qu'il a été éliminé à l'examen final de l'*Indian Civil Service*, pour avoir manqué l'épreuve d'équitation. Sa conduite ici durant ces deux ans fut on ne peut plus exemplaire. Il concourut en tant que candidat libre pour une bourse en lettres classiques, qu'il obtint (avant de passer son premier examen de l'*I.C.S.*). Une fois devenu stagiaire de l'administration, sa situation financière l'empêcha de renoncer à cette bourse, dont les règlements l'obligèrent à consacrer une grande partie de son temps aux classiques, naturellement au détriment de son travail pour l'*I.C.S.* Il assumait sa part de travail universitaire de manière des plus honorables, et fut en très bonne place au premier examen de la licence de lettres à la fin de la deuxième année. Il remporta aussi certains prix du *College*, ce qui démontre sa maîtrise de l'anglais et ses aptitudes littéraires. Qu'un homme ait pu accomplir ceci (ce qui en soi est largement suffisant pour la majorité des étudiants), et poursuivre en même temps son travail pour l'*I.C.S.*, prouve une assiduité et une capacité hors du commun. À côté des études classiques, il avait une connaissance de la littérature anglaise qui dépassait largement la moyenne des étudiants, et écrivait dans un style bien supérieur à celui de la plupart des jeunes Anglais. Qu'un homme de ce calibre soit perdu pour le gouvernement indien simplement parce qu'il ne s'est pas assis sur un cheval, ou qu'il a manqué le rendez-vous, me semble, je l'avoue, un monument de myopie officielle qu'il serait difficile de surpasser.

« En outre cet homme n'a pas seulement des capacités, mais du caractère. Ces deux dernières années, il a eu une vie très difficile et angoissée. Les envois de fonds de son pays ont presque totalement cessé, il a dû non seulement pourvoir

à ses propres besoins, mais entretenir ses deux frères, et pourtant le courage et la persévérance ne lui ont jamais manqué. À plusieurs reprises j'ai écrit en son nom à son père, mais sans grand succès. Il y a peu de temps seulement, j'ai réussi à lui extraire de quoi payer les commerçants qui, sinon, voulaient jeter son fils en prison. Je suis tout à fait certain que ces difficultés pécuniaires n'étaient pas le résultat d'une quelconque prodigalité de la part de Ghose : son mode de vie, qui était simple et parcimonieux à l'extrême, dit le contraire, elles étaient uniquement causées par des circonstances indépendantes de sa volonté. Mais elles l'ont sûrement entravé de plus d'une façon, et probablement empêché d'engager les dépenses qui lui auraient permis d'apprendre à monter à cheval. Je suis convaincu que son incapacité à se trouver à son rendez-vous de Woolwich était due à ce manque d'argent.

« Pour conclure, j'espère sincèrement que vos efforts pour le réintégrer porteront leurs fruits, car je pense que si finalement il était rejeté ce serait, bien que légalement justifiable, une injustice morale envers lui, et une véritable perte pour le gouvernement indien. On pourrait peut-être suggérer aussi que l'élimination d'un Hindou aussi capable sur le motif qu'il ne monte pas à cheval donnera probablement lieu en Inde à de graves incompréhensions, et ouvrira la porte à des accusations de partialité, ce qui est bien sûr indéfendable, mais pourrait être mis en avant par les autochtones avec quelque vraisemblance. »

Un tel témoignage émanant de son professeur d'université, sans qu'il ait été sollicité, met en lumière le personnage de Sri Aurobindo étudiant, et confirme quelle vie spartiate il menait.

Sous la pression morale de J. S. Cotton et l'influence de son frère aîné, A. A. Ghose écrivit, le 21 novembre, une lettre au comte de Kimberley, le Secrétaire d'État de l'Inde de l'époque, lui demandant de lui accorder une nouvelle chance pour l'épreuve d'équitation.

Mais le comte avait déjà arrêté sa décision, et refusa de considérer le cas avec indulgence, comme l'en pressait le sous-secrétaire d'État du Parlement pour l'Inde, Georges Russel : « Le candidat me paraît un homme extrêmement méritant, et je crois tout à fait que la pauvreté fut la raison pour laquelle il ne s'est pas présenté. » Rejetant toutes les requêtes le priant de donner une autre chance au candidat, Kimberley écrit en additif à sa note du 21 décembre. « Je dois ajouter toutefois en "obiter dictum" que je doute fort que monsieur Ghose constitue une recrue souhaitable pour le *Service* — et si monsieur Prothero ou toute autre personne a l'impression qu'un Hindou devrait bénéficier d'une exemption spéciale à l'obligation de savoir monter, le plus tôt il sera détrompé de cette idée absurde, le mieux ce sera. » De toute évidence, les bonnes intentions du professeur Prothero avaient hérissé le comte.

Dans une lettre du 7 décembre 1892, le Bureau indien informa A. A. Ghose de sa décision définitive de l'éliminer.

Le 12 décembre, A. A. Ghose, acceptant le verdict — avec joie et soulagement — demanda « le solde de la pension qui [lui] aurait été due en tant que stagiaire [...] ».

Faisant suite à cette requête, le bureau du Secrétaire d'État prépara une note datée du 14 décembre : « [...] Monsieur J. S. Cotton m'informe qu'il a des raisons d'espérer que monsieur G. va obtenir de suite un rendez-vous dans le service du Gaekwad de Baroda [...]. Comme il s'agit du premier cas

d'un candidat qui a réussi à ses examens périodiques et finaux mais a été éliminé parce qu'il n'a pas passé l'épreuve d'équitation, il est proposé qu'une somme de cent cinquante livres sterling soit versée à monsieur A. A. Ghose.

« Il ne fait aucun doute, à mon avis, faisait remarquer le Secrétaire judiciaire du Bureau indien, qu'il est juste de payer cette somme à monsieur Ghose. Il est allé à Cambridge sur la foi qu'il recevrait son traitement, à condition de bien se conduire, pour rembourser ses frais de résidence universitaire, et le fait qu'il a manqué l'examen d'équitation ne modifie pas les obligations du Secrétaire d'État. »

L'autorisation fut signifiée en bonne et due forme à A. A. Ghose le 20 décembre. Le 22 décembre le bureau du Comptable général lui remit un certain montant : « Bon pour paiement, moins l'impôt : retenue pour le certificat universitaire. » Un gouvernement doit exiger son dû !

A. A. Ghose paya promptement ses arriérés à sa logeuse. « Notre propriétaire était un ange, se rappelait Sri Aurobindo. Elle était d'une patience à toute épreuve et ne nous demanda jamais son argent. Nous n'avions pas payé depuis des mois et des mois, je me demande comment elle faisait. Finalement, je la réglais sur mon traitement de l'I.C.S. Elle venait du Somerset et s'était installée à Londres comme logeuse — peut-être à la suite du décès de son mari. »

Puis il dit : « Mon échec à l'épreuve d'équitation de l'I.C.S. fut une grande déception pour mon père, car il avait tout organisé pour moi par l'intermédiaire de Sir Cotton. Il avait réussi à me faire nommer à Arrah [dans le Bihar] à un poste considéré comme excellent, et près de Sir Henry. Il lui avait demandé de s'occuper de moi. Tout cela s'écroula d'un seul coup. »

Après un silence il poursuivit : « Je me demande ce qui serait arrivé si j'étais entré dans le *Civil Service*. Ils m'auraient probablement éjecté pour paresse et accumulation de travail en retard ! »

Mais le Gaekwad de Baroda, au service duquel il entra (la première mention de ce poste se trouve dans la note du 14 décembre) ne songea jamais un instant à l'« éjecter » pour quelque raison que ce soit durant les treize années où Sri Aurobindo travailla pour l'État de Baroda.

« D'évoquer Baroda... » Sri Aurobindo se tut, puis poursuivit : « ...me fait penser à mon premier contact avec le Gaekwad. C'est étrange comme les choses s'arrangent d'elles-mêmes par moments. Lorsque je manquai l'épreuve d'équitation de l'*I.C.S.* et que je cherchai un travail, le Gaekwad se trouvait justement à Londres. Je ne me souviens plus s'il nous appela ou si nous le rencontrâmes. [...] Je crois que je m'étais porté candidat au poste lorsqu'il était en Angleterre. Le frère de Sir Henry Cotton m'avait demandé de le faire et grâce à son influence, j'entrai en rapport avec le Gaekwad.

« Nous consultâmes un spécialiste pour le montant du salaire que nous devons proposer. Nous n'avions aucune notion de ces choses. Il nous dit que nous pouvions demander deux cents roupies, mais que nous devrions accepter même cent trente, car c'était vraiment une bonne somme. Il calculait en fonction de la livre qui équivalait à treize roupies ; aussi pensait-il que dix livres étaient une bonne somme. J'abandonnais les négociations à mon frère aîné et J. Cotton. Le Gaekwad se mit à raconter aux gens qu'il avait eu un homme du *Civil Service* pour deux cents roupies ! Mais Cotton aurait dû être plus au courant. » Par la suite, ce dernier

vint en visite à Baroda et y vit Sri Aurobindo qui enseignait au *College*.

Pourtant, une question demeurait. Comment se fait-il, me demandais-je au-delà de toutes ces explications, que Sri Aurobindo erre dans les rues de Londres au moment où il doit prendre son train pour Woolwich ? Pour quelle raison, réellement, s'abstient-il de se présenter à l'épreuve d'équitation ? Un geste insignifiant à première vue, mais oh, si inconcevablement surprenant de conséquences...

Cette question me revenait sans cesse à l'esprit depuis longtemps lorsqu'un jour je tombai sur une courte note dans un livre en bengali de Motilal Roy. En voici une traduction.

« J'écris ce que j'ai entendu de Sri Aurobindo lui-même en 1913 :

« “La veille au soir de l'examen d'équitation, je fus d'humeur absorbée. Puis, dans un état de somnolence, j'eus deux rêves. D'abord je rencontrai la déesse qui présidait à la destinée de la Bretagne [la Grande-Bretagne]. J'étais sur le point de m'avancer vers le trône de l'Empereur de l'Inde ; elle [la déesse] m'accueillait en souriant, avec bien des mots très aimables. L'instant d'après un Sannyasin apparut avec un trident à la main. En me donnant le mantra de la culture indienne, il me réveilla. J'ai fait mon idéal de son message. Je ne me suis pas présenté à l'examen d'équitation.” »

Le Retour

DANS l'une des lettres à son épouse, Sri Aurobindo dit : « La graine a germé à l'âge de quatorze ans, et à dix-huit elle était fermement enracinée. » Commentant cette phrase bien des années plus tard, Sri Aurobindo raconta : « J'avais dix-huit ans je crois quand nous avons créé à Londres une société secrète, Lotus et Poignard [...]. Elle a vécu le temps d'une journée. »

En rectifiant une fausse indication d'un biographe, Sri Aurobindo en dit un peu plus. « Les étudiants indiens de Londres se réunirent un jour pour former une société secrète appelée romantiquement "Lotus et Poignard", au sein de laquelle chaque membre faisait le vœu d'œuvrer pour la libération de l'Inde en général, et d'entreprendre un travail particulier pour servir cette cause. Aurobindo ne créa pas la société, mais il en fut membre avec ses frères. Toutefois elle fut mort-née. Ceci eut lieu tout juste avant son retour en Inde,

alors qu'il avait déjà quitté Cambridge définitivement. À l'époque, la politique indienne était timide et modérée et ce fut la première tentative du genre par des étudiants indiens en Angleterre. » Sri Aurobindo allait changer cette approche « timide et modérée » dans la politique indienne. Il avait tant acéré sa plume qu'elle allait bientôt cingler les Modérés et les maîtres étrangers « d'un fil supérieur à celui de l'épée » !

Sri Aurobindo se tourna vers la recherche spirituelle pour la première fois durant la dernière année de son séjour en Angleterre. Les seules Écritures qu'il connaissait, c'était la Bible dans son enfance. L'étroitesse et l'intolérance du christianisme lui inspiraient une vive répulsion. « Après une courte période d'athéisme total, il admit la position agnostique. Dans ses études pour l'I.C.S., pourtant, il tomba sur un bref exposé, très maigre et élémentaire, des "six philosophies de l'Inde", et fut particulièrement frappé par le concept de l'Atman dans l'Advaita. L'idée lui vint à l'esprit que là se trouvait peut-être une véritable clé de la réalité qui est derrière la vie et le monde. » Sri Aurobindo faisait référence aux *Sacred Books of the East* de Max Müller. « À Londres, dit-il, tandis que je lisais les traductions du Védanta par Max Müller, je découvris l'idée de l'Atman, du Soi, et pensai que c'était ça la vraie chose à réaliser dans la vie. Comment expliquez-vous cela ? On ne peut pas dire que c'était dû à l'atmosphère de l'endroit. C'était dans le sang ou peut-être l'héritage d'une vie antérieure. » Hors cet épisode, Sri Aurobindo n'étudia pas du tout la philosophie indienne. En fait, l'éducation qu'il reçut en Angleterre ne comporta aucun élément religieux ou spirituel réel. « Le seul contact personnel avec le christianisme (celui des "non-conformistes" d'Angleterre) fut plus repoussant qu'engageant. J'ai

reçu une éducation essentiellement classique qui avait un impact purement intellectuel et esthétique ; elle ne favorisait pas l'intérêt pour la vie spirituelle. La spiritualité de l'Europe du Moyen Âge n'attira pas mon attention, j'en avais une connaissance très générale et n'ai jamais subi son influence. » Sri Aurobindo n'assista « pas une seule fois » aux réunions hebdomadaires de la *Fabian Society*. Il ne fut jamais franc-maçon non plus. « Mon frère aîné l'était ; à travers lui je compris que ce n'était rien. Mais la franc-maçonnerie avait quelque chose à ses débuts. »

Il est étrange qu'aussitôt revenu en Inde, il eut une volonté délibérée de recouvrer sa vraie nationalité « par attraction naturelle pour la culture et le mode de vie indiens, et une sympathie et une préférence congénitales pour tout ce qui était indien », pour reprendre les termes de Sri Aurobindo. À propos, lui que la philosophie européenne avait laissé indifférent, se passionna profondément pour celle de l'Inde. « Les premières écritures indiennes qui me conquièrent furent les Oupanishads et elles soulevèrent en moi un vif enthousiasme [...]. » Et il répéta : « Je me souviens que lorsque je lus le "Om Shanti Shanti" des Oupanishads pour la première fois, cela eut un effet très puissant sur moi. »

Sri Aurobindo n'était pas quelqu'un qui se fiait à ses inclinations ou ses sentiments les yeux fermés. Il les mettait toujours à l'épreuve pour voir s'ils détenaient quelque fondement de vérité. Car il était cet être rare capable d'extirper les faux-semblants de la vraie substance.

Il avait grandi au milieu des « Anglo-saxons réalistes, pharisaïques et commerçants [...]. Leurs institutions — dont Sri Aurobindo avait une expérience de première main — sont sans chaleur, compassion, ni sentiment humain, rigides et

exactes comme leurs machines, faites pour les gains pratiques et immédiats. » Sur la civilisation occidentale elle-même, il dit qu'elle avait « abaissé » la tonalité morale de l'humanité. Mais son éducation parfaitement européenne l'avait admirablement préparé pour ses tâches à venir.

*

* *

L'année 1892, comme les précédentes, était partie avec son refrain de « petits riens aussi légers que l'air ». Après son chant du cygne, elle avait disparu pour toujours, laissant la place à la nouvelle née souriante : 1893 — celle qui devait bientôt se saisir des tambours de la victoire et voir l'appel de la Mère Inde, une fois lancé, trouver des échos et des ré-échos. Car ce fut l'année où Swami Vivékânanda se rendit en Amérique pour participer au Parlement des Religions à



Une vue de la Tamise à Londres, à la fin du siècle dernier

Chicago, en septembre, et où Sri Aurobindo rentra dans son pays, en février. « L'un allait illuminer l'Occident de la lumière de l'Orient, l'autre, libérer la Mère [Inde] et à travers elle, le monde », faisait remarquer S. K. Mitra. Puis en novembre 1893, Annie Besant (1847-1933), futur fer de lance du mouvement du *Home Rule* arriva en Inde. Une année mémorable pour le pays.

Avec Sri Aurobindo à son bord, le paquebot le *Carthage* prit la mer en direction de l'Inde le 12 janvier, le jour du trentième anniversaire de Vivékânanda.

A. A. Ghose était venu en voiture depuis le 6 de la Burlington Road, où il avait loué un logement après être parti de Cambridge en octobre 1892, pour se rendre aux quais de la Tamise où le bateau était ancré. Le *Carthage* quitta les quais Royal Albert de Londres à neuf heures du matin. A. A. Ghose se tenait sur le pont. Lorsque le bateau eut atteint la pleine mer, il regarda la côte anglaise s'éloigner. C'était la dernière fois qu'il posait les yeux sur le pays où il avait passé son enfance et son adolescence. On l'y avait emmené lorsqu'il n'était qu'un enfant de sept ans, et à présent c'était un jeune homme de vingt ans qui retournait dans son pays natal. Mais il ne s'était pas enraciné en Angleterre. Son être était comme l'arbre sacré des Oupanishads : les racines plantées dans le ciel, les branches étendues vers le bas.

Non, il n'y avait « nul regret de quitter l'Angleterre, nul attachement au passé ni appréhension du futur. J'y avais noué quelques amitiés, dont aucune ne fut très intime [...]. J'étais attaché à la pensée et la littérature anglaises et européennes, mais pas à l'Angleterre en tant que pays. » Ara n'y avait pas de liens et ne fit pas de l'Angleterre son pays adoptif, comme son frère poète Mano à un moment donné.

« S'il est une terre d'Europe à laquelle j'étais attaché comme à un deuxième pays, intellectuellement et par le cœur, c'était à une terre que je n'avais jamais vue et où je n'avais pas vécu, du moins dans cette vie, et ce n'était pas l'Angleterre, mais la France. »

La France. Là où grandissait Mirra. Elle avait presque quinze ans maintenant.

Voici l'itinéraire du *Carthage* :

Londres,	12 janvier 1893, 8 h 50
Gibraltar,	17 janvier
Malte,	20 janvier
Brindisi,	22 janvier
Port-Saïd,	26 janvier
Suez,	27 janvier
Aden,	1 ^{er} février
Bombay,	6 février 1893, 10 h 55

*

* *

Après quatorze ans, Sri Aurobindo reposait le pied sur le sol indien. L'obscurité qui l'avait enveloppé à Darjeeling et s'était cramponnée à lui durant tout son séjour en Angleterre le « quitta seulement lorsqu'il revint en Inde ».

Une chose curieuse se produisit aussitôt Ara débarqué à Bombay. Il commença à avoir l'expérience du Soi. « Un calme immense s'empara de lui dès les premiers contacts avec le sol indien après sa longue absence, en fait dès son premier pas sur l'*Appolo Bunder* de Bombay (ce calme l'entoura et persista pendant des mois). »

Sri Aurobindo expliqua : « J'ignorais, bien sûr, que c'était une expérience. C'était une sensation de calme et de vastitude, et je ne l'avais pas eue sur le paquebot. »

Voilà comment l'Inde accueillit son fils Ara à son retour.

Le 6 février est une date dont il faut se souvenir.

Appendice

L'INVASION QUI N'A JAMAIS EU LIEU

En Inde, tout écolier arrive vite à ce moment bien particulier où on lui parle de ses lointains ancêtres, de leurs origines, leur histoire et leurs réalisations. Une fenêtre s'ouvre tout à coup, son horizon étroit s'élargit pour embrasser ces temps reculés et mystérieux. Être indien semble revêtir une signification plus vaste — mais qui reste, pour longtemps encore, aussi nébuleuse que ce qu'on lui apprend.

Et que lui apprend-on ? Tout au plus, ceci :

Quelque mille cinq cents ans avant le début de l'ère chrétienne, des hordes plus ou moins barbares de nomades appelés « Aryens », venus d'on ne sait où dans l'Asie centrale et dont la langue était le sanscrit, déferlèrent sur le nord-ouest de l'Inde. Là, ils tombèrent sur la florissante civilisation de la Vallée de l'Indus (ou civilisation harappéenne), dont les habitants étaient des « Dravidiens ». Les envahisseurs aryens détruisirent cette civilisation et chassèrent les Dravidiens vers le sud de l'Inde, puis, quelques siècles plus tard, composèrent les Védas, répandirent le sanscrit dans toute l'Inde et bâtirent la puissante civilisation du Gange. Voilà, en un mot, ce que la plupart des Indiens « éduqués » savent de leur lointain passé, et qui est encore aujourd'hui donné pour acquis, présenté comme un fait établi qui ne souffre pas de discussion. On le trouve non seulement dans les manuels scolaires, mais dans les livres de référence faisant autorité et dans les meilleurs dictionnaires.

Que le soleil tournait autour de la terre fut une telle certitude, elle aussi, pour les premiers astronomes européens pendant tant de siècles, que, pour penser autrement, Copernic, Galilée et Kepler ne pouvaient être que des hérétiques. Pourtant cette conviction a depuis rejoint les innombrables exemples de l'aveuglement humain qui jonchent les âges. Aveuglement dont la « théorie de l'invasion aryenne », comme on l'appelle, est un autre échantillon. Aussi établie et indiscutable qu'elle paraisse à force d'être répétée mécaniquement depuis des décennies, il n'existe aucune preuve fiable sur laquelle la faire reposer. À dire vrai, elle est désormais totalement démentie par les résultats de l'archéologie, de la génétique, l'astronomie, les mathématiques et la géographie historiques. Pourtant, en Inde, on continue de regarder ceux qui la contestent d'un œil suspicieux, comme s'ils avaient commis un crime abominable, et nous pouvons nous attendre à trouver ce pilier vénéré bien que croulant de l'histoire antique dans nos manuels indiens pendant quelques années encore, durant lesquelles les racines de la civilisation et de la culture indiennes continueront à se situer quelque part en Asie centrale, tout comme le soleil persista à tourner autour de la terre quelques siècles après Copernic, et les espèces à se voir interdire d'évoluer pendant des dizaines d'années après Darwin.

La naissance d'un mythe

Comment cette théorie s'est-elle si largement répandue alors même qu'elle est dépourvue de tout fondement ? Notons tout d'abord qu'elle fut énoncée au XIX^e siècle par des érudits européens qui ne purent s'empêcher de découvrir des similitudes entre le sanscrit et le grec ou le latin, renvoyant à un lien ancestral entre ces langues. Mais en cette

époque où l'Empire britannique se trouvait au sommet de sa gloire et où l'Europe baignait au soleil de ses nouvelles Lumières, ces fiers savants pouvaient difficilement admettre devoir leurs langues et leur civilisation à une Inde plongée dans les ténèbres de l'ignorance — il fallait que ce soit l'inverse. Aussi, l'esprit indien s'était largement asservi à l'Occident (la situation s'est-elle améliorée depuis ?), et prêtait plus volontiers l'oreille à ces sommités menées par le prestigieux Max Müller qu'aux savants et visionnaires de l'Inde.

Swami Dayananda Saraswati fut peut-être le premier à rejeter la théorie de l'invasion aryenne, en soulignant que le mot *arya* dans le Véda se rapportait à une qualité morale ou intérieure, et non pas à une race ou un peuple. Swami Vivékânanda suivit avec sa vigueur caractéristique ; au cours d'une conférence il remarqua avec ironie : « Et quand vos pandits européens racontent que les Aryens venus d'une terre étrangère ont fondu sur le pays pour s'en emparer et se sont installés en Inde en exterminant les aborigènes, ce sont des âneries, c'est stupide. Il est étrange que nos érudits indiens aussi leur répondent amen. » Il ajouta : « Et on enseigne tous ces mensonges monstrueux à nos garçons. » On continue de le faire, un siècle plus tard. Lors d'une autre conférence, il concluait : « Quant à la véracité de ces théories, il n'est pas un mot dans nos écritures, pas un, pour prouver que les Aryens soient jamais venus de quelque endroit extérieur à l'Inde... L'Inde entière est aryenne, voilà tout. »

Puis Sri Aurobindo, jetant un regard direct sur les Védas, observa : « Les indications védiques d'une division raciale entre les Aryens et les Dasyous, et l'identification de ces derniers avec les Indiens indigènes, sont d'un caractère bien

plus mince que je ne l'avais supposé. » Cette division, affirmait-il, « est une conjecture soutenue par d'autres conjectures... un mythe des philologues ». Sri Aurobindo réfuta énergiquement « la distinction artificielle et hostile entre aryen et dravidien, distinction créée par une philologie erronée qui a ainsi semé la discorde au sein d'une race indo-afghane homogène ». Quelque quatre-vingts ans plus tard, nous savons que ladite discorde nourrie non seulement par des érudits mais aussi par certains politiciens indiens, n'a fait que s'approfondir de manière absurde et qu'elle a, dans le sud de l'Inde par exemple, généré des émeutes et même des mouvements séparatistes : les Dravidiens, nous dit-on, sont les Indiens de souche, la plupart des Indiens du Nord des « envahisseurs aryens », et le sanscrit une « langue étrangère » ! Sri Aurobindo a pourtant montré que les liens anciens entre sanscrit et tamoul étaient « bien plus étroits et nombreux qu'on ne l'imagine d'ordinaire » et que ces langages étaient « deux familles différentes dérivées d'une seule langue primitive perdue ». Mais surtout, Sri Aurobindo, dans son *Secret du Véda*, en retrouva le symbolisme perdu depuis longtemps et mit en lumière l'extraordinaire expérience des Rishis.

Pourtant personne ne les entendit — depuis longtemps nous avons pris en Inde cette inexplicable habitude de n'accepter le changement que s'il provient de l'Occident. Toutefois, depuis quelques années, des voix commencent à s'élever, tant en Occident qu'en Inde, pour affirmer que le temps est venu de se débarrasser une fois pour toutes de cette théorie vermoulue. L'accumulation de preuves, surtout archéologiques, est devenue tout simplement trop accablante pour demeurer ignorée, sauf d'historiens aux motivations douteuses. Voyons rapidement ce qu'il en est.

La tradition indienne

Ce qui frappe à première vue, c'est que la théorie de l'invasion aryenne, et la réédification artificielle de l'histoire de l'Inde qui en résulte, est en contradiction directe avec la tradition indienne. D'abord, aucune écriture sanscrite (pardon, « aryenne ») ne fait la moindre référence à une terre mère hors de l'Inde ; bien au contraire, il est clair que le Rig-Véda, le plus ancien des quatre Védas, ne connaît aucune autre géographie que celle du nord de l'Inde. On a du mal à imaginer le peuple védique, si attaché à la terre, ses montagnes, ses forêts et ses rivières, ne garder dans sa culture aucun souvenir de leurs soi-disant ancestrales steppes d'Asie centrale. C'est d'autant plus étrange que le Ramayana, le Mahabharata, les Pouranas décrivent aussi une civilisation extrêmement développée qui grandit sur le sol indien au cours des millénaires, ainsi qu'une Grande Guerre se déroulant vers 3100 av. J.-C. ; on estime que ces textes sont basés sur une tradition historique (*itihasa*), considérablement magnifiée, il est vrai, mais contenant tout de même un noyau d'historicité. Naturellement, cette tradition n'est que superstition aux yeux des « invasionistes », puisque la civilisation dépeinte dans ces écritures n'a pu naître que quelques siècles *après* l'arrivée supposée des Aryens, c'est-à-dire au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. La Grande Guerre, par conséquent, est au mieux, selon un éminent historien indien, la glorification d'une « querelle locale » entre deux tribus aryennes !

Cela nous amène à une autre aberration : on nous demande de croire qu'en quelques siècles, cinq au plus, ces Aryens à demi primitifs, éleveurs de troupeaux, ont non seulement conquis le nord de l'Inde, mais y ont, de plus, édifié une

grande civilisation, et donné naissance à une philosophie et une culture uniques fondées sur le sanscrit et le Vêda, qu'ils ont étendues au sous-continent tout entier — un développement pour le moins stupéfiant. C'est au fil des millénaires et non de quelques siècles que civilisations et cultures évoluaient, arrivaient à maturité et se répandaient. De plus, le raffinement et la richesse propres à la pensée indienne ancienne et à la langue sanscrite sont incompatibles avec le caractère primitif qu'on attribue aux colonisateurs aryens de fraîche date. Comme dit Sri Aurobindo : « La durée de temps accordée pour la croissance de la civilisation est d'une brièveté impossible. »

L'archéologie

Voyons maintenant ce que nous dit l'archéologie. Sa première observation, négative, et sur laquelle tous les archéologues s'accordent, est qu'il n'y a aucune découverte à l'est de l'Indus qui corresponde à la thèse d'un peuple aryen arrivant en Inde. Curieusement, les « envahisseurs », dont on dit qu'ils ont balayé une grande partie du territoire indien, n'ont pas laissé la moindre trace de leur passage — aucun nouveau type de poterie, aucune figurine, aucun outil ou autre objet, et surtout aucune trace de destruction des cités harappéennes ne vient indiquer la discontinuité culturelle qu'exigerait l'arrivée supposée des Aryens. Pour cette raison, la plupart des archéologues (américains tels que G. F. Dales, Jim Shaffer, J. M. Kenoyer, français tel que Jean-François Jarrige, et de nombreux Indiens) ont rejeté la théorie de l'invasion aryenne, également parce qu'elle contredit la longue continuité de la civilisation indienne dont témoignent les trouvailles archéologiques.

Puis nous avons les premières découvertes de la civilisation de la Vallée de l'Indus en 1921. Elle s'étendait sur un territoire deux fois plus vaste que l'Égypte et la Mésopotamie réunies, avait un développement urbain perfectionné, un commerce intérieur et extérieur de grande envergure, une administration d'une efficacité remarquable, et une des toutes premières écritures, qui demeure mystérieuse. Les origines de cette civilisation remontent à 5 000 ans av. J.-C. au moins, et les dates de sa « phase de maturité » (2600-1900 av. J.-C.) obligèrent la plupart des experts à conclure qu'elle était « préaryenne » et donc prévédique. Cependant des centaines de petits sceaux de stéatite représentent des personnages en postures yoguïques, une divinité appelée « Pashoupati » ou un majestueux taureau ; on trouve des figurines dans des asanas diverses, des foyers et autels sacrificiels, le culte d'une déesse-Mère, le swatiska et d'autres symboles védiques — autant de signes puissamment évocateurs de la culture védique, comme l'ont souligné des archéologues indiens de renom tels que B. B. Pal ou S. R. Rao. En outre, un autre archéologue, R. S. Bisht, a démontré récemment que le Rig-Véda décrit précisément le plan urbain harappéen. Enfin, si cette civilisation était vraiment préaryenne (dravidienne ou non), nous serions confrontés à ce paradoxe étrange, que le spécialiste américain David Frawley dénonce avec pertinence, d'habitants de la Vallée de l'Indus ne léguant, bien que lettrés, aucune littérature, mais laissant une énorme présence physique mise au jour par l'archéologie, et d'Aryens nous offrant une immense littérature, mais ne laissant de trace physique d'aucune sorte ! Tout ceci rallie un nombre croissant de spécialistes indiens et occidentaux à

l'avis que la civilisation harappéenne était de culture védique ou même postvédique. Comme le dit Colin Renfrew, grand archéologue britannique : « Il est difficile de voir ce qui est particulièrement non aryen dans la civilisation de la Vallée de l'Indus. »

La Sarasvati

Ce n'est pas tout. Le Véda, comme l'on sait, se répand en éloges sur la Sarasvati, rivière depuis longtemps perdue. Or elle a été retrouvée — ou plutôt son lit asséché, dépisté depuis quelques dizaines d'années par les géologues et archéologues, et avéré par la photographie par satellite. Elle descendait de l'Himalaya pour atteindre les plaines près d'Ambala au Penjab, puis traversait le Rajasthan jusqu'au golfe de Kachchh, se jetant dans la mer d'Oman. Sa course était sensiblement parallèle à celle de l'Indus, mais plus au sud. C'était de fait un fleuve imposant, de six à huit kilomètres de large, dont la Satlej et la Yamuna furent en un temps les affluents. Des études précises ont montré que la Sarasvati changea plusieurs fois de cours avant de s'assécher définitivement vers 1900 av. J.-C. Il se trouve que sa situation, ses caractéristiques physiques, et même les étapes de son assèchement, sont décrites dans le Rig-Véda, le Mahabharata et plusieurs Puranas — écritures que la théorie de l'invasion aryenne date de force plusieurs siècles après la disparition de la Sarasvati ! Qui plus est, des centaines de sites harappéens ont été découverts le long de son cours (beaucoup plus que sur les rives de l'Indus) ; cette concentration, selon l'archéologue Dilip Chakrabarti « est le signe certain que la langue de cette civilisation était une forme archaïque du sanscrit ». Une fois encore, le lien entre harappéen et védique se voit confirmé.

Dwaraka

Allons maintenant faire un tour à Dwaraka, la ville légendaire du dieu Krishna, à l'extrême pointe du Saurashtra dans le Gujerat. Légendaire ? Dans les années 1980, la découverte sous-marine de murs massifs mit en évidence l'existence d'un port antique très important, qui était la porte du sous-continent. Cela vint corroborer l'histoire de la disparition de la ville de Krishna sous les eaux, considérée jusque-là comme un « mythe » du Mahabharata, épopée « aryenne » dans laquelle Krishna joue un rôle central. Les ruines de Dwaraka sont pour le moment datées au carbone 14 aux alentours de 1 500 av. J.-C., ce qui ne correspond pas à l'époque traditionnellement attribuée à l'ère de Krishna, vers 3 100 av. J.-C. (suggérons toutefois que des fouilles plus poussées pourraient révéler des vestiges plus anciens). Quoi qu'il en soit, cette date « récente » est incompatible avec une arrivée de tribus primitives aryennes dans le sous-continent vers la même époque. Ou alors, si Dwaraka était un développement tardif de la civilisation harappéenne (et « préaryenne » selon la vieille théorie, ne l'oublions pas), qu'advient-il du lien entre celle-ci et le dieu « aryen » Krishna, ou, tout au moins (si l'on nie à Krishna l'honneur d'une existence physique) avec le Mahabharata ? Cette énigme créée artificiellement par la théorie aryenne serait-elle la raison pour laquelle la redécouverte par S. R. Rao de la Dwaraka antique n'a pas attiré le même degré d'attention que la Troie antique de Schliemann ?

Faut-il davantage de preuves ? Elles ne manquent pas. L'anthropologie et la génétique nous en fournissent, car elles ont établi une continuité biologique dans les populations de nord-ouest de l'Inde vers la période de l'invasion supposée, ce qui interdit toute « invasion ». L'astronomie aussi, puisque le symbolisme védique se réfère à des événements célestes

tels que solstices et équinoxes que l'on peut situer entre 4 000 et 6 000 ans av. J.-C. On a aussi trouvé des arguments convaincants dans les mathématiques anciennes, la métallurgie... mais ce devrait suffire⁶⁹.

Une perspective nouvelle

Les avocats de la théorie de l'invasion aryenne se retrouvent dans une position semblable à celle des astronomes géocentriques, lesquels étaient obligés d'assigner des orbites extrêmement compliquées et anormales aux planètes pour continuer à les faire tourner autour de la terre. Nos « invasionnistes » ne craignent pas de s'enfermer dans des anomalies analogues, pourvu qu'ils puissent d'une manière ou d'une autre préserver l'origine non indienne de la civilisation de l'Inde, et la chronologie tronquée qui en résulte. Mais pour peu que l'on regarde les choses sans *a priori*, en prenant en compte les preuves tangibles, le tableau de l'Inde ancienne qui émerge est celui d'une continuité à travers les âges : la période védique précédant ou coïncidant avec la civilisation de l'Indus, suivie de la civilisation du Gange. Il demeure, il est vrai, beaucoup à intégrer dans cette nouvelle perspective, et bien davantage encore à découvrir, mais on respire déjà un peu mieux.

Ce tableau n'est pas un fantasme : il s'appuie à la fois sur la tradition et la recherche moderne. Il est vrai que l'archéologie est loin de confirmer les dates traditionnelles de la chronologie indienne, mais rien, dans notre connaissance de ces temps reculés, ne légitime ce sophisme d'une démarcation totale

69. Pour plus de détails, consulter : *The Politics of History* de N. S. Rajaram (Delhi, *Voice of India*, 1995), *Update on the Aryan Invasion Debate* de Koenaad Elst (New Delhi, Aditya Prakashan, 1999), et *The Invasion That Never Was* de Michel Danino et Sujata Nahar (Mysore, Mira Aditi, 2^e éd., 2000).

entre les races, langues, cultures et même divinités aryennes et dravidiennes (Shiva est dravidien, Vishnou est aryen !). Quels que soient les virages que la civilisation indienne ait pu prendre, quelles qu'aient été les migrations vers ou à partir de l'Inde, une coupure rigide entre une Inde pré et postaryenne ne trouve sa justification ni dans les écritures, ni dans l'archéologie. On peut prédire sans crainte que les futures découvertes archéologiques ne cesseront de confirmer la continuité fondamentale de la civilisation indienne.

Pourquoi, pourrait-on se demander enfin, tant se soucier de démystifier une théorie sur un passé si lointain ? Précisément parce qu'elle nie ce passé. Parce qu'elle fait du Vêda un fatras de superstitions presque dépourvu de sens, concocté par des barbares primitifs. Parce qu'elle bafoue ce qui a été la source de la vie et de la force spirituelle de l'Inde depuis des millénaires. Et parce que le passé n'est jamais passé, jamais mort, et qu'il détient souvent la clef de l'avenir.

« Retrouver la parfaite vérité du Vêda n'est donc pas seulement souhaitable pour satisfaire notre curiosité intellectuelle moderne, c'est aussi une nécessité pratique pour l'avenir du genre humain, affirmait Sri Aurobindo. Car je suis fermement convaincu que, lorsque le secret caché dans le Vêda aura été entièrement dévoilé, on s'apercevra qu'il livre la formule parfaite de la connaissance et de la pratique d'une vie divine auxquelles l'humanité en marche — après de longs errements dans la satisfaction de l'intellect et des sens — doit inévitablement revenir. »

Michel Danino

Chronologie

- 1824 Naissance de SWAMI DAYANANDA SARASWATI à Tankara, dans le Gujerat.
- 1825 Le premier chemin de fer à vapeur, en Angleterre.
- 7 septembre 1826 Naissance de RAJNARAIN BOSE, grand-père maternel de Sri Aurobindo, à Boral, au Bengale.
- 20 août 1828 RAJA RAMMOHAN ROY crée le premier *Brahmo Samaj*.
- 27 septembre 1833 Mort de Raja Rammohan Roy.
- 18 février 1836 Naissance de SRI RAMAKRISHNA.
- 26 juin 1838 Naissance de BANKIM CHANDRA CHATTERJEE.
- 1843 Premier mariage de Rajnarain Bose, avec Prasannamoyee Mitra.
- 5 juillet Naissance de MAURICE ALFASSA, le père de Mère, à Andrinople, en Turquie.
- 21 novembre 1844 Naissance de KRISHNA DHAN GHOSE, le père de Sri Aurobindo, à Patna.
- Avril 1847 Second mariage de Rajnarain Bose, avec Nistarini Dutta.
- 21 février 1851 Rajnarain Bose est nommé directeur de l'école publique de Midnapore.
- 1852 Sa fille SWARNALATA, la mère de Sri Aurobindo, naît à Midnapore.
- 1856 Naissance de LALA LAJPAT RAI.
- 23 juillet Naissance de BAL GANGADHAR TILAK à Ratnagiri, dans le Maharashtra.
- 1857 Révolte des cipayes, qui s'étend dans une grande partie de l'Inde du Nord.

- 18 décembre 1857 Naissance de MATHILDE ISMALUN, la mère de Mère, à Alexandrie.
- 7 novembre 1858 Naissance de BEPIN CHANDRA PAL, à Srihatta, au Bengale.
- 1859 Publication de *L'Origine des Espèces* de Darwin.
- 8 mai 1861 Naissance de RABINDRANATH TAGORE à Calcutta.
- 12 janvier 1863 Naissance de Narendra Nath Datta à Calcutta, SWAMI VIVÉKÂNANDA
- 1864 Krishna Dhan épouse Swarnalata.
- 1867 Naissance de BENOYBHUSAN, le frère aîné de Sri Aurobindo, à Bhagalpur.
- 1^{er} janvier 1869 Rajnarain Bose prend sa retraite et habite, jusqu'en 1879, à Calcutta, où il contribue à la naissance des sentiments nationalistes.
- 19 janvier Naissance de MANMOHAN, le second frère aîné de Sri Aurobindo, à Bhagalpur.
- 2 octobre Naissance de M. K. GANDHI.
- 17 novembre Ouverture du canal de Suez.
- 15 février 1870 Krishna Dhan Ghose s'embarque pour l'Angleterre afin de poursuivre ses études de médecine.
- Les années 1870 Accélération de la Révolution industrielle en Occident avec le début de la commercialisation des premiers générateurs, puis des alternateurs et des transformateurs.
- Septembre ou octobre 1871 K. D. Ghose revient en Inde.
- 1872 Première publication, sous forme de feuilleton, d'*Anandamath*, le roman de Bankim Chandra Chatterjee, qui contient le chant « Bande Mataram ».

- 15 août 1872 SRI AUROBINDO naît à Calcutta.
- 1873-1874 Une importante famine au Bengale et au Bihar fait un grand nombre de morts.
- 1874 Première exposition impressionniste à Paris.
- 18 juin Maurice Alfassa et Mathilde Ismalun se marient à Alexandrie.
- 1875 Swami Dayananda fonde l'*Arya Samaj* à Bombay.
Madame H. P. Blavatsky fonde la *Société théosophique* aux U.S.A.
- 1876 Bell invente le téléphone.
Otto met au point le moteur à explosion.
- 13 juillet Naissance de MATTÉO ALFASSA, le frère de Mère, à Alexandrie.
- 1876-1877 Cinq millions d'Indiens meurent lors d'une famine qui sévit dans tout le pays.
- 1877 La Reine Victoria est proclamée Impératrice des Indes.
Edison invente le phonographe.
Benoybhusan, Manmohan et Aurobindo sont envoyés au *Loretto Convent School* à Darjeeling.
- 3 septembre Naissance de SAROJINI à Rangpur.
- 1878 Edison et Swan inventent la lampe électrique à incandescence.
- 21 février Mère naît à Paris.
- 1879 Pasteur découvre le principe de la vaccination, et crée plusieurs vaccins dans les années qui suivent.
- Juin Krishna Dhan, Swarnalata et leurs quatre enfants s'embarquent pour l'Angleterre. Les trois fils sont confiés à la famille

	Drewett à Manchester. Sri Aurobindo reçoit des cours particuliers jusqu'en 1884. Rajnarain Bose s'installe à Deoghar.
Septembre 5 janvier 1880	Naissance de BARIN à Croydon en Angleterre.
Mars	Swarnalata revient en Inde avec Sarojini et Barin.
1883	Décès de SWAMI DAYANANDA SARASWATI. Première Conférence nationale indienne à Calcutta.
27 août	Éruption du Krakatau à Java, il fait nuit à midi, et trente-six mille personnes périssent noyées dans les raz de marée qu'elle provoque.
Septembre 1884	Sri Aurobindo est admis à St. Paul's School, à Londres. Il loge au 49, St. Stephen Avenue, Shepherd's Bush, à Londres.
12 janvier 1885	Un puissant tremblement de terre d'une intensité de 8.7 sur le plateau de Shillong, provoque d'énormes dégâts.
28 décembre	Première session du Congrès national indien à Bombay.
16 août 1886	Décès de SRI RAMAKRISHNA.
6 mars 1887	Naissance de MRINALINI BOSE, l'épouse de Sri Aurobindo.
Juillet 1890	Sri Aurobindo est admis en tant que boursier au King's College à Cambridge.
1891	Stoney émet la théorie de l'existence de l'électron (qui sera établie dans les années suivantes). Création de l' <i>Indian Majlis</i> à Cambridge, association d'étudiants indiens que rejoint

- Sri Aurobindo et au sein de laquelle il tient des discours plaidant pour la libération de l'Inde.
- Mai 1892 Il passe la première partie de la licence de lettres avec la mention très bien.
- Août Passe l'examen final de l'*Indian Civil Service*.
- Octobre Sri Aurobindo quitte Cambridge et loue un logement au 6, Burlington Road, à Londres. Là il participe à la création d'une société secrète, « Lotus et Poignard ». Il a sa première expérience « préyogique », l'expérience mentale de l'Atman.
- Novembre Sri Aurobindo est exclu de l'*Indian Civil Service* pour avoir manqué de se présenter à l'épreuve d'équitation.
- Décembre Sri Aurobindo obtient un emploi auprès du Maharajah Gaekwad de Baroda.
- Mi-décembre KRISHNA DHAN GHOSE, croyant que son fils Auro vient de mourir dans un naufrage, décède.
- 12 janvier 1892 Sri Aurobindo, à bord du paquebot le *Carthage*, quitte l'Angleterre. Il passe par Gibraltar, Port-Saïd et Aden.
- 6 février Il débarque sur l'*Appolo Bunder*, à Bombay, où un « calme immense » l'envahit.

Remerciements

Pour décrire l'enfance de Sri Aurobindo et sa vie en Angleterre, j'ai largement emprunté à ses propres lettres, et en particulier à celles qui sont publiées sous le titre *Sri Aurobindo on Himself*. J'ai aussi trouvé un grand nombre de renseignements dans ses conversations avec ses disciples, réunies dans *Evening Talks with Sri Aurobindo* [Conversations du Soir avec Sri Aurobindo] de Purani ainsi que dans *Talks with Sri Aurobindo* [Conversations avec Sri Aurobindo] de Nirodbaran. Je les remercie pour ces précieux recueils.

Ambalal Balkrishna Purani (1895-1965) était un révolutionnaire du Gujerat ; devenu disciple de Sri Aurobindo, il se fixa auprès de lui dans son Ashram en 1923. Il fit aussi partie des assistants personnels de Sri Aurobindo de novembre 1938 à décembre 1950. Notre Purani, soucieux de donner des informations authentiques sur la vie de Sri Aurobindo, non seulement recueillit ses conversations, mais écrivit aussi deux livres : *Sri Aurobindo's Life* et *Sri Aurobindo in England*, qui me furent tous deux d'une grande aide.

Le docteur Nirodbaran Talukdar fut également un assistant de Sri Aurobindo durant la même période. Il s'était installé à l'Ashram en 1933.

J'ai aussi tiré profit de la revue *Archives and Research*, qui a publié de nombreux documents biographiques, en particulier pour ce qui concerne le journal d'Annette Akroyd, les jours d'école de Sri Aurobindo, ses bulletins à St. Paul, etc⁷⁰.

70. Cette revue et tous les livres mentionnés ci-dessus sont publiés par l'Ashram de Sri Aurobindo, Pondichéry.

Les recherches sur le docteur K. D. Ghose ont été faites par Nirmal Nahar, qui a trouvé beaucoup d'éléments dans la *Bengal Civil List* et la *Gazette de Calcutta*, grâce à l'aide de Sri Biswanath Chakrabarty, et de Sri Kalidas Dey, bibliothécaire à la *West Bengal Secretariat Library*.

Les quelques extraits du journal de K. C. Sen sont tirés de *Keshub Chunder Sen In England*, Writers Workshop, 1980, que nous a très aimablement prêté madame Sushila Das, la petite fille de K. C. Sen.

Pour les détails universitaires sur Manmohan à Oxford, les recherches effectuées par Sunil Bandopadhyay furent bienvenues.

Le Dictionnaire biographique des Bengalis (*Bangali Charitabhidhan*) de Samsad a été ma source principale pour les données biographiques des Bengalis.

Nos autres remerciements sont inclus dans le texte.

Biographie de Mère

MÈRE est née à Paris le 21 février 1878, dans une famille aisée et parfaitement matérialiste. Étude approfondie de la musique, de la peinture et des mathématiques supérieures. Élève de Gustave Moreau, elle est l'amie des grands Impressionnistes. Puis elle fait la connaissance de Max Théon, un personnage énigmatique aux pouvoirs occultes extraordinaires, qui lui donne la première explication cohérente des expériences qu'elle a spontanément depuis son enfance. Au cours de deux longs séjours au domaine de Théon en Algérie, ce dernier lui enseigne l'occultisme. En 1914, elle se rend à Pondichéry, où pour la première fois, elle rencontre Sri Aurobindo qui y avait trouvé refuge contre les poursuites des Anglais. Elle retourne définitivement à Pondichéry en 1920, via le Japon et la Chine. Lorsque Sri Aurobindo se retire en 1926 afin de mettre en œuvre un nouveau principe d'évolution dans la matière, elle organise et développe son Ashram, et tente en vain d'éveiller les disciples à une nouvelle conscience. En 1958, après le départ de Sri Aurobindo, elle se retire à son tour pour aller à la racine du Problème — le changement de la conscience des cellules. De 1958 à 1973, c'est la lente découverte du Grand Passage à la prochaine espèce et d'un nouveau mode de vie dans la matière. Et elle confie son extraordinaire exploration à Satprem. C'est *l'Agenda*.

LES CHRONIQUES DE MÈRE sont le récit de la vie de Mère, tiré de ses innombrables conversations avec Satprem mais aussi du témoignage personnel de Sujata, qui vécut plus de quarante ans auprès de Mère.

Biographie de Sujata Nahar

SUJATA NAHAR est née à Calcutta en 1925. Elle grandit dans l'atmosphère culturelle et artistique de Shantinikétan, sous l'égide du poète Rabindranath Tagore. Elle perd sa mère à l'âge de sept ans. L'univers de son père s'écroule ; il se met en quête d'une autre dimension à donner à sa vie. À Pondichéry, il trouve Sri Aurobindo et Mère. Ses enfants vont le suivre un à un. C'est ainsi que Sujata, qui avait vu Sri Aurobindo une première fois en 1935, à l'âge de neuf ans, décide en mai 1938 de rester auprès de lui — elle vivra à Pondichéry pendant quarante-trois ans. Son éducation est assurée par des précepteurs placés sous la direction d'un éminent mathématicien, chimiste et ingénieur français, Pavitra, qui est le bras droit de Mère. Plus tard, Sujata travaille avec lui dans son laboratoire, où elle fabrique diverses préparations pour Mère. Elle participe activement à la nouvelle éducation physique conçue par Mère. Satprem arrive au début de 1954. À peine âgé de trente ans, il donne des cours aux meilleurs élèves et assiste Pavitra dans son travail de correspondance. C'est ainsi que Satprem et Sujata unissent leurs destinées. Par la suite Mère fait de Satprem le confident de ses expériences et lui demande de l'aider dans sa traduction des livres de Sri Aurobindo. Puis elle charge Sujata de dactylographier ses conversations privées avec Satprem, l'« Agenda ». À partir de 1965, Sujata accompagne régulièrement Satprem dans ses entretiens avec Mère.

Après le départ de Mère en 1973, l'Ashram, d'une expérience vivante devient une institution stéréotypée. En 1978 — l'année du centenaire de Mère — les administrateurs de l'Ashram « expulsent » Satprem, en raison de la trilogie qu'il vient d'écrire sur la vie et l'expérience de Mère.

Biographie de Sujata Nahar

Depuis 1978, Satprem et Sujata vivent loin de Pondichéry, se consacrant exclusivement à l'œuvre de Mère et à son expérience dans la conscience cellulaire du corps.

Table des matières

Amis Lecteurs, quelques mots avant tout !.....	13
I — La Maison consacrée.....	17
II — À Bord du <i>Kaga Maru</i>	20
III — Notes de Voyage d'une Lycéenne	25
IV — Ses Yeux de Diamant.....	36
V — La Naissance éternelle	41
VI — Le Véda.....	48
VII — Le Fleuve	67
VIII — La Jungle.....	73
IX — Raja Rammohan Roy	80
X — Rishi Rajnarain Bose Le Grand-père de Sri Aurobindo.....	85
XI — Midnapore La Graine de la Révolution	92
XII — Krishna Dhan Ghose Le Père de Sri Aurobindo.....	102
XIII — Sa Grande Compassion.....	113
XIV — Darjeeling	121

XV — Swarnalata	
La Mère de Sri Aurobindo.....	132
XVI — Manchester.....	140
XVII — Manmohan.....	148
XVIII — St. Paul's School.....	154
XIX — Promenades de Vacances.....	162
XX — Les Dures Réalités.....	171
XXI — Enlever le Garçon.....	177
XXII — L'Évolution darwinienne.....	187
XXIII — Une Enfance négligée.....	192
XXIV — Benoybhusan, le frère aîné.....	196
XXV — King's College.....	204
XXVI — Tous des Poètes.....	211
XXVII — Savitri.....	217
XXVIII — Le Brillant Étudiant.....	225
XXIX — <i>L'Indian Majlis</i>	233
XXX — Rêve ou Destinée ?.....	242
XXXI — Le Retour.....	251
Appendice.....	259
Chronologie.....	271
Remerciements.....	277
Biographie de Mère.....	279
Biographie de Sujata Nahar.....	280
Liste des illustrations.....	283
Table des matières.....	285